6113

38.39

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DU COMMERCE

DES INDES ORIENTALES

PAR

BARBIÉ DU BOCAGE

SECRÉTAIRE ADJOINT DE LA COMMISSION CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ
DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Vos sages, ô Tyr, sont devenus vos pilotes.
(*Ézéchiel*, ch. XXVII, vers. 8.)

EXTRAIT DE LA *REVUE MARITIME ET COLONIALE*
(1864)

PARIS

LIBRAIRIE DE CHALLAMEL AINÉ
30, rue des Boulangers
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

1864

ГОСУДАРСТВЕННАЯ ОРДЕНА ЛЕНИНА БИБЛИОТЕКА СССР

C 1113

ESSAI SUR L'HISTOIRE

DU

COMMERCE DES INDES ORIENTALES.

Vos sages, ô Tyr, sont devenus vos pilotes.
(*Ézéchiel*, ch. XXVII, vers. 8.)

EXTRAIT DE LA *REVUE MARITIME ET COLONIALE*
(1864.)

TEMPS ANCIENS JUSQU'À LA MORT D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

I

Notions préliminaires. — Le commerce qui commença dès les premiers âges, avec les premiers échanges des objets nécessaires à la vie, s'est augmenté, s'est étendu, au fur et à mesure de l'accroissement de la race humaine. Si dans le principe il eut lieu d'homme à homme, bientôt ce fut de tribu à tribu, de nation à nation, d'empire à empire; mais ces transactions n'ont pas trouvé d'historiens, et l'on est aujourd'hui réduit aux conjectures sur les origines du commerce en général, et à fortiori sur celles d'une branche particulière des échanges comme le commerce de l'Inde.

Les premiers peuples ne cultivaient la terre au delà de leurs besoins que dans la proportion exacte de leurs transactions; il faut en conclure que, sur les points où l'on a constaté la présence du superflu, les produits du sol ont été échangés contre ceux des contrées voisines. Quant aux denrées échan-

39
BIBLIOTECA DEL CSCP

24969

geables, quant à leur provenance, si l'on veut être renseigné, il faut avoir recours aux probabilités tirées de la position géographique des pays occupés par les peuples dont il s'agit et de la connaissance des produits actuels de ces mêmes pays. Les premières contrées sur lesquelles on ait quelques données dont, suivant ces lois, il soit possible d'induire l'existence d'un commerce étendu sont la Mésopotamie et la Bactriane, et, dans ce cas particulier, ce commerce étant nécessairement celui des marchandises indiennes, cette priorité est une preuve capitale de l'importance de la question qui forme le thème de ce travail.

On nommait jadis Mésopotamie la contrée située entre le Tigre et l'Euphrate. Ces fleuves en joignant, avec la partie de la mer Erythrée ou mer des Indes qui porte le nom de golfe Persique les pays dans lesquels s'arrêta l'Arche Sainte, forment deux grandes voies de communication entre les vallées fertiles du pied de la chaîne de l'Ararat et les régions tropicales de l'Asie; c'est là, et dans la plaine de Sennaar qui fait suite, que les premières migrations d'hommes s'établirent nécessairement après le déluge, en quittant les derniers contreforts du Taurus. Elles se répandirent peu après sur la rive gauche du Tigre dans la contrée qui porta depuis le nom d'Assyrie. Cette opinion s'accorde avec le dire des livres saints qui placent à la troisième génération après le déluge les commencements des empires de Babylone et de Ninive. Mais les Babyloniens, comme les Ninivites ne durent être dans le principe que des chasseurs et des bergers ayant reconnu l'autorité d'un même chef; leurs futures capitales n'étaient vraisemblablement alors que des camps entourés de remparts plus ou moins grossiers, et il fallut des siècles pour les amener à la première civilisation dont l'histoire fasse mention. La fondation de ces empires marque le premier arrêt d'une portion de race humaine.

Une autre partie de la postérité de Noé, continuant à s'étendre dans le même sens, parvint au bord du Golfe Persique, après avoir colonisé le pays intermédiaire, et ainsi les rives du Tigre et de l'Euphrate devinrent le théâtre des premières transactions. Ayant atteint la mer, ces tribus mésopotamiennes s'arrêtèrent devant la vaste étendue d'eau qui se présentait à elles; on ne se risque pas immédiatement sur un océan dont les limites sont inconnues. Toutefois, malgré cette hésitation, le temps ne fut pas perdu pour le peuplement du globe

et les premières migrations d'hommes parvenues au rivage du Golfe Persique ne restèrent pas inactives ; l'espace qu'elles n'osaient ou ne pouvaient conquérir sur la mer, elles le cherchèrent sur le continent à l'Est et à l'Ouest. Vers l'Orient, elles se répandirent dans les pays qui formèrent depuis la Susiane, la Perse, la Carmanie, et peut-être la Gédrosie d'où elles touchaient à l'Indus et à l'Hindoustan actuel. Vers l'Occident force leur fut, selon toute évidence, de pénétrer dans les plaines désolées semées de rares oasis qui occupent une grande partie de la Péninsule Arabique. Que devinrent-elles dans ces vastes régions? L'histoire reste muette sur ce sujet, mais il est vraisemblable qu'elles donnèrent naissance à une notable partie de la population actuelle de l'Arabie. Peut-être y doit-on reconnaître les premiers habitants du pays dont les traditions arabes fassent mention, les Aribah ou Arabes de pur sang, par opposition aux Moustarribes ou postérité d'Ismaël et aux Mouta-arribes (ceux qui ne sont pas purs), lesquels descendent du croisement des Aribah avec les Moustarribes. D'après cette supposition, l'arrivée des Aribah dans la péninsule coïnciderait à peu près avec la fondation des empires de Babylone et de Ninive que la Bible place vers l'an 3000 avant Jésus-Christ, et celle d'Ismaël devrait être rejetée à sept cents ou huit cents ans plus tard. Les Aribah occupèrent par la suite le sud de l'Arabie, tandis que le nord fut plus particulièrement le domaine des Moustarribes[1]. Ce fait, d'une différence dans l'arrivée des deux races principales qui peuplent cette contrée semble prouver que la voie du Tigre et de l'Euphrate fut évidemment la première suivie par les hommes après le déluge, entraînés qu'ils étaient d'aller où l'eau des fleuves allait ; tandis qu'ils hésitèrent longtemps, ayant tourné par le Nord les déserts qui séparent les rives de l'Euphrate des contrées baignées par la Méditerranée, à se lancer au Sud, dans la région nommée depuis Arabie Pétrée. Peut-être faut-il, entrant dans un autre ordre d'idées, voir dans les Aribah les descendants de Cham qui passent pour avoir les premiers après le déluge peuplé l'Asie à l'occident de l'Euphrate, et le nord de l'Afrique, tandis qu'on reconnaîtrait dans les seuls Moustarribes les enfants de Sem. C'est une hypothèse pleine de vraisemblance.

---

1. Jomard. *Études géographiques et historiques sur l'Arabie*, p. 106.

Cependant les peuples mêmes les plus ignorants et les plus timides qui habitent ou les rivages de la mer ou les bords d'un fleuve, finissent par se risquer sur les eaux, ils commencent par façonner un radeau que le courant emporte, puis ils creusent une pirogue et enfin construisent une barque, un navire à rames, à voiles. Les habitants de la Mésopotamie durent suivre les mêmes errements. La navigation sur le golfe Persique fut d'abord lente, difficile, périlleuse, elle n'eut lieu que le jour et en vue des côtes, car il n'est pas permis de supposer que dans les siècles qui suivirent l'an 3000 avant Jésus-Christ on eut acquis une connaissance des astres assez complète pour se diriger pendant la nuit. Bien que ces premiers navigateurs ne quittassent pas les côtes de vue, il n'en faut pas induire, de leur part, l'absence de longs voyages. Il existe maints exemples de peuples sauvages qui, avec leurs seules pirogues, ont entrepris de très-lointaines expéditions, et l'on peut citer entre autres, les Sakalaves de la côte orientale de Madagascar : ils se sont souvent rendus de leur île aux îles Comores et de là sur le rivage africain, parcourant ainsi sans le secours des côtes une étendue de mer de plus de cent cinquante lieues. Le cabotage, tel qu'il devait être pratiqué par les habitants des plaines du bas Euphrate donne aux voyages une longueur démesurée, mais les peuples à demi-barbares n'ont jamais compté avec le temps et, quoique sans aucune preuve matérielle, on peut admettre qu'ils ont poussé leurs courses sur mer jusqu'au Delta de l'Indus, échangeant les denrées de leur pays contre les produits, peu considérables encore, des contrées devant lesquelles ils passaient. Ce fait qui n'est qu'une induction naturelle dans cette période de l'histoire, sera suffisamment établi pour la période suivante ; mais, ce qu'on peut affirmer déjà, c'est que le commerce maritime, qu'il fût fait alors par les Babyloniens ou par les populations intermédiaires, prit naissance sur cette côte. Aucun document n'existant aujourd'hui sur les transactions opérées dans ces temps primitifs, tout ce qu'on en rapporte doit être regardé comme purement hypothétique, et comme des déductions dont les bases elles-mêmes n'ont rien de certain.

Tandis qu'une partie des habitants des plaines du bas Euphrate étendaient, comme on vient de le voir, leurs relations vers l'Orient, un certain nombre de leurs compatriotes contournaient évidemment, par une navigation semblable, la vaste

péninsule de l'Arabie et arrivaient à l'entrée de la mer Rouge. Ils n'essayèrent pas de pousser plus loin, la mer Rouge leur présentait de grandes difficultés, et il est peu probable que, dès le principe, ils aient cherché à s'établir dans les contrées arides qui forment aujourd'hui l'Asyr et l'Hedjaz, lorsqu'ils débarquèrent dans le Yémen, dont la fertilité relative était un puissant attrait. De ce que les Aribah peuplèrent le sud de l'Arabie, on ne doit pas admettre que toute cette nation se soit embarquée pour exécuter cette circumnavigation, mais seulement, qu'après l'accomplissement de ce voyage par quelques avanturiers, la présence dans le sud d'un pays plus fertile que les côtes occidentales de l'Arabie leur ayant été révélée, ils s'y sont rendus en traversant cette Péninsule.

Parmi les hypothèses, s'il en est une qui paraisse renfermer un caractère de probabilité, c'est évidemment celle-ci : l'Afrique a reçu sa population de l'Asie, et cette population s'est rendue dans cette partie du monde en traversant le détroit qui sépare l'Arabie de l'Éthiopie. Cette proposition ressort de l'opinion très-populaire chez les auteurs anciens, que l'Égypte a reçu sa population du Sud. Aucun système n'a été plus souvent et plus fortement attaqué, et cependant il ne semble pas si contraire à la vérité. Il est hors de doute que, dès la plus haute antiquité des rapports extrêmement suivis ont eu lieu entre le sud de l'Arabie et l'Ethiopie ; ces rapports se sont continués dans tous les temps, et l'histoire de la fameuse reine de Saba qui paraît avoir régné dans l'Arabie heureuse, mais que les Abyssins ont toujours réclamée, comme faisant partie de leur race royale, en est une preuve significative. Il est naturel d'ailleurs que des rapports s'établissent entre les habitants de deux pays séparés par un bras de mer n'ayant que quelques kilomètres de largeur. Or si les Aribah représentent, comme il a été supposé plus haut[1], les descendants de Cham, c'est-à-dire les premiers venus sur le sol du Yémen actuel, ils ont évidemment franchi le détroit nommé plus tard Bab-el-Mandeb, et ce sont eux qu'il faut regarder comme les ancêtres des Ethiopiens et, par suite, des Egyptiens[2]. Ils se sont répandus en Égypte du sud au nord, suivant la loi ordinaire des migrations qui porte les hommes

---

1. Page 682.
2. Voir Alfred Maury. *La terre et l'homme. Races humaines*, p. 360.

à suivre le cours des fleuves dans les régions encore inexplorées. Dans les premiers siècles après le déluge où se place la la dispersion des enfants de Cham, il eût été difficile de parvenir en Égypte autrement qu'en venant du sud, la partie nord de cette contrée qui représente la basse Égypte et une partie de la moyenne était alors, selon toute vraisemblance, un vaste marécage. Ce n'est qu'après le retrait des eaux que les hommes en ont pu prendre possession[1]; on sait, du reste, que Thèbes située plus près des sources du Nil fut bien avant Memphis la capitale du pays. Le fond de la population égyptienne paraît donc avoir été formé par les descendants de Cham[2] ou Aribah venus de l'Éthiopie, mais il n'en résulte pas que plus tard, à plusieurs reprises, lorsque le sol de la basse Égypte fut devenu praticable, de nombreuses migrations, pacifiques ou conquérantes, ne soient venus de l'Arabie en Égypte par l'isthme qui sépare ces deux contrées et que ces migrations ne se soient composées pour la plupart d'individus de race Sémitique. Maintenant, par quelle voie parvint en Égypte cette civilisation dont Abraham put constater l'état avancé? Il semble, qu'elle y fut aussi apportée par les Aribah qui en avaient puisé les germes en Babylonie, et l'objection que l'Éthiopie n'aurait pas été civilisée avant l'Égypte, mais qu'au contraire, elle aurait reçu plus tard sa civilisation de ce dernier pays ne prouve rien contre cette hypothèse. Les Arabes ont très-bien pu ne pas donner cours, dans la région montagneuse de l'Abyssinie actuelle, à leur génie civilisateur qui ne se serait développé par la suite qu'en Égypte, pays convenant mieux aux habitudes de leur race et leur rappelant jusqu'à un certain point les plaines du Sennaar. D'ailleurs sept ou huit siècles se sont écoulés entre l'arrivée supposée des Aribah et celle d'Abraham, et l'histoire prouve, par de nombreux exemples, qu'un laps de temps si étendu n'est pas nécessaire pour qu'un peuple parvienne à un degré de civilisation déjà avancé.

---

1. C'est l'opinion formelle d'Hérodote et la science moderne est d'accord avec lui. Les embouchures du Mississipi nous offrent l'exemple de pays tout aussi étendus que le delta égyptien qui sont sortis du sein des eaux par suite des dépôts alluvionnaires du fleuve. — Strabon, liv. I, ch. III, p. 120 et 130. Trad. de la Porte du Theil, etc.

2. L'Égypte est désignée dans la Bible sous les noms de terre de Cham ou de Mizraïm, fils de Cham.

M. Jomard admettait également, dans ses *Études géographiques et historiques sur l'Arabie*[1], que les Arabes de la partie méridionale de la Péninsule sont les ancêtres des Égyptiens, mais il repoussait le fait que l'Égypte ait reçu ses habitants des pays du Haut-Nil au fur et à mesure du retrait des eaux du fleuve, c'est-à-dire qu'il ne pensait pas que les Arabes aient commencé par peupler l'Éthiopie en traversant le détroit qui forme l'entrée de la mer Rouge. C'est cependant ce qui paraît présumable d'après le mode de peuplement de l'Arabie précédemment expliqué et les Hyksôs ou Pasteurs forment certainement la première grande migration arabe venue en Égypte par le désert de Suez[2].

L'état de prospérité que l'on sait avoir existé dès les temps les plus reculés en Bactriane semble indiquer que ce pays fut de toute antiquité un grand centre commercial. Situé au nœud même de l'Asie centrale, il est plus éloigné du berceau du genre humain que la Mésopotamie, et ne fut peuplé qu'après elle. La race japhétique qui s'y établit avait, en s'étendant à l'est de la mer Caspienne, laissé au sud de cette mer celui de ses rameaux qui porte le nom d'Iranien et qui peupla la Médie, la Perse et le Khorassan, tandis qu'une autre de ces branches s'étendit dans la vallée de l'Indus et du Gange. Cette dernière se composait des Aryas. Grâce au voisinage de l'Inde et à sa position entre les sources de l'Indus qui coule vers le sud et celles de l'Oxus qui s'étend vers le nord-ouest, la Bactriane servait pour ainsi dire d'intermédiaire entre les régions productrices de l'Inde et les pays consommateurs situés sur les rivages de la mer Caspienne et à l'est de l'Europe. Elle était en outre placée à l'entrée de ces grandes plaines de la Tartarie indépendante actuelle qui mettent l'Inde en

---

1. Page 166.

2. Il est bon de noter ici le passage suivant de Pline, *Hist. nat.* Trad. Ajasson de Grandsagne Édit. Panckouke, t. V, liv. VI, § 35.

« Ce n'est point par les armes romaines que l'Éthiopie est devenue un désert; ce sont ses guerres contre l'Égypte, guerres fécondes en victoires et en revers, qui l'ont écrasée. L'Éthiopie avait été puissante et illustre jusqu'au temps de la guerre de Troie, sous Memnon; et sous le roi Céphée elle commandait, comme le prouvent les fables d'Andromède, et à la Syrie et à nos côtes. » Et plus loin : « Au reste rien n'a été plus fameux que l'île Tadu (sur le Nil au delà de Méroé), tant que les Éthiopiens eux-mêmes l'ont été. Elle fournissait deux cent cinquante mille guerriers et nourrissait quatre cent mille artisans. »

communication avec la région mongole, c'est-à-dire, avec tout le nord et l'ouest de l'empire chinois.

Les empires assyriens et babyloniens premiers marchés des produits indiens. — Il est peu de périodes dans l'histoire qui présentent une aussi grande obscurité que les premiers siècles des empires de Ninive et de Babylone. Il y a quelques années encore, on acceptait sans réplique les faits que les historiens anciens nous ont transmis sur ce sujet, mais des découvertes récentes les ont aujourd'hui placés pour la plupart au rang des fables. Bien que la science n'ait pas encore pour ces temps éloignés reconstitué d'une manière satisfaisante les annales babyloniennes ou ninivites, elle croit avoir découvert certaines grandes lignes autour desquelles viendront se masser les faits nouveaux que révéleront la lecture des inscriptions cunéiformes et leur confrontation avec le texte biblique, auquel on doit la plus grande partie de ce qui reste debout dans ces prolégomènes de l'histoire.

On trouve en effet dans la Bible les seules notions qui existent sur la fondation des empires de l'Asie. Il est dit dans la Genèse[1] :

6. « Les fils de Cham furent Chus, Mesraïm, Phuth et Chanaan. »

8. « Or Chus engendra Nemrod qui commença à être puissant sur la terre. »

9. « Il fut un violent chasseur devant le Seigneur. De là est venu ce proverbe : « Violent chasseur devant le Seigneur, « comme Nemrod. »

10. « La ville capitale de son royaume fut Babylone, outre celles d'Arach[2] et de Chalanne dans la terre de Sennaar. »

11. « Assur sortit de ce même pays, et il bâtit Ninive et les rues de cette ville, et Chalé. »

---

1. Trad. de Lemaistre de Sacy. Tome I, chap. x.

2. *Dictionnaire de géographie de la Bible*, par A. F. Barbié du Bocage. « Achad écrit Archad dans la version des Septantes, ville du royaume de Babylone située dans la terre de Sennaar. Sa dénomination se sera probablement conservée dit M. Ed. Wells (*an Historical geography of the Old and New Testament*), dans celle de la rivière Argades, citée par Ctésias comme étant voisine de Sittace, ville bâtie elle-même près du Tigre et la capitale du pays. On l'a même prise pour Sittace. Saint Jérôme la reconnaissait dans la ville de Nisibe. » — Consulter également dans : *The Journal of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*, t. XV, 1855, l'article du colonel Rawlinson, intitulé : *Notes on Early History of Babylonia*.

12. « Il bâtit aussi la grande ville de Resen entre Ninive et Chalé[1]. »

Les royaumes de Babylone et de Ninive eurent donc dès l'origine une existence séparée. Il y eut à Babylone une suite de rois qui, peu à peu, étendirent leur domination sur presque toute la Mésopotamie. Vers les derniers règnes de cette période, dont l'étendue ne paraît pas inférieure à sept ou huit siècles, Babylone était déjà, malgré les invasions des Mèdes et des Scythes, ou même leurs occupations momentanées, une ville puissante, renommée pour ses savants astronomes et pour ses richesses. Cette prospérité porte à croire que son commerce s'était beaucoup étendu, et que probablement elle servait déjà d'entrepôt pour les marchandises venues de l'Inde. Mais, vers l'an 2000 avant Jésus-Christ, les descendants de Sem paraissent avoir régné en Babylonie et avoir créé dans cette contrée un nouvel empire fort et puissant quoique grandement troublé par les premiers conquérants arabes dont l'histoire fasse mention. La prospérité des Sémites ne dépassa pas le dix-septième siècle ; à partir de cette époque, ce sont les Égyptiens qui prennent la prépondérance dans l'Asie occidentale et les monuments hiéroglyphiques montrent que jusqu'au douzième siècle les Pharaons ont maintes fois porté leurs armes victorieuses sur les rives de l'Euphrate et du Tigre.

L'histoire garde le silence sur les successeurs immédiats

---

1. *Dictionnaire géographique de la Bible*, par A.-F. Barbié du Bocage : « Resen, grande ville citée par la Genèse comme ayant été bâtie par Assur. Elle était située en Assyrie, entre les villes de Ninive et de Chalé. On suppose que ce doit être la même ville que Larissa, qui était bâtie sur le Tigre. Le nom de Larissa est une dénomination grecque, il paraît pour la première fois dans Xénophon (*Anab.*, III, 18). Cette ville, dit l'historien, était grande, mais déserte ; ses murs avaient deux parasanges de tour et vingt-cinq pieds de largeur sur cent de hauteur; ils étaient de briques, mais la partie inférieure était, jusqu'à la hauteur de vingt pieds, construite en pierre. De ce que Larissa est un nom grec, on doit douter que Xénophon ait exactement reproduit le nom de la ville qu'il désigne, c'est ce qui porte Bochart à supposer que quand les Grecs demandèrent, lors de leur passage, aux habitants du pays, de quelle ville ils voyaient les ruines, ceux-ci leur répondirent Laresen, c'est-à-dire de Resen, et que les Grecs changèrent ce nom en celui de Larissa, déjà connu d'eux, puisqu'il existe en Grèce une ville de ce nom, et d'un son plus doux à leur oreille. »

« Chalé ou Hala, ville de l'Assyrie, située dans la Chalonitide, sur le Sillas affluent du Tigre. Elle reçut une partie des Israélites que les premiers Assyriens transférèrent de leur pays dans ces régions lointaines. »

d'Assur dans le royaume de Ninive, et le premier de ces souverains dont le nom soit parvenu jusqu'à nous, Bélus, dut sa célébrité à la conquête qu'il fit sur les Arabes de la ville de Babylone, événement qui trouverait place dans le quatorzième siècle avant notre ère. Cette conquête indique un certain degré de puissance et prouve que le royaume de Ninive dut se développer simultanément au royaume de Babylone et probablement par les mêmes causes, puisqu'il était dans une situation analogue. Bélus en s'emparant de Babylone et en réunissant cette ville à son royaume donna naissance au premier empire assyrien, qui fut loin d'avoir l'étendue et l'importance qu'on lui avait attribuées jusqu'ici. Bélus même, pourrait bien n'être qu'un personnage fabuleux, quoique la conquête de Babylone par les Ninivites paraisse réelle. D'après les inscriptions déchiffrées par M. Oppert, le premier des rois du nouvel empire portait le nom de Ninippalloukin, dont on aurait fait Ninus, le fils de Bélus. Quant à Sémiramis, qu'on regardait comme sa femme, son existence à cette époque est vivement contestée. La Sémiramis des premiers temps semble n'avoir été qu'un personnage légendaire dans lequel fut plus tard personnifiée la puissance de Ninive[1], et son fils Ninyas qui commença, disait-on, la série des rois fainéants de Ninive, pourrait bien être appelé à prendre place à ses côtés dans l'Olympe assyrien. Il était important de bien établir ces faits, car, si Ninive avait joui du dix-huitième siècle au quatorzième de la prospérité qu'on lui attribuait, il est évident qu'elle eût déterminé à cette époque un vaste courant commercial, et que les marchandises sorties de l'Inde eussent afflué sur ses marchés; or, pendant cette période, c'est en Égypte qu'on signale leur présence. Il ne faut cependant pas attacher un sens absolu au mot fainéant, employé à propos des chefs du premier empire assyrien, le peu que l'on sache de leur histoire indique que si leur puissance ne s'est pas développée jusqu'à la seconde moitié du dixième siècle au point de dominer l'Asie, ils n'en ont pas moins accompli, comme le montre l'inscription de Tiglath-Piléser ou Téglat-Phalasar I^er^, un assez grand nombre d'expéditions militaires dont plusieurs ne laissèrent pas de leur donner une certaine gloire. La

---

1. Philoxène Luzzato. Sur l'existence d'un dieu assyrien nommé Sémiramis. *Journal asiatique*, 4^e^ série, t. XVII, avril-mai, 1851.

Bactriane paraît avoir été au temps de Ninippalloukin un état riche et puissant, car les expéditions attribuées à Ninus s'étendent dans ce pays, et Diodore s'exprime ainsi[1] : « Il y avait dans la Bactriane beaucoup de villes grandes et fréquentées. Ninus s'empara de trésors dans cette contrée qui avait beaucoup d'or et d'argent. » La Bactriane, comme il a été dit précédemment, devait sa prospérité au développement d'un commerce qui, selon toute évidence, était celui des marchandises indiennes.

Premières notions sur l'arrivée des marchandises indiennes en Égypte. — Séti Ier le Séthos des Grecs, père de Ramsès II, Meïamoun, ou Ramsès le Grand, Sésostris, fut le premier ou le second des Pharaons de la dix-neuvième dynastie égyptienne. Cette dynastie exerça le pouvoir pendant la plus grande partie des quinzième et quatorzième siècles, époque la plus glorieuse de l'histoire des Égyptiens. Avant Séti, les fractions des annales de ce peuple qui nous sont parvenues, montrent l'Égypte comme un pays dans lequel la civilisation, sauf quelques interruptions telles que la conquête des Pasteurs arabes, marche de progrès en progrès jusqu'à ce qu'elle parvienne à surpasser celle des Assyriens. Elle fut la moins imparfaite de ces temps primitifs.

L'Égypte, formée par une partie de la vallée du Nil, était, grâce aux crues annuelles de ce fleuve, un pays de production par excellence, et l'abondance des biens de la terre dispensa longtemps ses habitants de s'occuper de commerce extérieur. Les terres du haut Nil fournissaient d'ailleurs aux Égyptiens une partie des denrées tropicales dont la privation devait pousser d'autres peuples, tels que les Babyloniens à les chercher dans des pays étrangers[2], celles au contraire que dans le principe ils ne trouvaient pas dans la vallée du Nil et que l'Asie méridionale produisait seule, tout porte à croire qu'ils les obtenaient soit par l'intermédiaire des Éthiopiens, qui les tenaient des Arabes, devenus à cette époque les véritables entrepositaires du commerce de l'Inde avec l'Occident, soit directement des mêmes Arabes par l'isthme qui sépare l'Asie de l'Afrique, route que suivaient les marchands auxquels Joseph fut vendu par ses frères. Les Arabes, dans ces transactions, accaparaient alors tout

---

1. Pages 118-119.
2. Strabon, liv. III.

ce qu'avaient perdu les Babyloniens[1]. Le commerce entre l'Égypte, l'Éthiopie et l'Arabie, alimenté par l'or et les émeraudes tirés des mines égyptiennes, devait avoir, dès ces premiers temps, une importance réelle ; mais on ne sait exactement à quel endroit du littoral il passait. On suppose, d'après une série de monuments très-anciens, échelonnés sur la route du port actuel de Kosseïr que ce point de la côte était son principal entrepôt.

Sésostris, soit qu'il voulût venger sur l'Arabie les maux sans nombre que les Pasteurs avaient fait subir à l'Égypte, soit qu'il prétendît protéger le commerce de ses sujets égyptiens et éthiopiens, construisit une flotte sur la mer Rouge. Or, les rivages du golfe Arabique étant complétement dénués de bois propre à la construction des vaisseaux, il n'eût pu y créer une force nationale égyptienne, si ses

---

1. On a voulu donner aux Éthiopiens et, par la suite aux Égyptiens, une origine indienne, se fondant sur l'existence qui paraît prouvée d'un commerce suivi dès les temps les plus reculés, soit directement, soit par intermédiaires, entre l'Éthiopie et l'Inde et sur une phrase de Syncellus, p. 120, édit Venet : Αἰθιόπες ἀπὸ τοῦ Ἰνδοῦ ποταμοῦ ἀναστάντες πρὸς τῇ Αἰγύπτῳ ᾤκησαν. *Æthiopes, ab Indo fluvio profecti, supra Ægyptum sedem sibi eligerunt*, citée par *Heeren*, t. VI, sect. III, chap. I, p. 97, de la trad. franç., par W. Suckau, *De la Politique et du Commerce des peuples de l'antiquité*, et, encore, cette phrase, comme l'observe l'auteur allemand, se rapporte-t-elle à l'époque de la 8e dynastie égyptienne et les partisans de l'origine indienne ne la regardent-ils que comme le renouvellement d'un fait qui, suivant eux, avait dû se produire à des temps bien antérieurs.

Il ne nous paraît pas absolument impossible que quelques Indiens soient venus en Éthiopie sur leurs propres embarcations ou sur des navires arabes, mais ce fut toujours un fait isolé, et, comme l'observe Heeren, on ne peut en tirer la preuve de la migration de tout un peuple. L'origine babylonienne ou du moins mésopotamienne des Éthiopiens et, par suite, des Égyptiens, n'est d'ailleurs pas méconnaissable quand on observe les monuments des vieux âges dans chaque contrée. Ainsi combien les statues qu'aujourd'hui l'on retrouve à chaque pas dans la vallée du Nil se rapportent plus, quoique avec des types différents, aux débris de l'art assyrien extraits des sables de la Mésopotamie qu'aux restes de l'art indien le plus reculé. Que l'on mette en présence un des sphynx de l'ancienne Thèbes aux cent portes, et l'un de ces gigantesques taureaux rapportés de la Mésopotamie, par M. Place, sur tous deux on verra une physionomie plus ou moins expressive, mais également sévère et majestueuse ; les mains qui les ont produits n'étaient évidemment pas celles de compatriotes, mais elles se tenaient par un lien d'origine. Cette sévérité d'attitude observée dans la statuaire des deux pays est la marque d'une civilisation également sérieuse de part et d'autre et qui, de chaque côté, tend, avec plus ou moins de succès, vers un idéal de beauté, qui se rapproche des plus parfaits modèles que l'homme a pu obser-

conquêtes en Asie ne lui eussent permis d'imposer aux populations syriennes, phéniciennes ou cypriotes des contributions de guerre qu'elles lui payaient en partie avec des bois de construction.

Les Égyptiens paraissent, du reste, avoir possédé une marine sur la Méditerranée et sur la mer Rouge bien avant le commencement de la XIXe dynastie. Parmi les souverains de la XVIIe on compte Thoutmès III qui, ayant soumis la Syrie, pris deux fois Aratou (Arados) en Phénicie, poussa ses conquêtes jusqu'aux îles de Chypre, de Crète et sur la côte de l'Asie-Mineure. En outre, un monument trouvé non loin de Kosseïr, sur la côte à l'ouest de la mer Rouge, semble indiquer dès la XIIIe dynastie des relations suivies et paisibles entre l'Égypte et l'Arabie[1]; mais ces rapports furent interrompus peu de temps après par la première invasion des Hyksos ou Pasteurs nomades venus de l'Asie. Hérodote savait que les Égyptiens

---

ver en lui-même. L'art indien primitif, au contraire, semble fuir le beau, pour devenir original, et n'atteint que le grotesque. Tandis que l'art assyrien et l'art égyptien idéalisent ce qu'ils veulent grandir, leurs dieux et leurs rois, en leur appliquant ce qu'il y a de plus pur et de plus beau chez l'homme, l'art indien établit la séparation de la divinité et de l'humanité en faisant la première entièrement dissemblable de la seconde et il cherche cette dissemblance dans l'exagération des formes. Dans un autre ordre d'idées, les mêmes différences se remarquent : En Égypte comme en Babylonie les efforts de l'esprit humain tendirent toujours vers un but pratique, malgré les fables qui peuvent en obstruer le sens; ainsi les Chaldéens et les prêtres de Thèbes ont établi leur doctrine astronomique sur une base expérimentale. S'ils ont conclu un fait, ce fut d'après leurs observations. Dans l'Inde, le système astronomique était de la pure poésie en contradiction avec les faits naturels. Les expéditions faites par les Assyriens ou les Égyptiens leur permirent de se créer un système géographique reposant sur des constatations formelles, quoique restreintes; pour les Indiens, au contraire, malgré les voyages et les guerres, l'Inde fut toujours une fleur de lotus flottant au sein de l'Océan. Il y a dans ces faits une tendance qui indique une séparation profonde et ne permet pas de donner aux premiers habitants de la vallée du Nil une origine indienne.

Il faut, suivant nous, relier la civilisation et même l'art égyptien, à la civilisation et aux arts de l'Éthiopie qui doit tout aux Arabes. Il s'en est conservé dans la tradition de nombreux souvenirs, et peut-être un jour en retrouvera-t-on des restes plus palpables. Or, les Arabes viennent évidemment de la Mésopotamie : la conclusion est facile.

1. Robiou. *Histoire des peuples de l'Orient*, p. 93. — Voir aussi l'examen de l'ouvrage du chevalier de Bunsen par M. de Rougé, dans lequel cet auteur indique l'existence d'une série d'inscriptions trouvées sur la route du Kosseïr au Nil. *Annales de philosophie chrétienne*, 3e série, t. XV. Juin 1847, p. 411 et 430.

avaient navigué de bonne heure sur la Méditerranée. On trouve dans son second livre[1] : « Les Égyptiens disent qu'ils ignorent jusqu'au nom de Neptune et des Dioscures, et ils n'ont jamais mis ces dieux au nombre de leurs divinités; or, s'ils eussent emprunté des Grecs le nom de quelque dieu ils auraient bien plutôt fait mention de ceux-ci. En effet, puisqu'ils voyageaient déjà sur mer et qu'il y avait aussi, comme je le pense, fondé sur de bonnes raisons, des Grecs qui pratiquaient cet élément, ils auraient plutôt connu les noms de ces dieux que celui d'Hercule. »

Le fait de la création d'une marine n'avait du reste rien d'incompatible avec le caractère égyptien, car on voit dans l'inscription du tombeau d'Ahmès, commentée par M. de Rougé[2], que bien avant Sésostris, du temps d'Amosis, il existait sur le Nil, une marine, parfaitement organisée, comptant une flotte du Nord destinée à opérer dans la basse Égypte et une flotte du Sud devant agir en Éthiopie.

Il ne suffit cependant pas d'admettre que les Égyptiens reçussent des populations riveraines de la Méditerranée les bois dont ils avaient besoin pour concevoir une flotte naviguant sur la mer Rouge. Entre la Méditerranée et le golfe Arabique se trouve le désert aujourd'hui connu sous le nom de désert de Suez, dont la traversée présentait au transport des charpentes des difficultés sans nombre, capables de faire douter que les Pharaons eussent créé une flotte sur la côte orientale de l'Égypte, si l'on ne supposait qu'une voie navigable joignît alors les deux mers. L'œuvre du percement de ce canal avait toujours été attribuée à Sésostris, mais si Hérodote énonce un fait vrai lorsqu'il raconte : « Que selon les prêtres égyptiens, ce prince fut le premier qui étant parti du golfe Arabique avec des vaisseaux longs subjugua les peuples qui habitaient les bords de la mer Érythrée, et qu'il fit voile encore plus loin, jusqu'à une mer qui n'était plus navigable à cause des bas-fonds[3], » il est évident que le percement de ce canal doit avoir eu lieu avant le règne de ce Pharaon[4].

---

1. § 43.
2. *Mém. de l'Acad. des inscrip.*, t. III.
3. Liv. II, Euterpe, § 102.
4. Strabon confirme aussi la navigation de Sésostris sur la mer Rouge dans le passage suivant, liv. XVI, ch. III, p. 264, du t. V, de la trad. de La Porte du Theil : « Le détroit, du côté de l'Éthiopie, est formé par un cap

Quelque long qu'il soit possible de supposer le régne de Sésostris, il est en effet difficile qu'il ait pu, eu égard à la prodigieuse lenteur des moyens employés de son temps, et creuser le canal et construire une flotte de vaisseaux longs après le complet achèvement d'une pareille œuvre. Il est bien plus rationnel d'admettre que la tranchée qui met en communication la Méditerranée avec la mer Rouge par le Nil, fut exécutée par un de ses prédécesseurs. M. Robiou, dans son histoire ancienne des peuples de l'Orient [1], cite, à ce sujet, d'après l'interprétation de M. Burgsch, un fait qui semble résoudre la question. Il s'agit d'une sculpture représentant le pharaon Séti, père de Sésostris qui, au retour de ses conquêtes, offrit aux dieux sans doute, l'image de plusieurs villes ou châteaux du delta oriental (isthme de Suez). L'une de ces villes, Tsalou, Tsal ou Zal est représentée sur un canal, contenant des crocodiles, et débouchant dans une grande masse d'eau probablement un lac, peut-être les lacs amers. Si cette supposition était pleinement justifiée, la ville de Zal ne serait autre que l'Héroopolis des Grecs, qui était effectivement située au N.-O. de ces derniers [2]. Le canal serait donc l'œuvre de Séti et non celle de son fils. Sésostris, au retour de ses expéditions qu'il poussa vers le Nord jusqu'à l'Arménie, vers l'Est jusqu'à l'Assyrie ou la Médie, donna ses soins à la civilisation de l'Égypte et, selon toute probabilité, le commerce des Indes, dejà détourné de Babylone par les victoires de ses prédécesseurs, vint affluer dans les ports de la mer Rouge. Sésostris fit creuser un grand nombre de canaux, fonda plusieurs villes, et éleva des monuments dont 1300 ans plus tard les Romains purent encore contempler des restes imposants. Après lui, l'Égypte fut bouleversée par une seconde invasion de pasteurs. Les victoires de Ramsès III qui ouvre la liste de la vingtième dynastie, vers 1300 ans avant Jésus-Christ, et celles de ses premiers successeurs rendirent à l'empire des

---

nommé Dire, avec une petite ville du même nom, habitée par les Ichthyophages. On y voit, dit-on, une colonne de Sésostris l'égyptien, sur laquelle est une inscription en caractères sacrés, qui indique que le roi a traversé le détroit. »

1. Page 118.

2. Gosselin dans ses recherches sur la géographie des anciens, ne peut admettre qu'Héroopolis fût située dans l'intérieur des terres; il pense qu'elle était au bord du golfe. 1er vol., t. II, p. 182.

Pharaons une grande partie de l'importance que les Séti et les Sésostris lui avaient donnée. Le commerce de l'Inde, malgré la seconde invasion des pasteurs, n'abandonna pas les débouchés qu'il s'était acquis en Égypte. « Ramsès IV, d'après M. de Rougé [1], paraît avoir fondé à Hammâmat un poste important, pour assurer la sécurité d'une voie commerciale, aboutissant à la mer Rouge, et par laquelle divers produits de l'Asie était plus directement importés. » « Nous retrouvons à Hammâmat, dit le même auteur [2], un souvenir de Ramsès IV, dans une inscription qui donne les plus grands éloges à sa sagesse et à sa valeur ; on lui attribue le mérite « *d'avoir ouvert les routes de Ta-nuter, que l'on n'avait jamais connues auparavant.* » Le Ta-nuter, nom que l'on traduisait par terre sacrée, était un pays d'Asie, dont les rois de la Mésopotamie tiraient les substances précieuses dont se composaient une partie des tributs qu'on les voit payer aux Pharaons. Il paraît que la mer Rouge offrit aux Égyptiens une route nouvelle vers cette contrée. L'inscription qui fournit ce renseignement est d'ailleurs d'un haut intérêt en ce qu'elle nous présente tout le dénombrement d'un corps d'armée de 8368 hommes que le roi avait dirigé sur Hammâmat. « Les provisions de toute sorte devaient être apportées de la vallée du Nil sur des chars pesants attelés de six paires de bœufs, » et l'on peut juger par l'importance de cette garnison, de l'intérêt qui s'attachait au poste de Hammâmat et du trafic qui pouvait s'opérer par cette voie [3]. »

Parmi les matières importées dès les temps les plus reculés de l'Inde en Égypte, ou peut citer : le lapi lazzuli, puis l'indigo, avec lequel sont teintes plusieurs pièces d'étoffes qui ont été retrouvées à Thèbes dans les tombeaux creusés du temps de la dix-huitième dynastie [4]. On regarde aussi comme venus de

---

1. *Étude sur une stèle égyptienne appartenant à la Biblioth. impér.*, p. 253 du n° d'août 1858 du *Journal asiatique*. 5e série.

2. Page 254. même n°.

3. Hammâmat était située à peu près au milieu de la route joignant Keneh sur le Nil à Kosseïr. James Bird, esq. *Journal of the royal Geographical Society of London.* Tome IV, 1834, p. 203.

4. Ed. Dulaurier. Études sur l'ouvrage intitulé : *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et la Chine dans le neuvième siècle de l'ère chrétienne, trad. nouvelle de M. Reinaud.* — Wilkinson, *Manners and customs of the ancient Egyptians*, t. I, ch. III, p. 231 et t. III, ch. IX, p. 123, 124, 125.

l'Inde en Égypte un certain nombre de vases en porcelaine tels qu'on les a fabriqués depuis dans l'extrême orient de l'Asie, c'est-à-dire en Chine, et dans les contrées voisines. M. Wilkinson, dans son grand ouvrage sur les mœurs et les coutumes des anciens Égyptiens, en cite huit qui ont été extraits des tombeaux égyptiens respectés jusqu'ici par les différents possesseurs de la vallée du Nil[1]; l'un de ces tombeaux, ouvert par M. Rosellini, est regardé à cause de ces sculptures comme n'étant pas postérieur à la dix-huitième dynastie des pharaons. On avait cru jusqu'ici que les fines étoffes trouvées sur les momies représentaient les plus belles mousselines de l'Inde, mais M. Wilkinson déclare dans son ouvrage[2], d'après les expériences faites par M. Bauer, que toutes ces étoffes sont en lin et non en coton, ce qui détruit toute idée d'une provenance indienne pour cet article. M. Rosellini rapporte aussi que parmi les objets en bois trouvés par lui en Égypte et qui appartiennent aux dix-huitième, dix-neuvième et vingtième dynasties, plusieurs et entre eux deux harpes à quatre cordes ont été reconnues par le docteur Hannerd, savant botaniste, pour être en bois de Mahogani qui n'existe que dans les Indes orientales ou au Sénégal[3].

24969

C'est au temps des derniers souverains de la vingtième dynastie que commence la décadence de l'Égypte; avec eux finissent les expéditions si souvent renouvelées dans lesquelles les Pharaons pénétraient en Asie jusqu'aux rives de l'Euphrate et du Tigre. Le royaume de Ninive qui doit plus tard étendre sa prépondérance sur l'Asie occidentale et sur l'Égypte elle-même, commence à se développer, mais entre ces deux empires, dont l'un progresse, tandis que l'autre décroît, trouvent place dans l'histoire deux petits peuples dont ne se préoccupaient ni Égyptien ni Assyrien, les Hébreux et les Phéniciens. Lorsque les Pharaons demandèrent aux populations des côtes de la Syrie des bois pour leurs vaisseaux et peut-être les instructeurs pour concourir à la for-

---

1. T. III, ch. IX, p. 197. Ces huit vases appartiennent : un au British-Museum, un à lui-même, un trouvé par M. Rosellini, un au musée de Jersey, un appartenant à lord Prudhoe et trouvé à Coptos, il est aujourd'hui dans la collection du château d'Alnwick, deux autres à M. Bowen, et un dernier à M. W. Hamilton. — Rosellini, *Monuments dell' Egitto e della Nubia*, 2e partie, p. 337.

2. Liv. III, ch. IX, p. 122.

3. T. II, 2e partie, p. 31. — T. III, 2e partie, p. 164.

mation d'une marine sur la mer Rouge, ils ne se doutaient pas qu'ils apprenaient à d'autres le chemin des débouchés commerciaux vers l'extrême Orient, et que cette branche de transactions leur serait bientôt ravie par ceux mêmes dont ils avaient exigé le concours!

II

Première époque du commerce phénicien. — On trouve dans la Genèse que Cham eut pour quatrième fils Chanaan ; or, les Chananéens imposèrent leur nom au pays qu'ils peuplèrent, lequel : « est en venant de Sidon à Gérara jusqu'à Gaza, et jusqu'à ce qu'on entre dans Sodome, dans Gomorrhe, dans Adama et Séboïm jusqu'à Lésa [1]. » Selon ce verset du livre saint, les Phéniciens qui habitaient entre le Liban et la mer Méditerranée seraient l'un des peuples de la famille de Cham établis les premiers dans ce pays. La Bible en nommant Sidon comme le premier fils de Chanaan semble fortifier encore cette opinion ; cependant des doutes se sont élevés à cet égard et d'autres versions feraient venir les Phéniciens des côtes du golfe Persique. On va jusqu'à supposer qu'ils habitaient primitivement deux îles de ce golfe appelées Tylos et Arados, se fondant sur ce que deux villes de la Phénicie portaient ces noms, quoique cette conformité puisse beaucoup mieux prouver que ces îles ont pris leur nom d'établissements phéniciens, formés à des dates aujourd'hui perdues mais postérieures à la fondation des villes phéniciennes des côtes de la Méditerranée [2] ; dates qu'on pourrait fixer approximativement vers le temps de la vingtième dynastie égyptienne. Leurs relations directes avec l'extrême Orient n'eurent lieu en effet qu'à cette époque. Alors seulement, comme il a été dit plus haut, le débouché de la mer Rouge

---

1. Bible. Trad. de Lemaistre de Sacy, Genèse, chap. x, vers. 19.

2. *Dictionnaire géographique de la Bible*, par A.-F. Barbié du Bocage, art. *Phénicie*. — Cette prétendue origine des Phéniciens n'est mise en avant que par des auteurs grecs et latins infiniment postérieurs à la Bible, et, lorsque, dans le Livre saint, Sidon est cité parmi les fils de Chanaan, le doute n'est plus permis.

appartenant encore aux Pharaons, les Phéniciens qui avaient appris à leur service la valeur du commerce de l'Inde, durent chercher à lui donner une route qui leur fût personnelle ; ils traversèrent de l'ouest à l'est la vaste péninsule Arabique ou descendirent l'Euphrate, et parvinrent ainsi au golfe Persique où ils établirent leurs premières colonies. Quant à leur commerce sur la Méditerranée, il a probablement commencé beaucoup plus tôt, et l'on peut, sans crainte, le faire remonter au temps des premiers empires babyloniens. En l'an 1000 avant Jésus-Christ, les villes phéniciennes étaient déjà de riches et puissantes cités.

Les produits indiens ou arabes, une fois arrivés par les routes de l'Orient dans les ports de Phénicie, étaient transportés par les Phéniciens dans toutes leurs colonies du bassin méditerranéen, soit sur la côte nord de l'Afrique, soit dans le sud de l'Europe. Plus tard, leurs flottes traversèrent le détroit de Gades (Gibraltar) et poussèrent même leurs excursions jusqu'aux îles Britanniques et aux rivages de la mer Baltique d'où elles rapportaient des métaux précieux. La Phénicie était non-seulement un centre commercial, mais encore un centre de productions industrielles. Dans ces temps reculés, on fabriquait à Sidon les étoffes les plus renommées, et on leur donnait à Tyr cette couleur pourpre si recherchée des anciens. « A ces mots Hécube se rend à son palais et ordonne à ses suivantes de réunir les femmes les plus vénérables d'Ilion ; puis elle entre dans la chambre parfumée où étaient renfermés les magnifiques voiles brodés avec art par les femmes sidoniennes que le beau Paris amena de Sidon[1]. » Les Phéniciens importaient en outre sur tous les rivages de la Méditerranée et dans tout l'orient leurs vins, leurs poissons salés, leurs verreries, leurs poteries, leurs métaux ouvrés[2], ainsi que des objets en ivoire sculpté.

Part prise par les Hébreux dans le commerce de l'Inde. Leur alliance commerciale avec les Phéniciens. — Au Sud du territoire occupé par les Phéniciens, on trouve les Israëlites qui, chassés par Pharaon Aménophis, vinrent s'établir dans le pays de Chanaan proprement dit, contrée située sur la côte de la Syrie, entre cette côte et le Jourdain. Le pays de Cha-

1. *Iliade*, liv. VI, p. 140 de la trad. d'Eug. Bareste.
2. *Iliade*, liv. XXIII, p. 533. — *Odyssée*, livr. XV, p. 283, trad. d'Eug. Bareste. *Les Rois*. Liv. III, chap. VII.

naan est borné au nord par la Phénicie et le Liban, à l'ouest par la mer, au sud et à l'est par l'Arabie Pétrée et l'Arabie déserte. Depuis 1605 avant Jésus-Christ, époque de la mort de Moïse, jusqu'en 1040 où David monta sur le trône, les Hébreux eurent à soutenir une suite de guerres défensives contre les peuples du pays de Chanaan et des contrées voisines. Ce fut seulement à partir du règne de ce prince que, possesseurs incontestés de la terre promise, ils songèrent à porter au dehors leurs armes victorieuses. David toujours triomphant poussa ses conquêtes des frontières de l'Égypte au bord occidental de l'Euphrate, s'empara de Damas et d'une partie de la Syrie. A plusieurs reprises, pendant les guerres que soutinrent les Hébreux dans le pays de Chanaan, ils s'étaient trouvés en rapports hostiles avec les Phéniciens ; lorsque David eut reculé jusqu'à l'Euphrate les limites de son empire, et qu'il se fut rendu maître du pays par lequel passaient nécessairement les caravanes venant du golfe Persique pour gagner les bords de la Méditerranée, ces rapports changèrent de nature. Les voies du commerce de l'Inde leur étant coupées par terre, les Phéniciens sentirent la nécessité de s'allier à ceux qu'ils n'avaient pu vaincre et de partager avec eux les profits dont ils ne devaient plus conserver seuls le monopole. Hiram, roi de Tyr et contemporain de David, rechercha son amitié et lui fournit les amas considérables de bois de cèdre, de cuivre et de fer qui devaient être employés à élever plus tard le temple de Jérusalem, honneur réservé au fils et successeur de David.

Le règne de Salomon commencé en 1001 est l'époque la plus glorieuse de l'histoire du peuple d'Israël. L'empire de ce prince s'étendait des frontières de l'Égypte et de la Méditerranée à l'Euphrate. Doué de la sagesse, il chercha, par une bonne administration, à faire régner la justice et à favoriser le commerce dans ces vastes États. « Pendant tout son règne, dit le livre des Rois, Juda et Israël demeurèrent sans aucune crainte, chacun sous sa vigne et sous son figuier depuis Dan jusqu'à Bersabée[1]. » Il renouvela et fortifia avec Hiram l'alliance ébauchée par son père et tant qu'il occupa le trône, les Israélites et les Phéniciens firent ensemble le commerce des pays baignés par la mer Rouge et la mer des

---

1. Bible. Trad. de Lemaistre de Sacy. Les Rois, liv. III, ch. IV, vers. 25.

Indes. Ces transactions introduisirent en Palestine et en Phénicie les immenses richesses qui ont rendu Salomon si célèbre et lui ont permis de construire le temple du Seigneur et son propre palais, de fonder ou d'agrandir Mageddo ou Esdrelon Baalath ou Baalbeck, Palmyre et d'autres villes. Les deux dernières des trois places qui viennent d'être citées paraissent avoir été, bien avant Salomon, des entrepôts situés sur la route commerciale suivie par les Phéniciens pour se rendre dans le nord de la Mésopotamie, d'où ils gagnaient, soit l'Arménie, soit Ninive, soit Babylone. Cette conjecture se fonde sur leur position géographique par rapport à la Phénicie et sur ce qu'il est dit expressément dans la Bible : Salomon fit rebâtir Baalath et Palmyre[1]. Mageddo, semble au contraire n'avoir pas existé, à l'état de ville importante avant le règne du fils de David, et il est vraisemblable, qu'elle fut sous ce prince, par suite du développement du commerce des Hébreux, le lieu de passage des caravanes sorties de Jérusalem pour se rendre soit en Mésopotamie, soit en Babylonie, par Dan où elles rejoignaient les lignes phéniciennes[2].

Salomon donnait au roi Hiram en payement des cèdres du Liban qu'il lui fournissait pour la construction du temple, 20 000 mesures de froment et 20 000 mesures d'huile très-pure[3], ce qui montre mieux que ne pourraient le faire toutes les suppositions, sur quelles bases reposait l'alliance des Phéniciens et des Hébreux. Les Phéniciens, peuple essentiellement commerçant, fournissaient à leurs voisins les marchandises de luxe venues des contrées lointaines; et ces derniers les payaient en denrées de consommation que la Phénicie ne pouvait produire.

Les États de Salomon en s'étendant jusqu'à la frontière de l'Égypte comprenaient, dans la portion de l'Arabie Pétrée nommée Idumée, les bords d'un golfe situé au N. E. de la mer Rouge appelé golfe Ælanitique. Au fond de ce golfe étaient les deux ports d'Ælath et d'Asion Gaber où venait alors aboutir la portion du commerce maritime qui ne trouvant

---

1. Il est dit cependant, au vers. 4 du ch. VIII, liv. II des Paralipomènes, que Salomon bâtit Palmyre, mais il vaut mieux adopter la version du livre des Rois, les Paralipomènes contenant, au dire de M. de Sacy, des erreurs manifestes.

2. Sur ces villes, consulter le *Dict. géogr. de la Bible* de M. F.-A. Barbié du Bocage.

3. Bible. Trad. Lemaistre de Sacy, liv. III, ch. v, vers. 5.

plus en Égypte une protection suffisante cherchait à se créer un débouché nouveau. Salomon mit tous ces soins à augmenter l'importance de ces deux ports, et à y former une marine : voici ce que rapporte la Bible à ce sujet[1] : « Le roi Solomon équipa aussi une flotte à Asion-Gaber, qui est près d'Ælath, sur le rivage de la mer Rouge, au pays d'Idumée.

« Et Hiram envoya avec cette flotte quelques-uns de ses gens, bons hommes de mer, et qui entendaient fort bien la navigation, lesquels se joignirent aux gens de Salomon. Et étant allés en Ophir, ils y prirent quatre cent vingt talents d'or qu'ils apportèrent au roi Salomon ».

Et plus loin[2] « l'argent n'était plus considéré ; il était si commun sous le règne de Salomon qu'on n'en tenait aucun compte.

« Parce que sa flotte, avec celle du roi Hiram, faisait voile de trois ans en trois ans et allait en Tharsis, d'où elle rapportait de l'or, de l'argent, des dents d'éléphants, des singes et des paons. »

On trouve dans le même chapitre du livre III des Rois : « La flotte d'Hiram qui apportait l'or d'Ophir, apporta aussi de ce pays une quantité de bois odorants et de pierres précieuses.

« Et le roi fit faire de ces bois rares les balustres de la maison du Seigneur et de la maison du roi, des harpes et des lyres pour les musiciens. On n'apporta et on ne vit jamais de cette sorte de bois jusqu'à ce jour. »

Voyages en Tharsis et à Ophir. — Depuis que les études de critique historique se sont développées en Europe, il n'est pas de faits qui aient donné lieu à plus de controverses que les voyages en Tharsis et à Ophir. Il est peu de parties du globe auxquelles on n'ait appliqué ces deux noms, et les recherches entreprises par les hommes les plus compétents à tous égards loin d'éclairer la question, en ont fait aujourd'hui un labyrinthe presque inextricable,

Tharsis qui se présente ici la première a été placée successivement en Arabie, sur les côtes orientales de l'Afrique, dans l'Inde, à Ceylan, dans la mer Noire, dans la Thrace, à Tarse en Cilicie, à Tunis, à Carthage, même sur les côtes occiden-

---

1. Les Rois, liv. III, ch. IX, vers. 26, 27 et 28.
2. Les Rois, liv. III, ch. X, vers. 21, 22, 11 et 12.

tales de l'Afrique et enfin dans le sud de l'Espagne dans la Bétique, actuellement l'Andalousie et le royaume de Grenade. Dans ce dernier cas, il faudrait lire Tharsis, *Tartessus*, mais cette opinion ne semble fondée que sur le fait de la présence dans ce pays de nombreux minerais d'or et d'argent; or il est positivement dit que la flotte du roi Hiram faisait voile de trois ans en trois ans et allait en Tharsis d'où elle rapportait de l'or, de l'argent, des dents d'éléphants, des singes et des paons ou des perroquets suivant M. de Quatremère. Si Tharsis eût été située en Espagne, c'est mensuellement ou annuellement au moins et non tous les trois ans que la flotte s'y serait rendue. En outre, on n'a jamais trouvé en Espagne ni singes, ni dents d'éléphants à moins que ce ne soient des dents d'éléphants antédiluviens. Le savant Gossellin a émis par rapport à Tharsis un avis auquel s'est rangé le docteur Vincent et qui semblerait se rapprocher de la vérité; il traduit le mot Tharsis du texte hébreu, par le mot mer, d'où l'expression vaisseaux de Tharsis signifierait vaisseaux de la mer, d'une mer quelconque[1]. D'autre part, il n'est fait aucune mention de l'existence d'une marine appartenant aux Hébreux sur la Méditerranée, ce que la Bible paraît établir par les paroles mêmes d'Hiram à Salomon à propos du transport par mer à Jérusalem des bois envoyés de Phénicie pour la construction du temple[1]. « Nous couperons dans le Liban tout le bois dont vous aurez besoin et nous le disposerons en radeau pour le conduire par mer à Joppé; mais ce sera à vous de le transporter à Jérusalem ». On peut conclure de ce passage que les flottes de Salomon prenant part avec celles d'Hiram aux voyages de Tharsis, Tharsis ne pouvait être sur la Méditerranée. Il était donc comme Ophir sur la mer Rouge ou la mer des Indes. Dès lors l'hypothèse présentée par Gossellin[2] prend un caractère de probabilité. Tharsis serait une mer quelconque ou l'ensemble des mers dans lesquelles on pouvait se rendre en partant des ports d'Ælath ou d'Asion-Gaber, tandis qu'Ophir serait une contrée baignée par une de ces mers; et lorsque la Bible énonce les objets rapportés de Tharsis, il faut les comprendre, non comme sortant d'un même pays, mais, comme appartenant à l'ensemble des con-

---

1. Les Rois, liv. II, ch. III, vers. 16.
2. Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens, t. II, p. 153.

trées baignées par les mers sur lesquelles passait la flotte lorsqu'elle se rendait à Ophir[1]. Les Hébreux d'ailleurs n'étaient maîtres que des routes commerciales du sud et de l'orient, ce qui rendait naturelle leur entente avec les Phéniciens pour participer aux avantages que ces routes pouvaient procurer, tandis qu'il paraît tout à fait irrationnel que les Phéniciens eussent admis les Hébreux à partager les bénéfices du commerce avec l'occident, bénéfices qu'ils pouvaient faire sans leur concours.

Quelle région répondait au nom d'Ophir ? C'est encore ici le domaine des inductions, mais, parmi elles, il en est qui offrent une certaine probabilité, non pour dire où était Ophir, mais pour montrer où n'était pas Ophir, d'où l'on peut ensuite essayer de conclure. Si ce pays eût été situé dans l'Inde, les plus anciens auteurs qui nous ont fourni quelques données sur le commerce des Phéniciens avec les presqu'îles au delà de l'Indus, auraient parlé dans l'énumération des objets rapportés par eux, des marchandises indiquées comme formant des cargaisons prises à Ophir par les flottes de Salomon et, en outre, on trouverait comprises dans ces dernières d'autres marchandises que l'on sait avoir existé de toute antiquité, soit dans l'Inde, soit sur la route que suivaient les produits de ce pays pour parvenir en Phénicie par le nord de la péninsule arabique. Or, lorsqu'Ézéchiel[2] dit formellement : « Les enfants de Dédan ont trafiqué pour vous, votre commerce s'est étendu à plusieurs îles ; ils vous ont donné en échange de vos marchandises des dents d'ivoire et de l'ébène, » il parle comme il sera démontré par la suite, du commerce de l'Inde, et ne fait aucune mention ni de l'or, ni des bois odorants, ni des pierres précieuses ; tandis qu'au verset 22 il dit positivement que Saba et Réma, villes de la partie la plus méridionale de l'Arabie et voisines de l'Afrique, exposent sur les marchés phéniciens des pierres précieuses et de l'or. Non-seulement, ce fait de la présence de l'or et des pierres précieuses dans l'Arabie est certifié par Ézéchiel, mais avant lui, du temps même de Salomon, on voit suivant

---

1. Desborough Cooley dans son *Histoire générale des voyages de découvertes maritimes et continentales*, regarde (liv. I, ch. 1, p. 6 de la trad. Joanne et Old-Nick) Tharsis ou Tarshish comme une épithète dérivée du sanscrit, langue dans laquelle le mot Tar-Désa signifie le pays d'argent.

2. Chap. XXVII, vers. 15.

la Bible une quantité infinie d'or et de pierres précieuses faire partie des présents apportés par la reine de Saba[1]. La présence de plusieurs des mêmes marchandises indiquées comme venant d'Ophir est donc bien constatée dans l'Arabie heureuse, tandis qu'elle ne l'est nullement dans les établissements phéniciens de la côte occidentale du golfe Persique, c'est-à-dire sur la voie suivie par le commerce de l'Inde. En outre, dans les produits venus d'Ophir il n'est question ni des perles, ni des épices; or, les perles et les épices sont deux des principaux articles qui ont de tout temps alimenté le commerce de l'Inde. Les perles ne figurent même pas dans l'ornementation du temple ou du palais de Jérusalem, non plus que dans les dons faits par Salomon à la reine de Saba. M. Christian Lassen, qui s'est beaucoup occupé des voyages à Ophir et qui place Ophir aux embouchures de l'Indus, ne justifie, après de longs calculs sur les distances, la durée de ces expéditions, qu'en admettant pour les navigateurs un séjour d'une année entière dans le port d'arrivée[2], ce qui ne laisse pas d'être peu vraisemblable. L'or exporté d'Ophir serait dans son hypothèse venu des déserts de l'Asie centrale. Pour ajouter foi à cette origine, il faudrait faire abstraction de la longueur et des difficultés du trajet. De plus, il est probable qu'un commerce de cette importance se serait perpétué; or, l'Inde loin de fournir des métaux précieux à l'Occident lui en a toujours demandé, ce qu'elle n'eût pas fait, si cette matière fût facilement arrivée du centre de l'Asie aux bouches de l'Indus. Il ne faut donc pas chercher Ophir dans les régions qui s'étendent à l'orient de l'Arabie.

Faut-il à la suite de Michaelis, Vincent, Seetzen, Niebuhr, Gossellin placer, d'après ce qui précède, le pays d'Ophir en Arabie? Les deux faits qui militent en faveur de cette opinion sont : la présence parmi les noms des fils de Jectan, un des descendants de Sem, de celui d'Ophir[3], et les écrits de Diodore, Strabon et Pline qui constatent l'existence de l'or à l'état de produit naturel dans l'Arabie méridionale. Ces autorités ont trop de valeur pour qu'on puisse contester absolument leur conclusion, mais il est permis de remarquer que les Arabes ayant toujours été d'intrépides navigateurs, il est

---

1. Les Rois, liv. III, ch. x, vers. 2.
2. *Indische Alterthumskunde*, t. II, liv. II, p. 587.
3. Genèse, ch. x, vers. 29.

hors de doute qu'ils ont longé dès les temps les plus reculés la côte orientale du continent africain, non-seulement le long de l'Abyssinie actuelle, mais encore au sud du cap Gardafui. Tout porte à penser qu'ils y ont formé dès le principe des établissements ; et dès lors, il n'est pas surprenant que l'un d'eux ait donné son nom à une partie de cette côte où, dans les temps modernes, les Portugais les rencontrèrent lorsqu'ils franchirent pour la première fois le cap de Bonne-Espérance. La présence de l'or et des pierres précieuses en Arabie, constatée par des auteurs anciens étrangers à ce pays et que n'ont retrouvée ni les historiens arabes après Mahomet, ni les voyageurs modernes, est-elle, quoi qu'en dise Gossellin[1], une preuve plus absolue de la situation d'Ophir dans ce pays? En outre, nul ne fait mention de la présence en Arabie, la patrie des parfums, de bois odorants d'une assez grande dimension pour en faire des balustres, des harpes et des lyres. Les dents d'éléphants, les singes et les paons que rapportaient de leurs voyages en Tharsis les flottes de Salomon, ne s'y rencontrent pas davantage; d'où l'on peut conjecturer qu'Ophir n'était pas située en Arabie. Cette supposition acquiert un nouveau caractère de vraisemblance lorsqu'on se reporte à l'énumération des richesses du roi Salomon, dans laquelle les phrases qui traitent d'Ophir et de Tharsis sont entièrement indépendantes de celles-ci : « Sans compter ce que lui apportaient tous les rois de l'Arabie et tous les gouverneurs du pays[2]. » La côte orientale de l'Afrique répond-elle mieux aux données de la Bible? Tout porte à le penser, lorsqu'on sait que le pays de Sofala est la patrie proverbiale de l'or et que les éléphants, les perroquets et les singes abondent dans cette région[3]. C'est du reste l'opinion de D'Anville, de Bruce, de Quatremère et de Guillain.

---

1. T. II, p. 122.

2. Liv. III des Rois, ch. x, vers. 15.

3. Sur Ophir et Tharsis, consulter le *Dictionn. géogr. de la Bible* de M. A.-F. Barbié du Bocage. — Voir aussi Jullien du Ruet, *Tableau chronologique et moral de l'histoire universelle du commerce des anciens*, p. 32, en note. — Quatremère, *Mém. sur le pays d'Ophir ; Nouv. mém. de l'Académie des inscriptions*, t. XV, 2e partie, p. 349. — Gossellin. *Recherches sur la géogr. systématique et positive des anciens*, t. II, p 91 et suiv. — Guillain. *Documents sur l'hist. de la géogr. et le commerce de l'Afrique orientale*, t. I. *Exposé critique des diverses notions acquises sur l'Afrique orientale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, liv. I, p. 8 et suiv.

Quelle que soit la signification des mots Ophir et Tharsis, il résulte des voyages entrepris par les Phéniciens et les Hébreux, que vers l'an 1000 avant Jésus-Christ, un courant commercial était établi dans la mer Rouge. Salomon ne fit que développer cette tendance vers les transactions lointaines. Elles existaient déjà sous son père David car on voit, dans les Paralipomènes[1], que ce prince donne trois mille talents d'or d'Ophir pour dorer les murailles du temple qui devait être construit par son successeur. Il paraît même probable comme il a été remarqué plus haut que les Phéniciens, par suite de la décadence de l'Égypte sous les derniers Pharaons de la vingtième dynastie, s'étaient saisis du débouché commercial du golfe Ælanitique avant le règne de David, et qu'ils n'admirent les Hébreux à en partager les avantages, qu'au moment où ceux-ci par leurs conquêtes leur fermèrent toutes les autres routes. Les marchandises venues par la mer Rouge étaient donc débarquées soit au port d'Ælath soit à celui d'Asion-Gaber; là on les séparait : une portion, celle destinée aux Hébreux, était dirigée à l'orient de l'Idumée sur Jérusalem en passant par Pétra capitale des Nabathéens[2], tandis que l'autre, appartenant pour la presque totalité aux Phéniciens, conduite directement vers le nord, parvenait au port de Raphia, situé sur le rivage de la Méditerranée entre Gaza et Péluse, ou même à Gaza. Là, on embarquait les marchandises soit pour Ascalon, Joppé et les ports de la Phénicie, soit pour les colonies phéniciennes de l'occident de la Méditerranée. On pourra juger de la prospérité dont jouissaient les Israélites sous Salomon quand on saura d'après l'Écriture sainte quelle était la somme des tributs payés à ce prince[3]. « Le poids de l'or qu'on apportait à Salomon chaque année était de six cent soixante-six talents. »

« Sans compter ce que lui apportaient ceux qui avaient l'intendance des tributs, les gens de trafic, les marchands de choses curieuses, tous les rois de l'Arabie et tous les gouverneurs du pays. »

Visite de la reine de Saba à Salomon. — Grâce à la richesse et au savoir de Salomon, sa renommée s'était répandue dans

---

1. Chap. XXIX, vers. 4.
2. Consulter pour cette région la Carte itinéraire du voyage de M. J. de Bertou entre Akaba et Jérusalem.
3. Bible, Lemaistre de Sacy. Les Rois, chap. x du liv. III, vers. 15.

tout l'Orient, la visite de la reine de Saba[1] en fait foi; cette princesse apporta de son pays à Jérusalem de grandes quantités d'aromates, d'or, de pierres précieuses. D'où venait la reine de Saba, c'est encore une de ces questions qui ont divisé le monde savant et dont la solution n'est pas suffisamment obtenue. Les uns, et c'est le plus grand nombre, l'identifient avec la reine Belkis ou Balkamah, fille de Hadhad[2], qui gouvernait l'Yémen au temps du roi Salomon. Sa capitale aurait été suivant eux Saba, métropole des Sabéens, ville que l'on croit retrouver dans Mariaba, aujourd'hui Mareb[3]. Cette opinion concorde du reste avec ce fait que les présents apportés à Jérusalem par la reine de Saba se composent exactement des marchandises citées par Ézéchiel comme faisant l'objet des transactions dans l'Yémen. Les autres, et particulière-

---

1. M. A.-F. Barbié du Bocage donne, sur le mot Saba, dans son *Dictionnaire géographique de la Bible*, l'explication suivante : « Cette dénomination appartenait à l'un des enfants de Chus et à l'un des enfants de Jectan qui tous deux s'établirent dans l'Arabie. On a pensé que la ville de Sabbea, appelée par Ptolémée Sabe, et que cet auteur place dans le pays des Sabéens, par 16°50′, était autrefois appelée Saba, nom qui se conserve encore aujourd'hui sous la forme de Sabié, et que c'était la résidence de cette célèbre reine qui vint trouver Salomon, chargée de riches présents en or, en parfums et en pierres précieuses qu'elle apporta en telle quantité que jamais on n'en vit depuis à Jérusalem. D'autres d'après Strabon (XVI, 760) et Pline (VI, 32), ont pensé que l'ancienne Saba était la ville de Mariaba, appelée Marib et Mareb par les Arabes, dénomination que Gossellin (*Recherches sur la géogr. des anciens*, t. II, p. 102) prétend ne pas signifier autre chose que métropole, comme Pline lui-même l'avance. Ce n'était là, par conséquent qu'un terme appellatif, qui se reproduit comme tel chez plusieurs peuples de l'Arabie. Cependant sur les confins de l'Yemen et de l'Hadramaut, au loin dans les terres, il existe une ville de Mareb, ancienne capitale des Hémiarites ou Homérites, et maintenant presque détruite. Suivant les Arabes, cette ville qu'ils prétendent avoir porté, chose au moins douteuse, le nom de Saba, devrait son existence à Saba fils de Jectan, ou plutôt à Hémiar, fils de Saba. »

Quoi qu'il en soit, ces pays auraient été autrefois occupés par les Sabéens, dont la puissance paraît avoir été fort étendue en Arabie; et les Sabéens, issus de Jectan par Saba, seraient eux-mêmes la tige des Hémiarites, peuple également puissant, mais plus connu sous le nom d'Homérites.

2. Lettre de M. F. Fresnel à M. Mohl, *Journal asiatique*, 4° série, t. VI, 1845, p. 234.

3. James Bird, esq. *Observations on the manners of the Inhabitants who occupy the Southness coast of Arabia and Shores of the read sea, with Remarks on the ancient and modern Geography of that quarter*, etc. *Journal of the royal and geographical Society of London*, 1834, t. IV, p. 192.

ment le voyageur Bruce, d'après la chronique des rois d'Axum regardent la reine de Saba comme Éthiopienne ou Abyssinne. Elle aurait régné sur un peuple appelé également Sabéen. Ayant conçu le désir de voir Salomon, dont la renommée était parvenue dans ces régions éloignées, elle partit pour Jérusalem. Là, séduite par la sagesse et la puissance du roi, elle eut avec lui des rapports intimes à la suite desquels leur naquit un fils du nom de Ménilek. Celui-ci forma la tige des rois abyssins qui se sont de tous temps fait gloire de descendre du fils de David. De retour dans ses États, la reine de Saba aurait fait accepter à ses sujets la religion juive qu'elle avaitadoptée.

Entre l'opinion qui pose la reine de Saba en souveraine de l'Abyssinie et celle qui la fait régner sur l'Yémen, il existe un terme moyen qui s'accorde parfaitement avec l'hypothèse énoncée dans le commencement de ce travail, par laquelle il faudrait chercher chez les Arabes de l'Yémen l'origine de la population blanche de l'Éthiopie. Il est hors de doute, historiquement parlant, que les Arabes aient eu, à presque toutes les époques de nombreux rapports avec les peuples des parties de l'Afrique les plus voisines de l'Yémen[1], et dès lors, il est fort possible qu'à un moment donné les Sabéens établis tant à l'orient qu'à l'occident de la mer Rouge aient reconnu l'autorité d'une même souveraine. Enfin soit que les États de la reine de Saba fussent situés dans la partie méridionale de la péninsule Arabique soit qu'ils aient fait partie de l'Éthiopie (l'Abyssinie), le nom de Salomon n'avait pu parvenir dans ces contrées éloignées que grâce aux relations commerciales, et la visite de cette reine en Judée est une nouvelle preuve de l'importance que ces relations avaient acquises.

Salomon mourut en 962 ; ses vastes États n'étant plus régis par une main ferme tombèrent en décadence, les peuples soumis se révoltèrent, les Isréalites eux-mêmes se divisèrent et sur les douze tribus dont se composait la nation, deux seulement, celles de Juda et de Benjamin restèrent fidèles à son fils Roboam ; les autres reconnurent pour roi Jéroboam. Les Hébreux en se séparant perdirent presque toute leur force ; leur histoire n'est plus que le récit d'une série de guerres défensives contre les peuples voisins.

---

1. Jomard. *Études ethno-géographiques sur l'Arabie*, ch. II, p. 107.

Les ports de la mer Rouge étaient compris dans le royaume de Juda et Josaphat, monté sur le trône en 904, désira renouer avec les pays méridionaux les relations commerciales qui avaient tant contribué à la gloire et à la prospérité de Salomon; la Bible dit à ce sujet[1].

« Or, le roi Josaphat avait assemblé une flotte sur la mer afin qu'elle fît voile en Ophir et en apportât l'or; mais ses vaisseaux ne purent y aller, parce qu'ils se brisèrent à Asion-Gaber.

« Alors Ochozias, fils d'Achab, dit à Josaphat : Que mes serviteurs aillent en mer avec les vôtres. Mais Josaphat ne le voulut pas. »

On trouve dans les Paralipomènes[2] :

« En ces jours-là, Edom[3] se révolta pour n'être point assujetti à Juda et se donna un roi.

« Edom a continué néanmoins à se révolter jusqu'aujourd'hui, afin de n'être plus sous la puissance de Juda. »

Hazaël, roi de Damas qui règna de 876 à 833 et qui, suivant le livre saint, suscité par le Seigneur fit supporter tant de maux aux Hébreux, poussa ses conquêtes jusqu'au golfe Ælanitique. Peu après Amasias, roi de Juda soumit de nouveau les Iduméens et ayant emporté leurs dieux les adora.

Les ports du golfe Ælanitique furent momentanément détruits pendant ces guerres, car on voit au livre des Rois[4] :

« Tout le peuple de Juda prit ensuite Azarias[5], âgé de seize ans et il fut établi roi en la place de son père Amazias.

« Ce fut lui qui bâtit Ælath, l'ayant reconquise pour Juda après que le roi se fut endormi avec ses pères. »

Pendant les cent ans qui suivirent, les ports du golfe Ælanitique furent constamment le prix de la victoire, ils appartinrent tantôt au roi de Juda, tantôt au roi des Syriens, quelquefois même l'Idumée se déclara indépendante et se donna des rois. Personne cependant au milieu de ces révolutions ne posséda les villes d'Ælath et d'Asion-Gaber assez longtemps pour y faire refleurir le commerce. Les transac-

---

1. Trad. de Lemaistre de Sacy. Les Rois, liv. III, ch. XXII, vers. 49.
2. Liv. II, ch. XXI, vers. 8.
3. Le pays d'Edom ou Idumée, qui formait les côtes septentrionales du golfe Ælanitique, tirait son nom de la descendance d'Esaü qui l'habitait.
4. Liv. IV, chap. XIV, vers. 21.
5. Azarias est nommé Ozias dans les Paralipomènes.

tions allèrent toujours en diminuant et suivirent la fortune de cette contrée. Les marins de l'Idumée dès lors sans emploi s'engagèrent à cette époque au service des Phéniciens comme le fait comprendre un passage d'Ezéchiel : « Les vieillards de Gébal et les plus habiles d'entre eux ont donné leurs matelots pour vous servir dans tout l'équipage de votre vaisseau ; tous les navires de la mer et tous les matelots ont été engagés dans votre commerce[1]. »

Razin le dernier souverain de Damas établit à Ælath une colonie syrienne. Enfin en 732, le royaume de Damas ayant succombé sous les coups d'Achaz, roi de Juda, allié de Téglath-Phalasar, roi de Ninive, celui-ci pour prix de son secours, enleva définitivement à son allié l'Idumée, le port d'Ælath et par suite tout le commerce passant par la mer Rouge qu'il vînt de la côte orientale d'Afrique ou des Indes. Dans ce dernier cas, il était fait par l'intermédiaire des Arabes, surtout lorsque la voie du golfe Persique était fermée par les révolutions de l'Asie intérieure. La chute du peuple hébreu suivit de près la perte de ses relations commerciales. Le royaume d'Israël proprement dit succomba en 721. Et en 672 Assarhaddon en fit transporter les habitants au delà de l'Euphrate. Moins de soixante ans après, le royaume de Juda eut le même sort ; en 606 Nabuchodonosor II s'empara de Jérusalem, détruisit le temple et emmena les Juifs captifs à Babylone.

III

Phénicie. Phéniciens. — A partir du règne d'Hiram, commence pour les Phéniciens la grande époque de prospérité. C'est pendant le laps de temps qui s'écoule entre ce règne et la conquête de Tyr par Nabuchodonosor, que furent fondées la plupart des colonies qui portèrent si haut leur fortune. La Phénicie n'était pas, à proprement parler, un État constitué ; c'était une agglomération de petits centres politiques

---

1. Ch. XXVII, vers 9. Gébel, partie de l'Idumée, plus tard nommée Gabalène, au midi de la tribu de Juda et dont la ville principale était Pétra (*Dict. géogr. de la Bible* de M. A.-F. Barbié du Bocage).

formés par une population de même origine et composés chacun d'une ville maritime avec un territoire généralement très-restreint ; Hiram fut ainsi plutôt roi de Tyr que roi de Phénicie. Les principales villes de cette confédération étaient : Sor (*Tyros* ou *Tyr*), Sidon, Biblos, Arados, Berytos.

Les historiens ou les géographes qui se sont occupés de la position de Tyr, ont émis les opinions les plus diver-gentes ; voici celle qui, jusqu'à ces temps derniers, sembla réunir le plus grand nombre de suffrages. Elle est aujour-d'hui reléguée au second plan. Le mot Tyr s'applique à plusieurs villes construites à peu de distance les unes des autres ; la première fut vraisemblablement élevée sur la terre ferme en face de quelques petites îles, et c'est elle qui se trouve désignée sous le nom de Sor dans le livre de Josué ; elle porta aussi le nom de Palætyr. Ses habitants fondèrent, à une époque restée inconnue, la ville de Sidon et ce fut une colonie sidonienne qui, plus tard, donna naissance à la seconde Tyr construite dans l'île la plus voisine du conti-nent. Cette seconde Tyr fut celle qu'habitait le roi Hiram ; par la suite Nabuchodonosor vint en faire le siége, il combla le canal qui la séparait du continent, s'en empara et la détruisit de fond en comble. Les Tyriens se réfugièrent alors dans une seconde île située en avant de la première, où s'éleva bientôt une nouvelle Tyr, presque aussi célèbre que l'ancienne, qui devait subsister jusqu'au règne d'Alexandre le Grand, et qui devint d'un côté l'entrepôt du commerce de la Méditerranée, de l'autre celui des marchandises de presque tout l'Orient[1].

La question qui se rattache aux différentes positions de Tyr, aussi bien qu'à la priorité d'origine entre les différentes villes de ce nom voisines les unes des autres, vient d'être élucidée de nouveau avec un rare talent et presque tranchée par M. Poulain de Bossay, dans ses *Recherches sur Tyr et Palætyr*[2]. De son travail ressort la donnée suivante. Il n'exista dans le principe qu'une seule ville de Tyr, et ce fut Tyr l'insulaire construite pendant le seizième siècle avant Jésus-

---

1. On peut consulter, sur les différentes villes de Tyr, le *Plan de Tyr et de ses environs*, par M. J. D. Barbié du Bocage, plan qui accompagne l'examen critique des Historiens d'Alexandre, de M. de Sainte-Croix ; ainsi que le Mémoire de M. F. de Bertou sur la topographie de Tyr.

2. Mém. de la Société de géographie de Paris, t. VII.

Christ, dans l'île la plus éloignée du continent. La colonie sidonienne que l'on regardait jusqu'ici comme ayant fondé Tyr, ne vint s'y établir qu'au milieu du treizième siècle ; la ville prit alors un grand développement. La seconde île, celle qui est située entre la première et le rivage Syrien, sur laquelle était bâti le célèbre temple d'Hercule, ne fut cependant réunie à Tyr que sous le règne d'Hiram, ce prince ayant fait combler le canal qui séparait les deux îles. Quant à Palætyr, dont on avait fait la Tyr primitive, M. Poulain de Bossay, la regarde simplement comme un faubourg de Tyr, où furent établis, mais seulement à l'époque où l'espace manqua dans les deux îles, une forteresse destinée à protéger la nécropole de Tyr, les canaux qui lui amenaient l'eau douce, certains chantiers supplémentaires pour la construction des vaisseaux et les entrepôts du commerce avec le continent[1].

Ces conclusions paraissent incontestables.

Sidon appelée dans la Bible Sidon la Grande[2] fut, après Tyr, le port le plus important de la Phénicie.

Bientôt la population de ces villes s'étant démesurément accrue et le territoire phénicien, d'ailleurs si peu étendu, ne pouvant plus fournir à la nourriture de ses habitants, de nombreuses migrations devinrent nécessaires. De là prirent naissance les colonies que Sidon, Tyr et les autres villes phéniciennes dispersèrent sur tout le littoral de la Méditerranée et même sur une partie des côtes le long de l'Atlantique. L'île de Chypre peu distante de la Syrie, et si riche en métaux, fut l'une des premières contrées où les Phéniciens s'établirent. Ils poussèrent leurs excursions jusqu'en Grèce et les historiens anciens apprennent que plusieurs villes de ce pays furent fondées par eux. Bientôt ils exploitèrent le commerce de la Sicile, de la Sardaigne, des îles Baléares. Les rivages de l'Espagne les virent affluer en grand nombre, ils y étaient attirés par les mines d'argent si productives, qu'au dire d'Aristote et de Diodore de Sicile, ne sachant comment emporter les richesses qu'ils avaient acquises presque pour rien, ils retirèrent le plomb de leurs ancres, pour y substituer de

---

1. Les déductions de M. Poulain de Bossay semblent moins certaines, lorsqu'il admet que Salmanasar prit Palætyr, et lorsqu'il pense que c'est Tyr insulaire dont s'empara Nabuchodonosor.

2. Il existait effectivement deux Sidon.

l'argent. Les côtes occidentales de la Mauritanie furent sillonnées de colonies phéniciennes; enfin, sur les rivages de l'Afrique septentrionale, s'élevèrent bientôt les villes de Carthage et d'Utique.

Toutes ces colonies étaient autant de débouchés pour le commerce phénicien, et en même temps, l'argent qu'elles produisaient permettait d'acquérir les marchandises arrivant de l'Orient.

Plusieurs routes, comme on l'a déjà remarqué, servaient à transporter en Phénicie les marchandises des Indes; mais, au moment de la décadence des Hébreux, la voie de la mer Rouge ayant été fermée, le commerce de ces contrées dut suivre les chemins qu'il avait fréquentés auparavant, c'est-à-dire les routes se dirigeant vers l'Euphrate, et la route plus directe qui aboutissait à Gerrha sur le golfe Persique.

Les documents qui permettent de se former une idée des voies suivies à travers l'Asie par le commerce phénicien, dans le temps qui s'écoule entre la mort de Salomon et la conquête par Cyrus, c'est-à-dire, durant plus de quatre siècles de 962 à 538, sont rares et concis; quelques mots échappés aux prophètes hébreux, malgré leur obscurité, restent les plus sûrs et presque les seuls guides auxquels on puisse avoir recours. En outre, les historiens grecs n'ayant légué aucun souvenir des faits commerciaux accomplis en Asie pendant cette période, on concevra qu'il faille laisser ici une large part aux interprétations basées, tant sur la configuration d'un pays que l'on commence à mieux connaître, que sur la présence, aux époques les plus reculées, de grands centres de civilisation et de consommation, dans telle ou telle contrée.

Tyr et les autres villes des côtes de la Phénicie, étaient, comme il vient d'être dit, pendant la période dont il s'agit, le principal centre du commerce de l'Europe et du nord de l'Afrique, avec l'Asie. Presque toutes les marchandises précieuses, aliment des transactions, sortaient de la Phénicie, ou séjournaient dans ses entrepôts. Tyr, comme Sidon, Berytos, Biblos, Arados, achetait dans la Bétique, ce qu'elle revendait à Babylone, tandis qu'elle rapportait de cette ville, du golfe Persique ou de la mer Rouge, les produits qu'elle répandait ensuite dans tout le bassin méditerranéen. Étudier les voies qu'ont pu fréquenter les caravanes ou les navires phéniciens, tant en Asie, que sur les mers qui baignent les

côtes méridionales de cette partie du monde, c'est donc se rendre compte de ce qu'était alors le commerce dit depuis : *commerce des Indes*.

Voies suivies par les négociants Phéniciens dans l'Asie occidentale. Route commerciale de Phénicie en Assyrie. — Les routes suivies par les Phéniciens pour porter dans l'Asie les marchandises sortant de leurs entrepôts étaient vraisemblablement au nombre de deux : l'une, la plus au nord, qui coïncidait à peu près avec celle dont se servirent les premières nations sorties de la Mésopotamie dans le but de gagner les bords de la Méditerranée, contournait le désert qui sépare la Palestine et la Phénicie des rives de l'Euphrate; l'autre traversait ce même désert dans sa partie la plus étroite. La première en sortant de Tyr passait à Emath ou près d'Émath, ville de la tribu de Nephthali, située sur la frontière nord de la Judée, puis, se dirigeait vers le nord-est en suivant la vallée qui sépare le Liban de l'Anti-Liban, au bout de laquelle s'élevait Baalath ou Balbeck, cette ville déjà ancienne, dont la reconstruction était due à Salomon[1]. Au delà, la route tournant un peu à l'est, traversait l'Anti-Liban, gagnait les bords de la rivière qui reçut depuis le nom d'Oronte, la suivait jusqu'aux villes d'Émèse et d'Hémath, d'où elle prenait la direction de Chalcis ou de Béroea. En ce point venait se joindre à la route principale une route annexe qui, partie de Sidon et longeant le bord de la Méditerranée, traversait toutes les villes maritimes de Phénicie, jusqu'à la hauteur d'Aradoș. Là elle tournait à l'est vers Apamea, d'où elle gagnait Chalcis ou Béroea. Après cette réunion, la voie suivie par le commerce phénicien, continuait vers le nord-est sur Hiérapolis, ville d'une haute antiquité, dont le nom relativement récent, paraît d'après Philostrate[2], avoir été substitué à celui de Ninive. Il ne faudrait cependant pas chercher sur ce point la capitale des Assy-

---

1. Consulter, pour la topographie de cette région, la carte de la Syrie méridionale et de la Palestine, dressée en 1835 par M. Camille Callier, chef d'escadron d'état-major, 1841. On peut voir aussi pour l'ensemble des routes suivies en Asie occidentale par le commerce phénicien la carte d'une partie du Scham (Syrie), du Djéziré (Mésopotamie), de l'Irak-Arabi (Babylonie), etc., dressée, de 1811 à 1818, par J. B. L. J. Rousseau. Paris, 1825; et les cartes allemandes récentes.

2. Cité par Ferd. Hœfer. *Phénicie*, *Assyrie*, *Médie*, *Babylonie*, etc. p. 252 de la Babylonie. Collection de l'Univers.

riens; mais on doit en conclure que ce nom fut commun à plusieurs villes des temps reculés. Au delà de Hiérapolis on atteignait l'Euphrate, que les caravanes phéniciennes devaient traverser, non loin de cette dernière ville, dans les environs de Thapsaque, lieu rendu célèbre depuis par le passage de Cyrus le jeune et de Xénophon. Au delà du fleuve, les Phéniciens entraient dans une région que l'on désigne quelquefois avec raison, sous le nom de Chaldée[1], quoique cette dénomination soit plus généralement accordée aux pays du bas Euphrate. C'est de cette contrée, un des principaux centres de la race sémitique, qu'étaient sortis leurs ancêtres, comme ceux des Israélites et d'une grande partie des Syriens. La ville d'Ur que l'on regarde comme la patrie d'Abraham, était alors la principale cité de cette région; elle fut, par la suite, à ce que l'on croit, la fameuse Édesse, aujourd'hui Orfah. Au sud-est, et à peu de distance d'Ur, se trouvait Haran (Charræ), résidence de Nachor, frère d'Abraham, et grand père de Rebecca, qui devint la femme d'Isaac[2]. Les Phéniciens devaient rencontrer en outre dans la même région deux villes portant les noms d'Éden et de Saba, citées par Ezéchiel, et que l'on a cherchées probablement à tort bien loin de là, faisant de l'une la ville moderne d'Aden, et de l'autre la capitale de la fameuse reine de l'Arabie. Cette erreur eût pu être évitée, car le prophète a pris soin de désigner les marchandises dont trafiquent les habitants des villes dont il parle; or, lorsque dans un verset[3] il cite Saba, comme vendant des parfums, des pierres précieuses et de l'or, et que dans le suivant, il note de nouveau Saba, comme trafiquant de plusieurs marchandises dont on n'a jamais attribué la production à l'Arabie, telles que broderies, meubles et bois de cèdre; que de plus, dans le second cas, il accole le nom de Saba à ceux d'Haran et d'Assur, dont la position est connue, il paraît impossible d'admettre l'hypothèse qui place la seconde Saba, et par suite Éden en Arabie. En outre, la place attribuée à ces noms dans le même verset où sont cités Haran et Assur, et le fait de la similitude des mêmes pro-

---

1. Genèse, ch. XI, vers 28.

2. W. Ainsworth. *Researches in Assyria, Babylonia and Chaldæa*, London, 1838, p. 152. — On peut consulter aussi l'art. *Chaldéens*, de M. Munk, dans le *Dict. de la Conversation.*

3. Genèse, Ch. XXVII, vers. 22.

duits avec ceux de la contrée du haut de l'Euphrate, indiquent surabondamment qu'il faut les chercher dans le nord-est de la Mésopotamie. D'ailleurs le mot Éden qui signifie *délices* en langue hébraïque, a pu être donné à bien des villes différentes; on pourrait même trouver une certaine raison d'être à la présence d'une ville d'Éden dans la Mésopotamie, contrée où la Bible elle-même, place le Paradis terrestre, l'Éden par excellence[1]. Quant à Saba, sa coexistence avec la Saba de l'Arabie, n'a rien qui doive surprendre, car ce nom était porté par un descendant de Sem, aussi bien que par deux descendants de Cham[2]; et la Bible dit positivement, en parlant des fils et petits-fils de Sem que : « Le pays où ils demeurèrent fut depuis la sortie de Messa jusqu'à Séphar[3]. » Or on a cru reconnaître Messa dans le pays des monts Masius[4], c'est-à-dire la région même dont il est ici question.

Les Phéniciens pénétraient vers le nord, au delà d'Ur, dans le pays de Thogorma (Arménie occidentale), qui faisait avec eux un grand commerce de chevaux et de mulets[5]; ils devaient même pousser jusqu'au lac, aujourd'hui lac de Van, sur les bords duquel il faudrait chercher, suivant certaines traditions, les résidences d'été des rois assyriens, ce qui suppose un centre de civilisation que leur génie mercantile ne devait pas laisser inexploité[6].

Au sortir de la Chaldée septentrionale, la route tournant vers le sud-est devait traverser la ville qui fut depuis Nisibis, et que saint Jérôme regarde comme ayant été auparavant cette antique cité d'Achad, contemporaine de Nemrod, bien que la Bible semble indiquer cette dernière comme ayant fait partie

---

1. Gosselin, dans ses *Recherches sur la Géographie systématique et positive des anciens*, t. III, p. 10. rappelle qu'il ne faut pas confondre le mot Aden, employé dans l'Yemen, avec le mot Aden ou Êden des Hébreux. Loin de signifier lieu de délices, ce nom, pris dans la langue arabe, a le sens de *firma et certa mansio*, un lieu où l'on est en sûreté, une forteresse, un château; aussi on trouve en Arabie bien des Aden que l'on distingue par le nom des cantons auxquels elles appartiennent.

2. Genèse, liv. X, ch. VII, vers. 28.

3. Genèse, liv. X, ch. VII, vers. 30.

4. Dictionnaire géographique de la Bible, de M. A. F. Barbié du Bocage.

5. Ézéchiel, ch. XXVII, vers. 14.

6. Sargon ou Salmanasar, le même qui prit Samarie en 721, raconte, dans la grande inscription Khorsabad, traduite par MM. Jules Oppert et Joachim Ménant, qu'il prit, dans la seule Arménie, 55 villes murées, 8 villes ordinaires et 11 forteresses.

de la terre de Sennaar; puis elle franchissait le Tigre et entrait dans l'Assyrie, l'un des deux plus grands centres de production, et surtout de consommation, qui existassent alors en Asie. On a beaucoup discuté sur l'emplacement de la fameuse Ninive, capitale de ce pays; plusieurs savants se sont chaleureusement élevés, avant ces derniers temps, contre l'opinion générale qui la retrouvait sur la rive gauche du Tigre, dans les environs de la ville moderne de Mossoul; c'était cependant sa vraie position. Les fouilles opérées sur ce point, au village de Koïoundjik, en 1847, par M. Layard, ont mis à découvert des monuments d'une importance telle, qu'il n'est plus permis de contester que cette grande capitale de l'Asie existât sur cet emplacement. Si Ninive, au temps de Salmanasar, c'est-à-dire un peu plus de 700 ans avant Jésus-Christ, n'avait pas été sur la rive gauche du Tigre, l'Assyrie proprement dite, dont elle était la capitale, ne se serait pas trouvée placée au sud de l'Arménie, entre la Médie à l'est et la Suziane au sud-est; or, non-seulement l'Assyrie avait la Médie à l'est, mais elle comprenait une partie de cette province, car il est dit au livre IV des Rois[1] : « La neuvième année du règne d'Osée, le roi des Assyriens prit Samarie et transféra les Israélites au pays des Assyriens et les fit demeurer dans Hala (Chalé) et dans Habor, villes mèdes près du fleuve Gozan (Delas ou Diala[2].) »

Un autre passage de la Bible semble confirmer encore la position attribuée sur la rive gauche du Tibre à l'ancienne Ninive, c'est le verset 12 du dixième chapitre de la Genèse : « Assur bâtit aussi la grande ville de Resen entre Ninive et Chalé. » Quelques auteurs, admettant que Nisibis était Chalé, ont cherché Resen dans Resaïn, ville située entre Nisibis et Hiérapolis, qui est plus à l'ouest encore qu'Edesse, d'où ils ont conclu que cette dernière représentait Ninive. Mais une autre opinion s'est fait jour à ce sujet, opinion d'après la-

---

1. Chap. XVII, vers. 6.

2. Affluent du Tigre traversant la Chalonitide. — Il a été publié en 1837, dans le *Journal de la Société asiatique de Grande-Bretagne et d'Irlande*, par T. M. Dickinson, un long article intitulé : *An Inquiry into the Fate of the Ten Tribes of Israël, after the Fall of Samaria; with a view of the History of the Assyrian Empire at that period, as derived from a comparaison of what is recorded on the subject in the Histories of the Jews, the Greeks, and the Persians.* Malgré la science déployée par l'auteur, les conclusions ne nous paraissent pas exactes.

quelle Chalé serait la ville de la Chalonitide dont il vient d'être question, et non Nisibis, qui aurait été dénommée dès l'antiquité la plus reculée, ce que prouve son nom même, qui est phénicien, et qui signifie : *amas de pierre* [1]. Quant à Resen, ceux qui cherchent Ninive sur la rive gauche du Tigre, la reconnaissent dans Larissa, désignation connue seulement depuis Xénophon qui, selon M. A.-F. Barbié du Bocage, d'après Bochart, aurait fait Larissa de Laresen, c'est-à-dire Resen [2]. Suivant cette seconde leçon qui paraît préférable, Resen se trouverait bien comme le dit la Genèse, entre Ninive (Koïoundjik) et Chalé, ville de la Chalonitide; et les trois cités fondées par Assur seraient dans le même pays et dans l'ordre indiqué. Elles seraient encore dans l'ordre énoncé dans la Genèse, en admettant que Nimroud, dont les ruines ont été découvertes par M. Layard, soit la vraie Kalah ou Chalé, car Larissa ou Resen, aujourd'hui disparue, doit se trouver au village de Selamiyeh, un peu au nord de Nimroud, sur la rive gauche du Tigre [3]. Quant aux belles découvertes de M. Botta, elles ont révélé la présence, dans le nord-est de Mossoul, à quatre lieues de distance seulement, au village de Khorsabad, du magnifique palais de Sargon, prédécesseur et père de Sennachérib. De cette digression il résulte que Ninive et les autres grandes villes assyriennes étant bien situées sur la rive gauche du Tigre; c'est à ce grand foyer de la civilisation antique que devait aboutir la plus étendue des routes continentales fréquentées par les négociants phéniciens. S'ils poussaient au delà, ce que ferait croire l'indication d'une ville de Chelmad, citée par Ezéchiel [4], comme trafiquant avec eux et que l'on suppose avoir appartenu à la Médie, le nouveau chemin parcouru ne fut jamais qu'une annexe à la route principale qui, partie de Tyr, s'arrêtait en Assyrie [5]. Ecbatane même, la grande capitale des Mèdes, ne devait être fréquentée qu'incidemment par les Phéniciens. Elle recevait directement

---

1. Hœfer. *Phénicie et Babylonie*, p. 325.
2. *Dict. géogr. de la Bible.*
3. Consulter à ce sujet la série des cartes topographiques de l'ancienne Assyrie, publiées par M. Félix Jones et entre autres : *The position and plan of the ancient cities of Nimrud and Selamiyeh, the former identical with the* Ααρισσα *of Xenophon, perhaps the Calab of Genesis.*
4. Chap. XXVII, vers. 23.
5. Sur la position de l'Assyrie, consulter W. Ainsworth, *Researches*, p. 160.

de l'Inde, par la vallée de l'Indus, une partie des produits de la zone tropicale nécessaires à sa consommation.

Routes commerciales de Phénicie en Babylonie et du golfe Persique en Phénicie. — L'autre grande voie suivie en Asie par le commerce phénicien était plus courte, mais probablement, malgré les difficultés qu'elle présentait, tout aussi fréquentée par une partie du commerce que celle dont il vient d'être question. Par elle, le golfe Persique et Babylone étaient joints au rivage de la Méditerranée. Sortie de Tyr, elle longeait la frontière septentrionale de la Palestine, puis, passant au sud du Liban, elle atteignait la ville de Damas d'où, pénétrant dans le désert, elle parvenait à Palmyre, dont l'ancienne importance commerciale est suffisamment démontrée par le fait de sa reconstruction par Salomon. A Palmyre aboutisssait un embranchement qui, sorti d'Apamea, établissait une communication avec les villes phéniciennes les plus élevées dans le nord, telles que Myriandros, Ramitha, Arados, etc. De Palmyre, la route gagnait évidemment l'Euphrate, mais en quel point touchait-elle à ce fleuve, le traversait-elle, ce qui paraît douteux eu égard aux inconvénients des transbordements, et dans ce dernier cas, la traversée s'opérait-elle toujours au même endroit; les Phéniciens gagnaient-ils Babylone par le fleuve ou par les canaux qu'on sait avoir existé dès les temps les plus reculés; ce sont des questions auxquelles il est difficile de donner une solution, les documents faisant absolument défaut[1]. Tout ce qu'il est possible de rappeler, c'est que les Phéniciens possédaient au bord du fleuve, un peu au nord du confluent du Chaboras, une ville d'Eddana[2], dont la position semble correspondre avec celle de la petite ville actuelle de Deïr; de plus, il existait au sud du même point une ville de Karkemish, célèbre dans la Bible, et qui doit être le Circesium des Romains, dans les environs du village moderne de Werdi; en aval de ce dernier endroit on rencontre les ruines d'Al-Erzi, ville citée dans la Bible sous le nom d'Irzah, et que l'on suppose être la Corsote, dont il était déjà question comme d'une ville déserte au temps de Xénophon. En descendant encore vers Babylone, le long du fleuve, les autres cités de quelque importance qui paraissent

---

1. Lassen. *Indische Alterthumskunde.*
2. Hœfer. *Phénicie et Babylonie*, p. 42.

remonter à une grande ancienneté, et que traversaient peut-être les Phéniciens, sont : Anatho, dont Isidore de Charax, fait le premier mention, Is, citée par Hérodote, Paraxmalcha, Diacira et la Naharda de Ptolémée et de Joseph [1]. Ils parvenaient ainsi dans la ville la plus célèbre de l'Asie, dans la superbe capitale, dont trente siècles n'ont pas affaibli la renommée. Au delà, vers le sud, par quelle route s'avançaient-ils pour gagner le golfe Persique où leur présence est certaine, aucun document ne peut l'indiquer. Deux voies s'offraient à eux : le fleuve et le canal nommé Pallacopas, dont on fait remonter la création aux anciens rois babyloniens. On sait qu'il existait sur le bord de l'Euphrate une ancienne ville chaldéenne du nom d'Ur, que l'on regarde comme l'Orchoe de Ptolémée [2], mais qui n'est pas, comme on l'a indûment supposé, le lieu où naquit Abraham. C'est dans la Chaldée septentrionale, la première Chaldée, que ce patriarche reçut le jour. Les Chaldéens ne s'établirent dans le sud de l'Euphrate qu'à une époque relativement récente, lorsqu'ils perdirent l'empire de Babylone par suite soit d'une révolution, soit d'une invasion étrangère. Si, en effet, comme cela paraît certain, il existait une ville d'Ur, sur le bas Euphrate, ce nom lui fut donné par les Chaldéens en souvenir de la patrie perdue. En outre, au confluent de ce fleuve et du Tigre s'élevait Digba, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Depuis la réunion des deux plus grands cours d'eau de l'Asie occidentale, jusqu'à la mer, le voyageur moderne découvre bien des cités en ruines, bien des tumulus, dont les flancs recèlent, sans aucun doute, des secrets intéressants pour l'histoire; mais ces ruines et ces tumulus, seuls restes des vieilles civilisations qu'ont anéanties les bouleversements postérieurs, qu'ils soient l'œuvre de Dieu ou celle des hommes, sont muets encore [3].

Des deux routes qui viennent d'être décrites, autant que

---

1. Hœfer. *Phénicie et Babylonie*, p. 356.
2. W. Ainsworth, *Researches in Assyria*, p. 155, 179.
3. Au nombre des vieilles cités encore innommées, si ce n'est sous leur appellation moderne, nous placerons les ruines visitées par M. Kennett Loftus, près de l'une ou de l'autre rive de l'Euphrate, en aval de Babylone, à Warka, qu'il dit être un des restes les plus importants du vieil empire babylonien, et à Mengayer, point qu'il suppose voisin du Pallacopas. *Note of a journey from Badgad to Busrah with Descriptions of several Chaldean Remains.* Journal of the Royal geographical Society, t. XXVI, p. 131.

le permettent les documents laissés par les anciens, la seconde semble avoir été suivie de préférence par les Phéniciens, lorsqu'ils se rendaient de la Phénicie dans le golfe Persique, avec des marchandises manufacturées, ou lorsqu'ils revenaient du golfe Persique en Phénicie, n'ayant avec eux qu'un petit nombre d'objets précieux tirés de l'Inde, dont ils devaient trouver en Babylonie un débit certain. Les matières premières encombrantes qu'ils faisaient venir de l'extrême Orient, et auxquelles, sans de grandes dépenses de temps et d'argent on n'eût pu faire remonter l'Euphrate, ils les envoyaient au contraire directement du golfe Persique en Phénicie, et ce n'est qu'une fois transformées par leurs ouvriers, qu'ils les reportaient en Assyrie et en Babylonie ; ils y joignaient les tissus de diverses couleurs dans la fabrication desquels ils se distinguèrent de tout temps et particulièrement ceux qu'ils teignaient en pourpre, des objets en métaux ciselés, d'autres en ivoire sculpté, et enfin de la verrerie. On leur attribue l'invention de ce dernier article. Gerrha (aujourd'hui Al-Kathif), ville placée près de la côte le long du golfe Persique, au pays des Dédanites, paraît avoir été, dans l'Arabie orientale, sur le continent, leur tête de ligne commerciale. Dans ce lieu, les Arabes se chargeaient des transports qu'ils opéraient au moyen de caravanes en traversant l'Arabie déserte dans sa plus grande largeur, de Gerrha à Pétra. Sur cette ligne, ils rencontraient vraisemblablement les deux villes dont Pline, dans son histoire naturelle (liv. IV, chap. XXXII), attribue la fondation à Sémiramis, mais dont la position exacte est loin d'être déterminée : Abésamis et Soractia[1]. A Pétra, les Arabes devaient livrer les marchandises dont ils s'étaient chargés et auxquelles ils joignaient pour leur propre compte, leurs agneaux, leurs béliers, leurs boucs et de magnifiques housses de chevaux[2]; les agents phéniciens leur payaient et ces produits et le prix des transports en céréales, qu'ils tiraient eux-mêmes de la Palestine, ou de l'Égypte. De là, les marchandises venues du golfe Persique étaient transportées par d'autres Arabes, les Arabes syriens à Damas,

---

1. Lettre de M. Fresnel à M. Mohl. *Journal asiatique*, 4e s., t. VI, 1845, p. 225.

2. Ézéchiel, ch. XXVII, vers. 20, 21. — *Diodore de Sicile*, trad. de A. F. Miot, t. II, liv. III, § XLII. — Noël des Vergers, *Arabie*, p. 3. Collection de l'Univers.

ce qui ressort de cette parole du Prophète : « Les Syriens ont été engagés dans votre trafic, à cause de la multitude de vos ouvrages; et ils ont exposé en vente dans vos marchés, des perles, de la pourpre, de petits écussons, du fin lin (coton), de la soie et toutes sortes de marchandises précieuses[1]. » Sur cette route, passant à l'orient de la mer Morte, on rencontrait les villes de Rabbath-Moab ou Ar, au pays des Moabites, d'Hésébon, aux célèbres piscines : *Vos yeux sont comme les piscines d'Hésébon*[2], de Rabbath-Ammon, aux pays des Ammonites, de Gadara et de Gérasa, dans le territoire de la tribu de Gad, de Bostra ou Bosra dans celui de la demi-tribu de Manassé, dont l'antique prospérité nous est révélée, pour quelques-unes, par des ruines presque aussi imposantes que celles de Palmyre[3]. A Damas, les Phéniciens prenaient sans doute livraison définitive des produits apportés par les caravanes, et de cette ville, ils les transportaient par la route de Dan et d'Émath, sur les bords de la Méditerranée.

Colonies phéniciennes dans le golfe Persique. Relations des Phéniciens avec l'Inde. — Le golfe Persique où la navigation est facile, comparée à celle de la mer Rouge, forme la route la plus courte pour l'établissement de toute correspondance entre les peuples de l'Asie occidentale et l'Inde; aussi ce fut pour les Phéniciens la voie commerciale par excellence. Les avantages résultant de cette prérogative ne pouvaient leur échapper; la tradition fait connaître qu'ils étaient établis sur plusieurs points des côtes de ce golfe.

La ville arabe de Gerrha, ancienne colonie nabathéenne[4], près du golfe Persique, n'était pour eux, comme on vient de

---

1. Ézéchiel, ch. XXVII, vers. 16.
2. Cantique des Cantiques, ch. VII, vers. 4.
3. *Dict. de la Bible.* — Heeren, trad. de W. de Suckau, *Phéniciens*, t. II, p. 128, admet que ces ruines sont postérieures à celles de Palmyre : mais ce n'est pas une preuve qu'elles n'étaient pas, au temps des Phéniciens, sur la route des caravanes venues de Pétra. Si elles ont eu plus tard des noms grecs, elles n'en font pas moins partie de la géographie biblique sous leurs noms hébreux. — George Robinson. *Voyage en Palestine et en Syrie*, chap. XXIII, p. 288. D'après cet auteur Rabbath Ammon se serait nommé depuis Osterath. Au S. O. de cette ville entre elle et la mer Morte était située, au dire de Robinson, Madeba, la Médaba de l'Écriture dont les ruines paraissent remonter à une haute antiquité. Chap. XXIV, p. 252 et 253.
4. Reinaud, Mémoire sur le commencement et la fin du royaume de a Mésène et de la Kharacène, p. 11, d'après Strabon.

le dire, qu'une tête de ligne; c'est là qu'ils consignaient aux Arabes les marchandises que ceux-ci devaient transporter; mais ils étaient trop habiles et surtout trop prudents, pour établir leurs principaux magasins sur la terre ferme, si loin de leur centre d'action, au milieu de population d'une moralité pour le moins douteuse; leur véritable entrepôt, celui où stationnaient les marchandises venues de l'Inde, était situé non loin de la côte[1], dans les îles, aujourd'hui îles Bahrein, qui portaient alors les noms de Tylos (*major*), Arados et Tylos (*minor*)[2].

Outre les îles Bahrein, on regarde comme anciennes colonies phéniciennes, Sidodoma, sur le côté opposé du golfe à peu de distance à l'ouest de l'île Oaracta[3], et Sur, Tur ou Tyr en Arabie, non loin du promontoire Syagros, aujourd'hui cap Ras-al-Had, sur une plage basse et sablonneuse privée de toute végétation, mais pourvue d'un excellent port[4]. Les Phéniciens, les plus soupçonneux des négociants de l'antiquité, avaient pour principe de cacher aux autres peuples les lieux de production d'où ils tiraient leurs marchandises, et comme la plupart des produits qui leur arrivaient de l'extrême Orient, passaient par l'Arabie, ils avaient soin de presque tout attribuer à ce pays brûlant et d'une réputation d'inaccessibilité si bien établie qu'elle devait éloigner toute concurrence; aussi les deux noms de Sidodoma et de Sur

---

1. Strabon, t. V, liv. XVII, p. 303, et Pline, sont les principaux auteurs anciens qui nous aient parlé de ces îles. — M. Heeren, *Hist. du commerce et de la politique des peuples de l'antiquité*, s'est longuement étendu sur cette question, t. II, p. 265. — Noël des Vergers, *Arabie*, p. 4, 27.

2. Daussy, *Carte hydrographique des côtes de l'Arabie et de la Perse*, 1840. — *Carte de l'Arabie* de John Walker. — Berghaus, *Carte réduite du golfe Persique*, publiée en 1832 dans son atlas de l'Asie. — Tylos major est nommée par Pline Ichara, *Hist. nat.*, liv. VI, § 32. — Un des derniers numéros du *Bulletin de la Société de géographie de Bombay*, t. XVI, 1863, p. 40, contient un article du lieutenant R. W. Which, intitulé : *Memoir on Bahreyn*. Ce travail est accompagné d'une carte hydrographique.

3. Heeren, *De la Polit. et du comm. des anciens*, d'après le docteur Seetzen, *Babyloniens*, t. II, p. 270. — D'après Gosselin, t. III, p. 103, des *Recherches sur la géogr. des anciens*, Tylos et Arados seraient représentées par les îles actuelles d'Ormus et d'Areck, près de la côte de la Carmanie, au lieu de l'être par les îles Bahrein; ce fait paraît aussi douteux que celui de l'arrivée des Phéniciens en Phénicie, venant du golfe Persique, que cet auteur admet également.

4. Lieut. J. R. Wellsted. *Indian navy. Travels in Arabia*, ch. IV, p. 42, London, 1838.

sont-ils les seuls que l'histoire ait conservés parmi ceux des nombreux établissements qu'ils avaient probablement créés, soit sur les côtes des pays baignés par le golfe Persique, soit sur celles de l'Asie entre ce golfe et l'Inde. Si cependant ils n'avaient réellement fondé dans ces parages que ces deux colonies, on doit remarquer que leurs positions admirablement choisies faisaient : de l'une, l'entrepôt du commerce avec la Perse, la Carmanie et la Gédrosie, en même temps qu'elle servait d'escale aux navires arrivant de l'Inde en destination des îles Bahrein ; et de l'autre, un point de relâche pour les navires venus de l'Inde dans le but de gagner la côte méridionale de l'Arabie ou la mer Rouge. Cette dernière devait servir aussi aux relations entre les îles Bahrein, chef-lieu des établissements phéniciens dans ces régions, et le sud de l'Arabie, lorsqu'à la suite d'une révolution, les routes de terre se trouvaient interceptées.

Quels étaient les navigateurs qui se chargeaient des transports entre les îles Bahrein et l'Inde[1] ; étaient-ce les Phéniciens, les Arabes ou les Indiens ? Il paraît douteux que les Phéniciens se soient jamais trouvés dans le golfe Persique en nombre assez grand pour y former les équipages des navires que devaient nécessiter des relations très-étendues avec l'Inde. S'ils ont pris part à la navigation de l'Arabie aux Indes, ce ne fut jamais, sans doute, qu'à titre de maîtres ou patrons des navires dont les équipages se recrutaient, soit parmi les Arabes qui furent de tout temps un peuple essentiellement navigateur, soit parmi les habitants de la Chaldée inférieure, soit enfin, ce qui est moins probable, dans la classe des naturels de la presqu'île Hindoustanique, que l'on nomme aujourd'hui les Banians, les seuls des Indiens pour lesquels les voyages en mer aient jamais eu quelque attrait et qu'actuellement on trouve répandus dans bien des ports, dans l'occident de la mer des Indes[2]. Les Phéniciens ne paraissent

---

1. Heeren, t. II, *Babyloniens*, p. 286. — Jomard, *Études géographiques et historiques sur l'Arabie*, p. 120.

2. Une polémique pleine d'intérêt s'est depuis longtemps établie dans le but de constater quel est le peuple qui, le premier, navigua sur les mers à l'occident de l'Inde. Dans le *Bulletin de la Société de géographie de Londres*, le lieutenant Alex. Burnes, dont l'opinion a tant de poids en pareille matière, s'est fait le défenseur des Indiens dans un article intitulé : *On the maritime Communications of India, as carried on, by the Natives particularly from Kutch at the mouth of the Indus*, t. VI, 1836, p. 23. M. le

avoir formé d'équipages complets que sur la mer Rouge ; dans le golfe Persique, ils représentaient ce que l'on peut appeler le capital, le moteur. Leur initiative enfanta dans ces régions une marine régulière ; leurs correspondants s'établirent peut-être dans les pays au delà de l'Indus; les premiers, ils dirigèrent le courant encore indécis du commerce[1].

Marchandises faisant l'objet des transactions avec l'Inde, l'Arabie et les côtes orientales d'Afrique au temps des Phéniciens. — Parmi les matières dont trafiquaient les Phéniciens, on peut placer en première ligne les perles, dont il est si souvent question dans la Bible et qu'ils se procuraient sur plusieurs points du golfe Persique. Le banc principal d'huîtres perlières, celui qui a toujours donné le rendement le plus considérable, est situé à peu de distance dans le nord des îles Bahrein; ces perles, qui le disputent en beauté aux plus remarquables produits similaires de l'île Ceylan, étaient répandues par les Phéniciens dans tout l'Occident[2]. Ceylan leur en fournissait-elle aussi? Le fait est hors de doute, car l'exploitation des bancs voisins de cette île remonte à la plus haute antiquité, au temps d'Hercule suivant Arrien; et, comme

---

lieutenant Dickinson, au contraire, a pris en main dans le même recueil, même année, p. 113, la cause des Arabes. Son article porte le titre suivant: *Observations on the ancient intercourse with India suggested by some Remarks contained in a Paper communicated, by lieut. A. Burnes, to the Geographical Society of Bombay on, "The maritime communications of India, as carried on by the Natives."* Pardessus, dans l'ouvrage déjà cité, *Introduction*, p. x, pense que la navigation des Indiens fit peu de progrès depuis les premiers temps historiques, soit qu'ils fussent détournés par leurs premiers législateurs d'affronter la haute mer, soit qu'ils préférassent les transports par terre. M. de Quatremère, dans son mémoire sur Ophir (Acad. des inscrip., t. XV des nouveaux Mémoires, 2e partie, p. 363). regarde comme certain que les Phéniciens ont trafiqué dans l'Inde bien qu'il ne place pas Ophir en cet endroit.

1. On trouve dans le grand ouvrage de M. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 861 : « On pourrait être induit à donner aux Chaldéens le nom de Javana, parce que les anciens docteurs indiens se rapportaient toujours aux astronomes de ce peuple ; cependant cela est douteux. Les anciens Indiens donnaient le nom de Javana aux peuples les plus éloignés de l'Occident. Ils l'appliquaient aussi aux Arabes et Phéniciens qui venaient très-souvent de l'Occident dans les Indes. » Un peu plus haut, Lassen avait dit : « Les Phéniciens et les Chaldéens sont alliés pour le commerce. Ils ont fait dès les premiers temps celui de Babylone. »

2. Pline, t. VII, liv. IX, ch. LIV, *Hist. nat.*, prétend que, de son temps, les perles du golfe Persique étaient les plus estimées.

ils tiraient des mêmes lieux d'autres marchandises, il est douteux qu'ils aient négligé celle qui devait leur assurer les plus gros profits.

Ensuite venait l'ivoire dont l'emploi était connu dès les temps les plus reculés et qui donnait lieu à des transactions étendues[1]; le bois d'ébène[2], matière encombrante par excellence, et que les caravanes ne transportaient sans doute à travers l'Arabie, que par morceaux de petites dimensions. Les Phéniciens achetaient aussi aux Indes de la soie[3], bien que ce produit ne fût pas originaire de ce pays. Cette soie venait évidemment de Chine par une série de relations commerciales inconnues alors aux Occidentaux, mais qui devaient avoir lieu, soit sur la route de mer, soit au moyen des défilés de l'Himalaya qui unissent les Indes à l'Empire du Milieu.

Il paraît acquis aujourd'hui que le coton emprunté aux Indes, où sa culture fut de tout temps développée, était un des principaux articles d'exportation pour l'Asie occidentale. On trouve maintes fois dans la Bible, et notamment dans Ézéchiel, à propos du commerce fait avec les Phéniciens par les caravanes syriennes, l'expression *fin lin*; or, on peut admettre que le fin lin venu d'Orient était bien le coton[4].

Parmi les savants qui ont le plus et le mieux commenté la Bible, il en est qui pensent que l'expression *fin lin* n'a jamais eu d'autre sens que celui d'une espèce particulière de ce végétal, cultivée dans la Palestine; pour eux, d'ailleurs, le coton n'aurait été connu des Hébreux qu'au temps des derniers rois de Juda. Doit-on inférer de cette opinion, que le coton ne faisait pas partie des matières importées par les Phéniciens? Tout au contraire, on en doit conclure que si le coton n'entrait pas dans leur commerce au temps de Salomon, il en était évidemment l'un des plus précieux aliments avant la prise de Tyr par Nabuchodonosor en 572. Les Phéniciens, d'ailleurs, cultivaient le cotonnier dans l'île de Tylos du golfe Persique, où ils l'avaient vraisemblablement importé de

---

1. Les Rois, liv. III, ch. x, vers. 18 et 22. — Ézéchiel, ch, xxvii, vers. 6 et 15.

2. Ézéchiel, ch. xxvii, vers. 15.

3. Ézéchiel, ch. xxvii, vers. 16. — Heeren, t. I, *Asie*, p. 115 de la traduction de M. W. Suckau.

4. Hœfer. *Chaldée*, *Assyrie*, *Babylonie*, *Phénicie*, p. 37. Collection de l'Univers.

l'Inde. Pline dit à ce sujet : « Dans la partie la plus élevée de l'île de Tylos, on trouve des arbres qui produisent du duvet différent de celui des Sères. Leurs feuilles ne produisent rien et on pourrait les confondre avec celles de la vigne, si elles n'étaient plus petites; ces arbres produisent des courges de la grosseur d'un coing, qui se rompent en mûrissant et donnent des pelotes laineuses dont on fabrique des toiles précieuses pour faire des vêtements. On nomme ces arbres gossympins. La petite île de Tylos, éloignée de dix mille pas de celle du même nom, de celle dont nous avons parlé, est encore plus fertile en cette sorte de production[1]. » Le grand naturaliste de l'antiquité[2], en rapportant que le cotonnier

---

1. *Hist. nat.*, trad. Ajassan de Grandsagne, t. VIII, liv. XII, p. XXI. — Voici, du reste, le passage sur ce sujet que l'on remarque dans *la Palestine* de M. Munk, p. 225. Collection de l'Univers. « Avant l'exil de Babylone nous ne trouvons pas d'indications certaines d'une plante filamenteuse autre que le lin. Le *schesch*, dont il est très-souvent question dans le Pentateuque (dans les versions grecque et latine *byssus*) et que beaucoup de savants modernes prennent pour le coton, n'est, selon l'opinion des anciens rabbins, qu'un fil particulier du lin. La femme forte, dans les Proverbes de Salomon, n'emploie dans ses travaux que la laine et le lin.... Le cotonnier ne fut probablement introduit en Palestine que sous les derniers rois de Juda. Le mot *bouss* (le *byssus* des anciens), que l'on trouve dans les livres bibliques de la dernière époque, tels que les Chroniques, Esther, Ézéchiel, désignent peut-être le coton. Cependant les anciens rabbins prennent le mot *bouss* lui-même dans le sens de lin, et la Mischna appelle le coton *laine de vigne*, ce qui prouve que les rabbins ne trouvaient pas de mot biblique pour le coton. — Et en note : « Comparez Braun : *De vestitu sacerdotum hebræorum*, lib. I, cap. VI et VII. John, Rosenmüller, Gesénius et d'autres savants qui ont écrit sur l'archéologie biblique, voient le coton non-seulement dans le *bouss*, mais aussi dans le *schesch* que l'on trouve déjà dans l'histoire de Joseph en Égypte; mais les traditions des anciens rabbins, plus rapprochés des temps bibliques ne sont nullement à dédaigner. La ressemblance des mots *bouss* et *byssus* ne prouve rien, car le mot *byssus* lui-même a un sens très-vague et se prend aussi pour le lin. Au reste, le célèbre philologue F. H. Voss s'est livré, au sujet du *byssus*, à des recherches profondes et il a prouvé que le coton, originaire de l'île de Tylos dans le golfe Persique, n'a été apporté aux Hébreux que peu de temps avant l'exil de Babylone, et plus tard encore aux Égyptiens. Voyez *Mythologische Briefe*, deuxième édit., t. III, p. 262 et suiv. Voy. aussi à l'appui de cette opinion : Dutrochet, *Note sur la substance végétale qui a servi à la fabrication des toiles qui enveloppent les momies d'Égypte.* Compte rendu des séances de l'Académie des sciences, vol. IV, p. 739; séance du 15 mai 1837. »

Voir également Heeren, t. I, *Asie*, p. 113 de la trad. de M. W. de Suckau.

2. *Hist. nat* XIX, I.

fut toujours cultivé en Arabie et en Égypte, et que les Phéniciens en répandirent l'usage en Grèce, en Italie et en Espagne, confirme la pensée qu'il faisait partie des marchandises venues de l'Inde, car l'Arabie continentale est un pays trop sec pour produire le cotonnier, qui demande des terrains d'alluvion et une température à la fois chaude et humide, conditions qu'on rencontre sur les bords du Nil et dans certaines parties de l'Inde, notamment dans la vallée de l'Indus. On sait d'ailleurs que les Phéniciens attribuaient à l'Arabie la plupart des produits venus de l'extrême Orient. Il est possible aussi que Pline, en disant que le coton venait de l'Arabie, ait eu seulement dans la pensée qu'il était extrait des îles Tylos et Arados.

Au nombre des autres matières qui formaient les cargaisons des navires venus de l'Inde, était l'aloès, sorte de suc résineux très-employé en médecine, provenant d'un arbrisseau dont ce pays renferme plusieurs variétés. L'espèce d'aloès la plus connue aujourd'hui est l'aloès socotrin, que l'on tire de l'île Socotra, sur la côte orientale d'Afrique, à peu de distance dans l'est du cap Gardafui; dès l'antiquité la plus reculée, cette branche de commerce était exploitée par les Arabes. Les Phéniciens recevaient donc de l'aloès indien par mer, et de l'aloès socotrin par les caravanes arabes[1]. On doit noter également l'étain parmi les produits qui ont été importés de l'Inde, ou tout au moins d'une partie de la mer des Indes, sur les rivages de la Méditerranée, dès les temps les plus anciens, quoique ce commerce ait été, par la suite, beaucoup plus important entre la Phénicie et les contrées du nord de l'Europe. Κασσίτερος qui, en grec, signifie étain, et d'où fut tiré le nom des îles Cassitérides, viendrait, d'après Humboldt (*Cosmos*, t. II, 2e partie, note 29), du vieux mot sanscrit *Kastéra*. Il en est de même du sucre, jus cristallisé de la canne, ou mieux, selon Pline, *mel in arundinibus collectum*, miel qui s'amasse dans les roseaux; son nom est en sanscrit *'sarkara*, en grec σάκχαρον, en latin *saccharon*. Pendant toute l'antiquité, le sucre ne fut jamais employé que comme médicament; mais il est évidemment venu de l'Inde, et sans aucun doute par l'intermédiaire des Phéniciens. M. Hœfer, qui s'est longuement occupé de recherches sur les noms des plantes

1. Hœfer, *Phénicie*, p. 30. Collection de l'Univers.

citées dans la Bible, dit[1], au sujet d'un autre produit d'un usage fréquent chez les Israélites, la cannelle ou kinnamôn. « Le kinnamôn était au nombre des aromates avec lesquels Jéhovah ordonna à Moïse de faire l'huile sainte[2]. » Si, ce qui paraît incontestable, c'est là réellement la cannelle, c'est-à-dire l'écorce de plusieurs espèces de cinnamomum, arbres de l'Inde et particulièrement de l'île de Ceylan, il faudra admettre que les habitants du pays de Chanaan, c'est-à-dire les Phéniciens, entretenaient déjà du temps de Moïse un commerce actif avec l'Inde[3].

---

1. *Phénicie*, p. 31. — Heeren, t. II, p. 282 en note.

2. Exode, ch. xxx, vers. 23. — Ed. Dulaurier, Études sur l'ouvrage intitulé : *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans*, etc. *Journal asiatique*, 4e série, t. VIII, p. 135.

3. Strabon cite, vol. V, liv. XVI, p. 278, trad. de La Porte du Theil, un passage d'Artémidore dans lequel il est dit que le cinnamome se trouve en Afrique, non loin de la côte orientale. Cette opinion doit être mise en doute, car l'existence de ce produit dans cette région aurait donné lieu à un commerce étendu qui se serait perpétué. S'il faut en croire M. Christian Lassen (*Indische Alterthumskunde*, t. II, liv. II, p. 556), d'accord en cela avec Desborough Cooley (*on the Region cinnamomifera of the Ancients. Journal of the Royal Geogr. Society of London*, t. XIX, 1849, p. 166), la véritable cannelle n'aurait pas été connue des anciens, ce sont les Arabes, après Mahomet, qui en auraient été les premiers importateurs en Occident; la cannelle des anciens aurait été d'une autre espèce que celle de Ceylan, et on l'aurait tirée de la côte orientale du continent africain. Malgré ces deux savants si justement appréciés, et jusqu'à plus ample informé, nous persistons à penser que la cannelle des anciens était bien celle de Ceylan, ou tout au moins de la côte de Malabar. Si, en effet, il eût existé sur la côte africaine une véritable espèce de cannelle, lorsque les Portugais dominaient dans cette région, il est probable qu'ils en auraient fait l'objet d'un commerce étendu, surtout si l'on considère que les Hollandais, leurs ennemis, maîtres alors de Ceylan, se réservaient exclusivement l'exportation de cette marchandise. On est d'autant plus fondé à soutenir cette opinion, que M. Lassen dit un peu plus haut : « La casse vient de Malabar, elle fut exportée en Occident depuis les premières communications entre l'Inde et la Phénicie. » Or, la casse, si l'auteur allemand veut parler du *cassia lignea* touche de bien près à la cannelle; on lui donne même le nom de cannelle de Malabar, par opposition à la cannelle de Ceylan. M. Payen, dans le *Dictionnaire du commerce et des marchandises* a donné du *cassia lignea* la description suivante : « On désigne ainsi dans le commerce une écorce de *laurus cassia* (Lin.), espèce très-voisine du *laurus cinnamomum*, qui même, suivant quelques auteurs, n'en serait qu'une variété.... L'écorce de cet arbre ressemble à la cannelle de Chine, sans avoir autant de saveur ni d'odeur; elle est en tubes droits, cylindriques, très-gros et très-durs; elle ne se présente pas constamment sous une forme tubuleuse; elle est quelquefois à peine courbée, aussi lui donne-t-on le nom de can-

Parmi les matières avec lesquelles les Hébreux aromatisaient l'huile destinée aux sacrifices, on trouve encore cités dans le Cantique des Cantiques[1], le nard et le safran. Le mot nard, appelé, suivant M. Hœfer[2], par les Grecs et les Latins ναρδος, nardus, dérive du sanscrit *naladâ*, qui signifie odorant. Il s'applique à plusieurs plantes qui croissent dans l'Inde, soit sur les bords du Gange, soit dans le Népaul ou le Boutan. Il porte le nom de *nardus indicus*. Quant au safran tel que l'entend la Bible, c'était une matière tinctoriale jaune venue de l'Inde, qu'il ne faut pas confondre avec le safran commun, plante très-répandue dans toute la région méditerranéenne.

Il est également question dans plusieurs passages de la Bible, et notamment dans Ézéchiel[3], d'un article du commerce syrien connu sous le nom de canne aromatique; or, d'après M. Dulaurier[4], ce nom serait désigné par le même mot hébreu dans Moïse[5], dans Jérémie[6] et dans Ézéchiel. Cette canne aromatique lui paraît être le *calamus odoratus* de l'Inde, confondu par Pline avec le *calamus odoratus* de Syrie, mais que Dioscoride a très-bien décrit et qui, pour les qualités aromatiques, l'emportait de beaucoup sur ce dernier. Jérémie, qui semble avoir eu des notions précises sur sa pro-

---

nelle plate. Cette écorce se distingue d'ailleurs de la cannelle de Chine en ce qu'elle est recouverte de son épiderme sur lequel on observe quelques petits lichens. Le *cassia lignea* n'offre qu'à un faible degré les propriétés de la cannelle; il était employé surtout dans la préparation de la thériaque et du diascordium; on en fait rarement usage aujourd'hui. » (M. Ajasson de Grandsagne, traducteur de Pline, pense également que le *cassia* des anciens était bien le *laurus cassia*, t. VIII, liv. XII, note 43.) Si donc on admet que les anciens tiraient du Malabar le *cassia lignea*, on doit penser aussi que la cannelle bien supérieure de Ceylan devait entrer dans les marchandises qu'ils exportaient de l'Inde. La même conclusion s'appliquerait à la casse ordinaire (gousse ligneuse du canéficier), si c'est elle que M. Lassen a voulu désigner; car on la rencontre dans l'Inde comme dans presque tous les pays tropicaux, et les anciens devaient en exporter de l'Inde comme de la côte d'Afrique.

1. Chap. IV, vers. 14.
2. *Phéniciens*, p. 36.
3. Chap. XXVII, vers. 19.
4. *Études sur la relation des voyages des Arabes et des Persans dans l'Inde et à la Chine dans le neuvième siècle de l'ère chrétienne. Journal asiatique*, 4e série, t. VIII, p. 136.
5. Exode, ch. XXX, vers. 23.
6. Chap. VI, vers. 20.

venance, affirme que l'encens était apporté de Saba, mais que les cannes odorantes venaient des pays éloignés[1]. Il convient de joindre à cette énumération le cardamome, sorte de fruit odorant, qui ne se trouve point en Arabie, quoi qu'en ait dit Pline[2], mais dans l'Inde.

Tels sont les produits principaux qui alimentaient les transactions opérées par les Phéniciens dans l'Inde, mais quelques-uns figurent aussi parmi ceux que ces premiers commerçants tiraient de l'Arabie ou de la côte orientale d'Afrique, tels que le nard et l'aloès de Socotra. Les Arabes leur vendaient également plusieurs espèces de gommes ou résines, parmi lesquelles la myrrhe tenait le premier rang. Peu de substances ont été dans l'antiquité l'objet d'un plus grand commerce. Non-seulement les Hébreux, mais tous les Orientaux se servaient dans mainte occasion de cette matière résineuse, amère et aromatique, provenant de l'Arabie et de l'Éthiopie méridionale[3]. C'est du vin myrrhimé que l'on offrait à boire au Sauveur marchant au supplice[4]. L'encens recueilli dans l'est du pays des Adramites, était encore pour les Arabes, l'objet d'un trafic considérable; ils en exportaient de deux espèces, l'une indigène, l'autre venant de la côte africaine. La première, que l'on trouve en petites masses globulaires, a une teinte verdâtre, tandis que la seconde est légèrement colorée en jaune. L'encens arabe est plus souvent employé pour les fumigations; on se sert de l'encens africain, qui est moins odorant, en le mélangeant avec d'autres matières[5]. A ces produits, on peut ajouter le baume, sorte de gomme qui provient de la région voisine de la

---

1. Chap. VI, vers. 20.
2. Liv. XII, chap. XXXIX.
3. Strabon, t. V, liv. XVI, p. 277 de la trad. de la Porte du Theil. Il a été reconnu par Nées d'Esenbeck que la myrrhe était produite par l'espèce d'arbre nommé *balsamodendrum* et, en particulier, par le *balsamodendrum myrrha*. Voir les notes de la traduction de Pline, par M. Ajasson de Grandsagne, t. VIII, liv. XII, p. 434.
4. Hœfer, *Phénicie*, p. 39. — A cette liste il convient de joindre les produits déjà énumérés comme sortant de l'Arabie ou de la côte africaine, à propos des voyages en Tharsis et à Ophir et de la visite de la reine de Saba à Salomon.
5. James Bird, esq. *Observations on the Manners of the Inhabitants wh occupy the Southern Coast of Arabia and shores of the Red sea. Journal of the Royal géog. Society of London*, 1834, t. IV, p 192.

Mecque, dans laquelle le baumier atteint la hauteur d'un grenadier[1], et même de l'Yémen.

Routes commerciales purement arabes. Les Arabes, premiers entrepositaires des marchandises indiennes. — La route de Gerrha à Petra n'était pas la seule que fréquentassent, en Arabie, les caravanes chargées de marchandises destinées aux Phéniciens. Sans aucun doute, Saba ou Mariaba, Sánâ et Réma étaient jointes à Gerrha par une voie qui permettait de porter dans les entrepôts du golfe Persique la myrrhe et la gomme destinées aux royaumes assyrien et babylonien. Cette voie devait traverser la *Myrrhifera regio interior*. L'autre pays de la myrrhe dit *extérieur* était situé sur la côte méridionale de la péninsule, dans le territoire des Adramites. Enfin, une dernière route, suivant à quelque distance dans l'intérieur le bord oriental de la mer Rouge, devait mettre l'Arabie heureuse en communication avec Petra au Pays d'Idumée, où les caravanes se fournissaient et de grains et d'objets manufacturés[2]. On doit cependant citer ici l'opinion émise par le lieutenant Wellsted dans ses *Observations on the coast of Arabia, betwen Ras Mohammed and Jeddah* (*Journal de la Société géographique de Londres*, t. VI, 1836, p. 51) : « La route maritime adoptée par les anciens pour envoyer les marchandises de l'Inde, de la Chine et du sud de l'Arabie à Jérusalem, aboutissait aux ports d'Ælath et d'Asion-Gaber au fond du golfe Ælanitique. Mais comme la navigation de ce bras de mer, qui même aujourd'hui est regardée comme périlleuse, devait leur présenter d'insurmontables difficultés, il est connu qu'il existait un port près et en dehors de l'entrée du golfe, où les vaisseaux venaient du sud décharger leurs cargaisons. C'est de cet entrepôt (le havre portant actuellement le nom d'Aïnúnah) que les marchandises étaient transportées par terre vers Ælath et Asion-Gaber. » Nonobstant le dire du lieutenant Weltsted, il est probable que la navigation du golfe Ælanitique ne fut jamais bien redoutée des anciens, puisque la Bible dit positivement que les flottes de Salomon furent construites dans les ports d'Ælath et d'Asion-Gaber; mais son

---

1. Munk, *la Palestine*, p. 21. Collection de l'Univers. — Noël des Vergers, *l'Arabie*, p. 6, 43, 44.
2. Heeren, *les Phéniciens*, t. II, p. 114.

opinion a de la valeur en ce sens que, le havre d'Aïnúnah dut servir d'entrepôt, lorsque des révolutions successives eurent enlevé toute sécurité dans la région du fond du golfe. En outre, on trouve, dans les périples d'Agatharchide et d'Artémidore combinés par Gossellin[1], « que non loin du Ras ou cap Mohammed actuel, se trouve une île dans laquelle les Minéens, les Gerrhéens et les Arabes des environs entreposent l'encens et les aromates qu'ils tirent de l'Arabie supérieure. » On peut inférer de là, qu'à l'époque à laquelle le fond du golfe Ælanitique fut fermé aux transactions, le port d'Aïnúnah et l'île en question servirent tour à tour d'escales au commerce arabico-phénicien[2]. Une ville de Tor, Sor ou Tyr existait également sur la côte occidentale de la presqu'île du mont Sinaï. Les habitants de la partie méridionale de la péninsule arabique jouissaient évidemment dans la plus haute antiquité d'une civilisation avancée. Ils la devaient tout entière à leurs relations commerciales et aux soins donnés aux irrigations dans ce pays brûlant où la moindre goutte d'eau est un trésor. Les arbres producteurs de la myrrhe, du baume, de l'encens et d'autres gommes ou aromates que l'on ne rencontrerait sans doute plus aujourd'hui que sur quelques points de l'Arabie aussi rares qu'éloignés les uns des autres, grâce aux irrigations, couvraient jadis des plaines entières. L'exemple le plus remarquable qu'on en puisse citer existe dans cette célèbre digue de Saba ou Mariaba, due, dit-on, à la reine Balkis ou Balkamah, la même qui fut l'amie de Salomon. La rupture de cette digue rendit au désert cette contrée qu'elle en avait arrachée pour en faire l'une des plus fertiles du monde[3]. Les villes déjà nombreuses dans le sud répondaient à la richesse des campagnes; Saba, Sànâ, Réma, dans l'intérieur de l'Arabie heureuse, et Saphar, sur la côte méridionale de la péninsule, à l'est du pays des Adramites,

---

1. *Recherches sur la géographie des anciens*, t. II, p. 132.

2. Consulter sur la position d'Aïnúnah : *Memoir on the Gulf of Akabah and the head of the Red Sea*, by lieut. T. G. Carless. *Proceedings of the Bombay geographical Society*, janvier, 1837, p. 27. Cet auteur croit en outre reconnaître dans l'île Tirahn, l'une de celles qui se trouvent à l'entrée du golfe Ælanitique, le lieu où Pline place la *Gens Tyra*. Ce qui indiquerait la présence des Phéniciens.

3. Jomard. *Études géographiques sur l'Arabi*, p. 95. Noël des Vergers, *Arabie*, p. 20.

prenaient place au temps des Phéniciens parmi les cités les plus opulentes de l'Orient[1].

La dernière surtout, qui servait d'escale aux navires se rendant de la mer Rouge au golfe Persique ou aux Indes, et dans laquelle se concentraient les produits étrangers destinés à la consommation des Arabes, parvint de bonne heure à une juste célébrité. Les Phéniciens, du reste, dès qu'ils purent naviguer dans la mer Rouge, sans doute vers la fin de la vingtième dynastie égyptienne, entretinrent avec les populations de l'Arabie méridionale des rapports extrêmement suivis, dont on retrouve aujourd'hui les traces dans les inscriptions himyarites de Sánâ, Kariba, Mareb et autres lieux. Suivant M. F. Fresnel, ces rapports étaient tels que les Phéniciens auraient emprunté aux Sabéens non-seulement leur système d'écriture et leur langue, mais leurs dieux; il prétend avoir retrouvé dans les inscriptions himyarites, le nom d'Astarté, la Vénus phénicienne[2]. Elle aurait eu deux temples dans l'Yémen, l'un à Saba (Mareb), l'autre à Sánâ. D'après lui c'est également dans ce pays qu'il faudrait chercher l'origine de la déification de Bacchus[3]. Ce dernier fait mérite d'être signalé en ce sens, que les Grecs attribuant à ce dieu d'avoir poussé ses conquêtes jusqu'aux Indes, il est possible qu'ils aient emprunté cette tradition aux Phéniciens qui peut-être

---

1. La position exacte de Saphar n'a pas encore été suffisamment déterminée. Voy. Noël des Vergers, *Arabie*, p. 24. — Nous devons cependant ajouter que cette antique cité nous paraît coïncider, et M. Noël des Vergers n'est pas éloigné de cette opinion, avec El-Belid ou El-Balad, où l'on a découvert, il y a quelques années, des ruines importantes. Nous trouvons dans le t. XVI du *Journal de la Société géographique de Londres*, sur les ruines d'El-Balad, un article intéressant de M. Henry John Carter, assistant-surgeon du brick *Palinurus*. Cet article semble ne laisser aucun doute sur l'identité d'El-Balad et de Saphar quoiqu'il n'y conclue pas positivement. D'après M. Carter, El-Balad est situé dans le district de Dhafár (Zafár), entre les caps Seger et Morbat : le territoire environnant est formé d'un sol riche et fertile, abondant en eau douce. — Consulter : *Narrative of a Journey from the Town of Bà-'l-haff on the Southern Coast of Arabia to the Ruins of Nakab-al-Hadjar. Journal de la Société géographique de Londres*, t. II, 1837, p. 20. Par cette notice, le lieutenant Wellsted a fait connaître dans les ruines de Nakab-al-Hadjar, les restes d'une ancienne cité qui, à des époques encore indéterminées, servait évidemment d'entrepôt pour les marchandises débarquées dans la petite baie de Bà-'l-haff en destination des métropoles de l'Arabie heureuse.

2. Lettre à M. Mohl. *Journal asiatique*, 4e série, 1845, p. 194.

3. *Idem*, p. 229.

la tenaient eux-mêmes des Arabes du midi de la péninsule, et alors elle indiquerait que ces derniers entretenaient de fréquents rapports, évidemment des rapports commerciaux, avec l'Orient, bien avant les temps historiques[1].

Les Arabes seraient dans ce cas les premiers intermédiaires du commerce entre l'Inde et le bassin méditerranéen, et les Égyptiens, les Phéniciens, les Hébreux, n'auraient été, dans la suite, que leurs imitateurs. La constatation des noms de Bacchus et d'Astarté au nombre des dieux de l'Arabie méridionale semblerait d'ailleurs confirmer l'opinion qu'Hérodote manifeste dans le commencement de son histoire[2], à savoir : « Que les Perses les plus savants prétendent que les Phéniciens étant venus des bords de la mer Érythrée sur les côtes de la Méditerranée, ils entreprirent de longs voyages sur mer, aussitôt après s'être établis dans le pays qu'ils habitent encore aujourd'hui, et qu'ils transportèrent des marchandises d'Égypte et d'Assyrie en diverses contrées, entre autres Argos. » Il ne faut cependant pas, dans l'état actuel de la science, conclure de ce passage, que l'auteur grec a connu la vraie origine des Phéniciens, les recherches philologiques activement poursuivies aujourd'hui, donneront peut-être, par la suite, des éclaircissements sur ce sujet. Hérodote semble avoir

1. L'expédition si célèbre de Bacchus dans les Indes, la seule des invasions étrangères dans ce pays regardée comme vraie par Mégasthène, pourrait peut-être s'expliquer ainsi : Ce dieu ou chef y conduisit par mer une armée arabe. Sa conquête ne laissa pas de traces, s'il faut croire Diodore lorsqu'il dit, liv. II, § 38, que des chaleurs excessives étant survenues, une maladie pestilentielle qui en fut la suite fit périr un grand nombre des soldats de Bacchus. — M. Christ. Lassen (*Indische Alterthumskunde*, t. II, liv. II, p. 583) ne croit pas que les Arabes aient été les intermédiaires du commerce de l'Occident avec l'Inde, eu égard à la mauvaise construction de leurs navires; cependant, sans parler de la grande époque des kalifes, pendant laquelle leurs navigations ne sont pas douteuses, nous pouvons remarquer qu'ils fréquentent actuellement toute la côte africaine, même Madagascar et les Comores, sur des navires qui ne doivent pas valoir sensiblement mieux que ceux qu'ils employaient dans les premiers temps historiques. Nous voulons bien admettre, avec M. Lassen, que les Indiens (représentés par les Banians) ont pu jadis prendre une certaine part dans le commerce de leur pays avec l'Occident, mais leur influence dans les transactions lointaines n'a jamais été plus grande que celle qu'ils possèdent aujourd'hui. La preuve alléguée par cet auteur (p. 579), qu'il retrouve dans le nom de l'île Socotra le mot sanscrit *Sukhatara*, ne nous paraît pas concluante.

2. Liv. I, § 1.

regardé comme l'origine de la présence des Phéniciens sur la côte de la Syrie un fait qui constate simplement l'antiquité de leurs rapports commerciaux avec l'Arabie[1].

Il est possible, et c'est l'opinion à laquelle il semble qu'on doive s'arrêter, que ces courtiers commerciaux des vieux âges n'aient acquis leur connaissance du commerce qu'après avoir été emmenés par quelque pharaon égyptien, à une époque inconnue, dans le sud de la mer Rouge, et qu'à leur retour seulement, ayant vu chez les Sabéens quels avantages le transport des marchandises pourrait leur procurer, ils aient étendu leur commerce et soient devenus navigateurs au long cours[2].

Résumé de l'histoire des transactions commerciales des Phéniciens en Orient. — Tel était l'ensemble du commerce phénicien dans les temps qui suivirent la mort de Salomon jusqu'à l'établissement de l'empire des Perses ; mais, aucune description ne peut donner une idée plus exacte des transactions opérées par ce peuple que le passage même d'Ézéchiel[3] sur la ruine de la superbe Tyr par Nabuchodonosor. Ce remarquable morceau, source principale du tableau qui vient d'être présenté fait sentir plus que tout autre cette inimitable vigueur de style particulière aux auteurs sacrés en même temps qu'il donne une haute idée de la position que les Phéniciens avaient acquise dans le monde ancien.

« Le Seigneur me parla encore, et me dit :

« Vous donc, fils de l'homme, faites une plainte lugubre « sur la ruine de Tyr ;

« Et vous direz à cette ville qui est située près de la mer, « qui est le siége du commerce des peuples de tant d'îles différentes ; voici ce que dit le Seigneur Dieu : O Tyr ! vous avez « dit : Je suis d'une beauté parfaite. Et je suis placée au milieu de la mer. Les peuples voisins qui vous ont bâtie, « n'ont rien oublié pour vous embellir.

« Ils ont fait tout le corps et les divers étages de votre

---

1. M. Lassen, *Indische*, etc., t. II, liv. II, p. 586, place au commencement du douzième siècle, c'est-à-dire plus de 150 ans avant Salomon les premiers voyages des Phéniciens en Ophir.

2. On peut consulter sur le commerce des Phéniciens le long et, aujourd'hui, un peu vieux mémoire publié en 1763 et année suivante, par l'abbé Mignot dans le recueil de l'Acad. des inscript., tomes XXXIV, XXXVI, XXXVIII, XLII.

3. Chap. xxviii de la traduction de Sacy.

« vaisseau de sapin de Sanir, ils ont pris un cèdre du Liban « pour vous faire un mât.

« Ils ont mis en œuvre les chênes de Basan pour faire vos « rames ; ils ont employé l'ivoire des Indes pour faire vos « bancs, et ce qui vient des îles de l'Italie pour faire vos « chambres et vos magasins.

« Le lin d'Égypte, tissu en broderie, a composé la voile qui « a été suspendue à votre mât : l'hyacinthe et la pourpre « des îles d'Élisa ont fait votre pavillon.

« Les habitants de Sidon et d'Arad ont été vos rameurs ; « vos sages, ô Tyr ! sont devenus vos pilotes.

« Les vieillards de Gébal et les plus habiles d'entre eux, « ont donné leurs matelots pour servir dans tout l'équipage « de votre vaisseau ; tous les navires de la mer et tous les « matelots ont été engagés dans votre commerce.

« Les Perses, ceux de Lydie, et ceux de Libye, étaient vos « gens de guerre dans votre armée, et ils ont suspendu en « vous leurs boucliers et leurs casques pour vous servir « d'ornement.

« Les Arcadiens avec leurs troupes étaient tout autour de « vos murailles, et les pygmées qui étaient sur vos tours ont « suspendu leur carquois le long de vos murs, afin qu'il ne « manquât rien à votre beauté.

« Les Carthaginois trafiquaient avec vous, apportant toutes « sortes de richesses, et remplissaient vos marchés d'argent, « de fer, d'étain et de plomb.

« La Grèce, Thubal et Mosoch entretenaient aussi votre « commerce, et amenaient à votre peuple des esclaves et des « vases d'airain.

« On a amené de Thogorma, dans vos marchés, des che- « vaux, des cavaliers et des mulets.

« Les enfants de Dédan ont trafiqué pour vous : votre « commerce s'est étendu en plusieurs îles ; et ils vous ont « donné, en échange de vos marchandises, des dents d'ivoire « et de l'ébène.

« Les Syriens ont été engagés dans votre trafic, à cause de « la multitude de vos ouvrages, et ils ont exposé en vente « dans vos marchés des perles, de la pourpre, de petits écus- « sons, du fin lin, de la soie, et toutes sortes de marchan- « dises précieuses.

« Les peuples de Juda et d'Israël ont entretenu aussi leur « commerce avec vous, et ils ont apporté dans vos marchés

« le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile et la « résine.

« Damas trafiquait aussi pour vous, et en échange de « vos ouvrages si différents, il vous apportait de grandes ri- « chesses, du vin excellent, et des laines de couleur écla- « tante.

« Dan, la Grèce et Mosel, ont exposé en vente dans vos « marchés des ouvrages de fer poli, et vous avez fait un trafic « de casse et de cannes d'excellente odeur.

« Ceux de Dédan trafiquaient avec vous pour les housses « magnifiques des chevaux.

« L'Arabie, et tous les princes de Cédar étaient aussi enga- « gés dans votre commerce, et ils venaient vous amener leurs « agneaux, leurs béliers et leurs boucs.

« Saba et Réma venaient de même vendre et acheter avec « vous, et ils exposaient dans vos marchés tous les plus « excellents parfums, les pierres précieuses et de l'or.

« Haran, Chéné et Éden entraient pareillement dans votre « trafic ; Saba, Assur et Chelmad venaient vous vendre leurs « marchandises.

« Ils entretenaient un grand trafic avec vous, et ils vous « apportaient des balles d'hyacinthe, d'ouvrage en broderie et « des meubles précieux qui étaient enveloppés et liés de cor- « des, ils trafiquaient encore avec vous pour des bois de cèdre. »

« Les vaisseaux ont entretenu votre principal commerce ; « vous avez été comblée de biens et élevée dans la plus « haute gloire au milieu de la mer.

« Vos rameurs vous ont conduits sur les grandes eaux ; « mais le vent du midi vous a brisée au milieu de la mer. »

En dernière analyse, on peut indiquer ainsi les principaux traits de l'histoire commerciale des Phéniciens en Orient. Bons navigateurs par nature et connus déjà comme tels dans la Méditerranée, ils ont été appelés par les Égyptiens à diriger leurs premiers essais de navigation sur la mer Rouge. Ainsi ils ont connu les avantages du trafic avec l'Inde et la côte orientale d'Afrique dont les Arabes, déjà parvenus à une civilisation avancée, étaient depuis longtemps en possession. Lors de l'affaiblissement de l'Égypte, ils ont cherché à faire pour leur propre compte ce commerce qu'ils faisaient jusqu'alors au profit des pharaons, ils ouvrirent une voie commerciale entre la Phénicie et le golfe Persique ; mais bientôt, David et Salomon, s'étant emparés de l'Idumée, ils

s'associèrent avec ces rois pour l'exploitation des mers orientales. Lorsque ce débouché leur fut fermé par suite de la décadence des Hébreux, ils se dédommagèrent en étendant leurs transactions par des voies continentales se dirigeant d'une part vers l'Assyrie, la Babylonie et Gerrha, de l'autre vers l'Yémen par les villes arabes au sud de la Judée Petra, Aïnúnah et Macoraba (la Mecque).

IV

Commerce des marchandises indiennes dans les empires assyrien et babylonien. — Il a été dit plus haut en parlant des premiers temps des empires de Babylone et de Ninive, qu'à la suite de la réunion de ces États par Bélus, le trône fut occupé par une série de rois qui ne méritent ni le nom de dominateurs de l'Asie attribué aux premiers d'entre eux, ni celui de rois fainéants donné si souvent aux successeurs de Ninyas. Vers le commencement du onzième siècle ces princes furent renversés par un nommé Bélitaras, fondateur d'une dynastie qui paraît avoir élevé l'Assyrie à son apogée de puissance et de grandeur à partir de la fin du dixième siècle, au moment où l'empire éphémère fondé par David et Salomon s'écroule. Les noms qui ont occupé le plus de place dans l'histoire de cette race sont : Sardanapal III et Salmanasar III. Ce dernier, qui vivait vers 860 ou 870, porta ses armes victorieuses dans toute l'Asie occidentale; il passe même pour avoir vaincu les Égyptiens. Il eut pour petit-fils Belochus III Phalloukha, le Phoul de l'Écriture sainte, dont la femme fut la fameuse et réelle Sémiramis, que l'on retrouve ainsi à la date assignée par Hérodote. Cette constatation de la véracité de l'auteur grec ressort d'une inscription placée sur la poitrine d'une statue du dieu assyrien Nébo trouvée à Nimroud en 1854, inscription qui est une dédicace de la statue. « A Phalloukha, roi d'Assyrie, et à son épouse impériale Sammouramit, ou Sammouramar, reine du palais. » Cette princesse, qui survécut à son mari, accomplit sans aucun doute une partie des travaux attribués jusqu'ici à la déesse du même nom [1]. Dans l'inscription que la Sémi-

1. Voir Diodore, liv. II, § 10 et suivants.

ramis hypothétique aurait fait graver sur son tombeau pour léguer aux générations futures le souvenir de ses exploits et qui, si elle a jamais existé, appartient à la vraie Sémiramis, se trouvait cette phrase : « J'ai vu quatre mers que personne n'abordait tant elles étaient éloignées. » Or une autre inscription de Bélochus III porte : « J'ai régné de la grande mer du soleil levant jusqu'à la grande mer du soleil couchant. » Cette similitude d'idées, en faisant bien comprendre que l'empire assyrien s'étendait alors des rivages du golfe Persique ou de la mer Caspienne, à la côte de la Méditerranée, montre que les rois de Ninive étaient en possession incontestée des principaux débouchés du commerce de l'Inde, et que, si les Phéniciens voulaient conserver le monopole de ces transactions, il devaient nécessairement devenir leurs alliés ou leurs tributaires, comme on le voit par l'inscription de Salmanasar III [1]. Sardanapal IV paraît avoir succédé à Sémiramis. C'est ce prince efféminé qui s'enterra, dit-on, sous les ruines fumantes de son palais, lorsqu'en 747, Ninive fut prise par les Mèdes et les Babyloniens révoltés.

Un second empire assyrien ne tarda pas à s'élever sur les ruines du premier, Ninive et Babylone se trouvèrent de nouveau réunies, au moins à titre de suzeraineté de la première sur la seconde, sous Téglat-Phalasar IV qui commença une série de guerres contre les rois d'Israël et de Juda. Son successeur fut Salmanasar IV ou Sargon qui prit, en 721, Samarie, capitale du royaume d'Israël, et emmena les dix tribus en captivité. Ce fut ce même Sargon qui bâtit le fameux palais de Khorsabad retrouvé par M. Botta, dans lequel cet habile investigateur pût copier et transmettre à l'Europe savante une longue inscription que l'on regarde avec juste raison comme le plus précieux document de l'histoire assy-

---

1. M. Pardessus s'exprime ainsi dans le mémoire sur le commerce des anciens qui précède sa *Collection des lois maritimes antérieures au dix-huitième siècle*. Introd. IX : « Dès que l'empire des Assyriens eut atteint le haut degré de puissance dont le souvenir nous a été transmis, nonobstant les nuages qui couvrent son origine, il subit la condition de tous les peuples parvenus aux richesses et par les richesses au luxe. Les délicieux parfums de l'Arabie, l'ivoire, les bois précieux, les perles, les diamants, les épices, et tout ce que l'Inde produit avec une étonnante profusion, ses étoffes élégantes et ses riches tissus, les ouvrages variés de ses manufactures, devinrent pour les voluptueux sujets de Ninive et de Sémiramis des objets de première nécessité. »

rienne, et dont la traduction est due au zèle éclairé de MM. Jules Oppert et Joachim Ménant[1]. Après y avoir raconté ses nombreuses victoires, Sargon y décrit les temples qu'il a fait construire et les sculptures dont il se plut à les orner. Il énumère aussi les objets dont il fit hommage au père des dieux Assour, parmi lesquels on remarque des étoffes teintes en *berom* et en safran[2], des draps bleus[3] et pourpres, de l'ambre[4], des perles, du bois santal et de l'ébène. Deux autres inscriptions également traduites par M. Oppert, l'une gravée sur les fameux taureaux de Khorsabad qui sont actuellement au Musée assyrien du Louvre, l'autre burinée dans une plaque de plomb trouvée aussi à Khorsabad par M. Place, portent que Sargon fit bâtir dans sa demeure royale des salles en ivoire et en bois d'ébène[5]. L'origine incontestablement indienne de plusieurs des objets dont il vient d'être question prouve qu'un courant commercial était alors établi entre les grandes villes assyriennes et le golfe Persique. Or, comme les Phéniciens avaient, sur les côtes et dans les îles de ce golfe de nombreux établissements, il est probable que ce commerce fut entretenu avec leur concours. C'est du reste l'opinion de M. Lassen et on est d'autant plus fondé à le penser que, dans la même inscription de Khorsabad[6], Sargon se vante d'avoir remis en vigueur les lois et coutumes de Baalbeck et de Harran, villes situées, comme il a été dit précédemment, sur la route joignant la Phénicie à l'Assyrie. Sargon prétend avoir régné sur les pays d'Iatnan qui est au milieu de la mer du Soleil Couchant (île de Crète) et de Huï[7] (île de Chypre); or, si ce fait est vrai il ne put s'accomplir qu'au

---

1. *Journal asiatique*, janvier et février 1863.

2. Il a été dit, plus haut, que le safran servant à teindre les étoffes était celui des Indes et non le safran commun du bassin méditerranéen.

3. Vraisemblablement colorés au moyen de l'indigo.

4. Produit très-commun sur l'Océan indien où la mer le dépose sur le rivage. On peut consulter à ce sujet notre ouvrage intitulé : *Madagascar, possession française depuis* 1642. *Géographie générale*, p. 49.

5. *Annales de philosophie chrétienne*, 4e série, t. XIV. Troisième article du travail donné par M. Oppert, sous le titre suivant: *Premiers déchiffrements de la langue cunéiforme*, d'après les grammaires et les dictionnaires de la bibliothèque de Sardanapal, découverte et apportée en Europe par M. Layard, p. 349 et 350.

6. P. 7 de la traduction française.

7. Ce nom de Huï attribué à l'île de Chypre se trouve dans l'inscription des taureaux de Khorsabad.

moyen d'une marine que les Phéniciens étaient seuls en mesure de lui procurer. Il comprend aussi la Phénicie parmi ses États mais probablement il ne prit jamais Tyr ou, du moins, l'inscription de Khorsabad garde le silence sur ce point[1]. Les monarques de cette époque ne se faisaient pas faute de compter au nombre de leurs sujets les peuples qui payaient simplement leur alliance d'un tribut et il est vraisemblable que ce fut là l'origine des rapports de Sargon avec les Phéniciens. Ces derniers, en reconnaissant sa suzeraineté nominale, avaient conclu avec lui un traité qui leur livrait l'exploitation commerciale de son empire. Le fragment de Ménandre, conservé par Joseph et dans lequel on crut voir une prise de Tyr par Salmanasar, dit positivement qu'à la suite de la première expédition de ce prince un traité fut fait avec les Tyriens. Ce traité fut sans doute renouvelé après la seconde expédition qui paraît n'avoir eu aucun succès. Si un doute pouvait s'élever sur le fait de l'exploitation commerciale de l'empire assyro-babylonien par les négociants phéniciens, il serait écarté par cette remarque que les poids et mesures employés à Babylone, qui vraisemblablement furent les mêmes que ceux des Ninivites, servaient aux Phéniciens[2]. En outre on a trouvé en Assyrie et en Babylonie de nombreuses monnaies phéniciennes antérieures à l'époque des rois de Perse Achœménides[3].

On avait, jusqu'ici, attribué à Nabuchodonosor II la fondation de Teredon, ville située non loin du golfe Persique à

---

1. Joseph lui-même ne dit pas que Tyr fût prise par Salmanasar, il rapporte simplement, *Antiquités judaïques*, liv. IX, chap. XIV, « que ce prince se rendit maître de toute la Phénicie et qu'ayant fait la paix il s'en retourna dans son pays. » Un peu plus loin, Joseph s'exprime ainsi : « L'ancienne Tyr se sépara des Tyriens et se soumit au roi des Assyriens, » ce qui ferait supposer que Palœtyr ne fut même pas détruite par Salmanasar et que ce fut elle qui soutint, plus tard, le siége fait par Nabuchodonosor. Palœtyr, en effet, renfermant une grande partie des établissements maritimes et commerciaux des Tyriens, devait être munie de fortifications imposantes. Les guerres étaient trop fréquentes entre les différents peuples de la côte de Syrie pour qu'il en fût autrement. Les inscriptions gravées sur les taureaux assyriens du Louvre disent bien que Salmanasar rapporta de ses conquêtes les dépouilles de Tyr, mais ce mot ne suffit pas pour admettre qu'il se soit emparé de cette ville.

2. Baron Alexandre de Humboldt. *Cosmos*, trad. Faye et Galusky, t. II, 2e partie, p. 151.

3. Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. Oppert.

l'embouchure de l'Euphrate[1]. On croyait même que ce prince, après la prise de Tyr, avait établi dans cette ville des exilés phéniciens, qui devaient en faire au profit des Babyloniens l'entrepôt des marchandises indiennes destinées soit à l'Assyrie, soit à la Babylonie; or, la grande inscription de Khorsabad contient parmi les noms des possessions de Sargon en Chaldée, la haute et la basse Tiratdouniyas que MM. Oppert et Ménant ont traduit par Teredon. Il résulterait de là, que Teredon aurait été une colonie phénicienne volontairement formée par suite probablement du traité avec Sargon. Cependant, que ce soit le roi d'Assyrie, celui de Babylonie ou les Phéniciens qui aient songé à créer dans la Chaldée inférieure un grand établissement commercial, il n'était pas possible d'en mieux choisir le siége. Cette contrée, placée au fond du golfe Persique, aux embouchures du Tigre et de l'Euphrate, voyait se développer devant elle la vaste étendue des mers, tandis que les deux fleuves sur lesquels elle était assise ouvraient à son commerce, vers le Nord-Ouest, toute l'Asie occidentale. Cette position, l'une des plus avantageuses qu'il soit possible de rencontrer, a fait de tous temps la prospérité de ce pays. Tous les dominateurs intelligents qui s'y sont succédé ont compris qu'en y faisant seulement régner une tranquillité relative, ils pouvaient y former l'entrepôt du commerce avec l'Arabie, l'Inde et une partie de la côte orientale d'Afrique; ils trouvèrent d'ailleurs chez les Chaldéens, dont le territoire était sillonné de fleuves et de canaux, les éléments d'une marine à laquelle il n'y avait plus qu'à donner une direction[2].

Le successeur de Sargon fut Sennachérib qui paraît avoir conservé pendant tout son règne l'alliance des Phéniciens[3]. On trouve leurs flottes à son service, tant sur la Méditerranée, contre les Grecs ou mieux les colonies grecques de l'Asie

---

1. Ainsworth (William). *Recherches in Assyria, Babylonia and Chaldœa forming part of the labours of the Euphrates expedition;* consulter cet ouvrage pour la position exacte de Teredon, p. 188 et 201.

2. Isaïe, chap. XLIII, vers 14. « J'ai envoyé à cause de vous à Babylone, j'ai fait tomber tous ses appuis, j'ai renversé les Chaldéens qui mettaient leur confiance dans leurs vaisseaux. »

3. M. le docteur Louis Delgeur a publié, il y a quelques années, dans le t. XIII de la 4e série des *Annales de Philosophie chrétienne*, un travail sur le règne de Sennachérib, d'après les monuments assyriens nouvellement

Mineure que dans le golfe Persique lorsqu'il poursuit Mérodach-Baladan et les Chaldéens révoltés[1].

Les Phéniciens qui concentraient alors entre leurs mains le commerce de l'Inde semblent avoir conservé, sous les derniers rois de Ninive les priviléges dont ils jouissaient sous Sargon et sous Sennachérib; mais, lorsque cet empire eut

---

découverts, dans lequel on trouve sous la rubrique de troisième année du règne de ce prince, le passage suivant :

« Luliya, roi de Sidon, à mon approche d'Abiri, s'enfuit à Yetnan (sans doute Iatnan, île de Crète), qui se trouve sur la côte de la mer. Je conquis tout son pays : les villes qui se soumirent à ma puissance furent Sidon la grande et Sidon la petite, Beth Zitta, Saripat, Mahallat, Housouva, Aktzib et Akka. »

M. Delgeur ajoute: « Cette énumération est d'une grande importance, car elle nous fait connaître les divisions géographiques de la Phénicie du nord au sud. La distinction des deux Sidon est toute nouvelle, Beth Zitta, la ville des oliviers est inconnue, mais devait se trouver entre Sidon et Sarepta, la Saripat des inscriptions; Mahallat correspond au mot hébreux ascension, hauteur, et Housouva doit être Tyr, ainsi nommée d'Ousôùs, l'un de ses fondateurs selon Sanchoniaton. Plus loin, au surplus, Sennachérib cite les Tyriens sous leur véritable nom. Les deux dernières villes Akztib et Akka sont Aktzib, l'Ecdippa des Grecs, et Acco ou Saint-Jean-d'Acre.

Le roi continue :

« J'élevais sur le trône, à la place de Luliya, Tubaal, auquel j'imposais un tribut fixe.

« Les rois des côtes de la mer comparurent tous devant moi, aux environs de la cité de Housouva ou Tyr et m'apportèrent leurs tributs accoutumés. »

Il est difficile de mieux montrer que les rapports entre Sennachérib et les villes maritimes de la Syrie étaient bien plus ceux d'un suzerain avec ses grands vassaux que ceux d'un conquérant avec des vaincus. Et ces mots: m'apportèrent leurs tributs accoutumés, prouvent bien qu'il s'agit ici d'un renouvellement d'alliance ou d'hommage.

1. M. Delgeur, dans son travail sur Sennachérib * s'exprime ainsi p. 261, au sujet de l'expédition contre les Chaldéens révoltés.

« L'inscription des taureaux à Ninive se termine par la relation d'une expédition maritime; elle fut entreprise contre ceux des Chaldéens, qui, pour échapper à l'oppression de leurs maîtres assyriens, s'étaient embarqués avec leurs dieux et tout leur avoir, et s'étaient réfugiés au delà de la mer dans la ville de Maghiat, port de mer des habitants de Khilmou, de Billat, de Khoupapan. Sennachérib n'ayant pas les moyens de poursuivre les fugitifs, s'adressa à ses alliés, les Phéniciens. Par ses ordres, des marins et des ouvriers de Tyr, de Sidon et d'Iabna (Jaminia) se réunirent près du haut Tigre et y construisirent des radeaux et des navires au moyen desquels ils descendirent le fleuve jusqu'à Beth Yakina. Ils y bâtirent une flotte pour le roi d'Assyrie et l'équipèrent. Sennachérib, après avoir sacrifié

* T. XIII de la quatrième série des *Annales de Philosophie chrétienne.*

définitivement succombé en 608 à la suite d'une nouvelle révolte des Babyloniens et des Mèdes, lorsque la civilisation chassée par le fer et la flamme des grandes villes assyriennes se fut réfugiée sur les bords de l'Euphrate dans la vieille capitale de Nemrod, les Phéniciens transférèrent leur alliance, des rois de Ninive aux pharaons d'Égypte [1]. Aussi, à la suite de la défaite de Méchao les trouve-t-on ennemis déclarés de son vainqueur Nabuchodonosor. Ce dernier, après avoir pris Jérusalem tourna ses armes contre eux et vint assiéger Tyr. L'investissement de cette cité ne dura pas moins de treize années, au bout desquelles les assaillants ne réussirent à s'emparer que de la partie de la ville qui reposait sur le continent, respectant Tyr l'insulaire, celle dont Isaïe disait : « Ses marchands étaient des princes, ses trafiquants étaient les personnes les plus éclatantes de la terre [2]. » Tyr continentale ne devint la vieille Tyr ou Palœtyr qu'après sa prise par Nabuchodonosor. Jusque-là il n'y avait qu'une seule Tyr en deux parties, l'une insulaire, l'autre continentale [3].

L'atteinte portée au commerce par la prise de Tyr continentale fut sensible quoique la clef de la puissance des Phé-

---

à ses dieux, s'embarqua et se dirigea par mer contre Naghiat. La colonie chaldéenne fut détruite et le roi revint en Assyrie, chargé de butin, qu'il employa à embellir les palais et les temples qu'il faisait construire à Ninive à cette époque. Comme parmi les trophées de cette guerre représentés à Ninive, il se trouve des éléphants, je m'étais laissé aller à l'idée que Sennachérib avait réellement traversé l'Océan et avait pénétré jusque dans l'Inde. Mais un examen plus attentif m'a convaincu que Naghiat devait être quelque port important sur le golfe Persique, puisque le roi de la Susiane avait soumis cette ville quelques années avant l'immigration chaldéenne. Khilmou (peut-être Thelmeud d'Ezéchiel XXVII, 23) pourrait se comparer à l'île actuelle de Kischm dans le détroit d'Ormuz, tandis que je placerais Billat et Khoupapan dans les îles Bâharein ou sur les côtes septentrionales de l'Arabie. »

1. Isaïe, chap. XXIII, vers 4. « Lorsque le bruit de la destruction de Tyr sera passé en Égypte, on sera saisi de douleur. »

2. Chap. XXIII, vers 8.

3. Si Nabuchodonosor se fût emparé de Tyr, l'insulaire, il n'eût pu le faire qu'au moyen d'une chaussée, et l'expérience acquise ainsi aurait prouvé aux Tyriens que leur ville n'était pas imprenable, ce qu'ils soutenaient et espéraient, plusieurs siècles après, au moment du siége de leur ville par Alexandre. M. Poulain de Bossay admet, dans ses belles recherches sur l'ancienne Tyr, l'existence, au temps d'Alexandre le Grand, des restes d'une digue qui aurait été construite par Nabuchodonosor, mais ce fait ne nous paraît pas suffisamment prouvé.

niciens se trouvât bien plus dans leurs colonies et dans les marchés qu'ils exploitaient que dans les murs de leur capitale.

Bien que Nabuchodonosor n'ait pu s'emparer de Tyr insulaire, il paraît avoir emmené en Babylonie un grand nombre de Phéniciens captifs et les avoir disséminés, comme les juifs, dans les principales villes de ses États. Il est possible même qu'il ait notablement augmenté la colonie de Teredon. Les Chaldéens cependant, naviguant sur le golfe Persique et de là dans l'Inde, n'élevèrent jamais les transactions à la hauteur où les avaient portées les Phéniciens leurs prédécesseurs ; leurs efforts se bornèrent à l'alimentation du marché babylonien. Cet état de chose subsista, depuis la prise de Palœtyr par Nabuchodonosor jusqu'à celle de Babylone par Cyrus, le fondateur de l'empire des Perses, en 538. Avec cette domination nouvelle les voies commerciales furent changées, le Tigre et l'Euphrate perdirent leur importance, les ruines s'accumulèrent sur leurs rives, des belles cités qui se miraient dans leurs eaux, Babylone seule survécut comme ces vieux monuments abandonnés, dont chaque hiver détache quelques pierres, mais qui sont là pour attester la vérité de l'histoire, jusqu'à ce qu'ils disparaissent eux-mêmes sous la main du temps ou sous les sables du désert. Ainsi finit cette vieille capitale de l'Asie dont Jérémie disait[1] : « C'est une coupe d'or qui a enivré toute la terre ; » ainsi la prophétie d'Isaïe[2] fut réalisée : « Je vais susciter contre eux les Mèdes. »

« Cette grande Babylone, cette reine entre les royaumes du monde, qui avait porté dans un si grand éclat l'orgueil des Chaldéens, sera détruite, comme le seigneur renversa Sodome et Gomorrhe. »

« Elle ne sera plus jamais habitée, elle ne se rebâtira point dans la suite de tous les siècles : les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et les pasteurs n'y viendront pas pour s'y reposer. »

« Mais les bêtes sauvages s'y retireront ; ses maisons seront remplies de dragons ; les autruches y viendront habiter, et les satyres y feront leurs danses. »

« Les hibous hurleront à l'envi l'un de l'autre dans ses

---

1. Chap. LI, vers 7.
2. Chap. XIII, vers 17, 19, 20, 21, 22. Trad. Sacy.

maisons superbes, et les cruelles sirènes habiteront dans ses palais de délices. »

V

Commerce des marchandises indiennes en Égypte sous les pharaons Saïtes. — Lorsque les Hébreux eurent perdu toute influence sur les destinées de l'Asie occidentale, lorsque le royaume d'Israël eut succombé et que celui de Juda lui-même inclina vers sa chute, une partie du commerce des Indes se porta, comme on vient de le voir vers le royaume d'Assyrie ; mais, l'autre partie, alors la moins considérable, celle qui avait toujours suivi la voie de la mer Rouge et que les révolutions successives avaient chassée du golfe Ælanitique, chercha, tout en restant dans les mêmes parages, à se créer un débouché nouveau. A cette époque, l'Égypte gouvernée par la vingt-sixième dynastie des pharaons, celle dite des Saïtes, commençait à se relever de l'état d'abaissement qu'avait entraîné pour elle l'incapacité des successeurs de Sésostris. Psammétichus venait, avec le secours des aventuriers grecs et cariens que l'on rencontre alors en Égypte pour la première fois, de monter sur le trône qu'il occupa de 656 à 617. Ce prince, mieux doué que ses prédécesseurs fit de louables efforts pour ranimer l'industrie et le commerce. Il employa en leur faveur tous les moyens de protection dont il pouvait disposer, et attira les étrangers dans ses États. Dans le but de protéger son royaume contre les ravages exercés par les peuples voisins, ravages dont l'Égypte avait eu tant à souffrir, il créa trois grandes armées : l'une stationnait à Éléphantine sur le haut Nil pour s'opposer aux Éthiopiens ; la seconde avait son camp à Maréa, elle était chargée de veiller sur les Libyens ; la troisième enfin établie à Péluse, dans l'isthme qui sépare la Méditerranée de la mer Rouge, tout en défendant cette frontière contre les Arabes de l'Idumée et les Syriens, formait une sorte de cordon militaire séparant le golfe Ælanitique du golfe Héroopolite. Tandis que les rivages du golfe Ælanitique sans cesse ravagés par les peuples voisins étaient fermés aux transactions, les bords du golfe Héroopolite jouissaient donc de la tranquillité la plus parfaite. On concevra, sans peine, qu'alors le commerce des

Indes abandonna le premier pour se réfugier dans le second, d'où les marchandises étaient expédiées en peu de jours vers certains ports égyptiens de la Méditerranée ou du Nil dans lesquels les navires phéniciens venaient en prendre livraison.

Le passage par l'Égypte, à cette époque, d'une portion des marchandises venues par la mer Rouge, du sud ou de l'orient, ainsi que l'alliance faite, en vue de ce commerce par les Égyptiens et les Phéniciens, paraissent démontrés par la coïncidence que l'île Tirahn, à l'entrée du golfe Ælanitique, qui aurait été le territoire occupé par la *Gens Tyra* de Pline, aurait renfermé aussi, d'après Diodore, un temple consacré à Isis, si, toutefois, c'est bien l'île Tirahn que cet auteur a voulu désigner. De plus il existait sur la côte occidentale de la presqu'île du mont Sinaï une ville de Sor ou Tyr (Phœnicon, sans doute), et, non loin dans l'est de Péluse, sur le bord de la Méditerranée un port ou havre du nom de Gerrha. Enfin Hérodote, quoique parlant d'une époque beaucoup plus récente, révèle, par le passage suivant [1], la présence permanente des Phéniciens en Égypte : « On voit aujourd'hui à Memphis un lieu magnifique et très-orné qui est consacré à Protée. Des Phéniciens de Tyr habitent à l'entour, et tout ce quartier s'appelle camp des Tyriens. »

A Psammétichus succéda son fils Néchao ou Nécos qui comprenant, comme lui, l'importance que donnait à ses États le passage du commerce des pays méridionaux et les richesses qu'il était appelé à en retirer, marcha dans la même voie et encouragea les négociants à venir s'approvisionner en Égypte. Soit qu'il voulût protéger le commerce plus efficacement encore que ne l'avait fait son père, soit qu'à l'instar de Salomon il lui plût de commercer pour son propre compte, il créa une marine égyptienne. Les Phéniciens qui, à cette époque avaient perdu presque tous leurs anciens débouchés et qui étaient heureux d'en voir établir un nouveau, l'aidèrent puissamment dans cette œuvre [2]. Ils firent, même,

---

1. Trad. de F. A. C. Buchon, *Euterpe*, § CXII. — Heeren, VI, 421.

2. Outre la voie commerciale qui traversait l'isthme de Péluse, il devait exister au temps de Néchao, certaines routes reliant la vallée du Nil à la mer Rouge, soit par le désert qui les sépare, soit plus au sud, en remontant le fleuve jusqu'à Méroé d'où l'on gagnait, vers la côte orientale de l'Éthiopie, Axum ou Adulis. La fondation de ces deux villes remonte à

pour Néchao ce qu'ils avaient fait jadis pour Salomon, ils lui prêtèrent leurs propres matelots pour servir d'instructeurs aux Égyptiens et guider leurs vaisseaux[1]. Voici ce que rapporte Hérodote sur la création de la nouvelle marine égyptienne[2] : « Nécos tourna toutes ses pensées du côté des expéditions militaires ; il fit faire des trirèmes sur la mer septentrionale (mer Méditerranée), et dans le golfe Arabique sur la mer Erythrée. On voit aujourd'hui encore les chantiers où on les construisit. »

Hérodote prétend que Néchao signala son règne par une œuvre qui donne la plus haute idée de son génie, qu'il entreprit, le premier, de creuser un canal reliant le Nil et, par conséquent, la Méditerranée à la mer Rouge ; or, on croit savoir aujourd'hui, comme il a été dit plus haut, que la gloire d'avoir le premier accompli ce travail revient au pharaon Séti, père de Sésostris. Le dire d'Hérodote n'est cependant pas sans valeur et la priorité qu'il attribue à Néchao est seule douteuse, car, pendant les siècles qui s'écoulent entre la dix-neuvième et la vingt-sixième dynastie égyptienne, le canal ayant pu s'ensabler et disparaître, il est possible que ce prince l'ait fait recreuser. Voici, du reste, le passage écrit, sur ce sujet, par le père de l'histoire[3] : « Néchao entreprit le premier de creuser le canal qui conduit à la mer Érythrée. Ce canal a de longueur quatre journées de navigation et assez de largeur pour que deux trirèmes puissent y voguer de front. L'eau dont il est rempli vient du Nil, et y entre un peu au-dessus de Bubastis. Ce canal aboutit à la mer Érythrée près Patumos, ville d'Arabie. On commença à le creuser dans cette partie de la plaine d'Égypte qui est du côté de l'Arabie. La montagne qui s'étend vers Memphis, et dans laquelle sont les carrières est au-desssus de cette plaine et lui est contiguë. Ce canal commence donc au pied de la montagne ; il va d'abord pendant un long espace d'Orient en Occi-

---

cette époque, car on l'attribue aux deux cent mille guerriers égyptiens qui, exaspérés de l'appel fait par Psammétichus aux mercenaires étrangers (Grecs et Cariens), abandonnèrent leur patrie pour se réfugier dans ces parages.

1. L'équipage du vaisseau égyptien qui fit par ordre de Néchao le tour de l'Afrique était phénicien. *Hérodote*, *Melpomène*, § 42.
2. Euterpe, § 159.
3. Euterpe, § 158.

dent ; il passe ensuite par les ouvertures de cette montagne, et se porte au midi dans le golfe d'Arabie. »

« Pour aller de la mer septentrionale (mer Méditerranée) à la mer Australe, qu'on appelle aussi mer Érythrée, on prend par le mont Cassius qui sépare l'Égypte de la Syrie; c'est le plus court. De cette montagne au golfe Arabique il n'y a que mille stades, mais, le canal est d'autant plus long qu'il fait plus de détours. Sous le règne de Néchao, six vingt mille hommes périrent en le creusant. Ce prince fit discontinuer l'ouvrage sur la réponse d'un oracle qui l'avertit qu'il travaillait pour le barbare. Les Égyptiens appellent barbares tous ceux qui ne parlent pas leur langue. » Cette assertion de l'oracle que le canal ne profiterait qu'aux barbares prouve mieux que toute autre démonstration que les transactions sur les marchandises venues du sud et de l'Orient par la mer Rouge, en destination de la Méditerranée, étaient alors tout entières entre les mains des barbares ou, comme le remarque Hérodote, de tous ceux ne parlant pas la langue égyptienne. Il est vraisemblable, en outre, qu'à cette époque les Grecs prenaient déjà leur part dans ce commerce car, sans cela, l'oracle au lieu du terme générique du barbare se serait servi du nom du peuple, sans doute les Phéniciens, qui auraient été seuls en possession de ce débouché. M. Letronne croit même que l'idée de creuser le canal fut suggérée à Néchao, par les Grecs établis dans ces États.

Le génie civilisateur de Néchao eut pour conséquence un fait remarquable : ce fut lui qui, le premier, toujours au dire d'Hérodote, conçut l'idée de faire exécuter le périple de l'Afrique. Quel était son but en ordonnant une semblable expédition? l'ordonna-t-il réellement ou ce voyage fut-il l'effet du hasard, c'est-à-dire, fut-il dû aux vents et aux courants qui règnent le long des rivages de la vaste péninsule africaine, ce que la science moderne a démontré possible, ce sera toujours un secret pour l'histoire? Mais, ce qui paraît certain, malgré l'opinion de Gosselin [1], c'est que ces navigateurs partis de la mer Rouge rentrèrent trois ans après dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule. Comme ce voyage que Humboldt et Quatremère regardent comme n'étant nulle-

---

1. *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, t. I, 204.

ment invraisemblable[1], montre jusqu'à quels lointains rivages pouvaient s'étendre les relations des anciens et quel était leur mode de navigation, qu'en outre il est, quoiqu'en sens inverse, le précurseur de tous les voyages directs entrepris plus tard de l'Europe dans l'Inde, il est bon d'en transcrire ici le récit tel qu'Hérodote l'a légué à la postérité[2]. Les Phéniciens furent, selon toute vraisemblance les instigateurs de ce projet. La prépondérance chaque jour croissante des négociants grecs en Égypte leur faisait désirer une autre route par laquelle les produits de l'Orient pussent parvenir en Phénicie. La véracité de ce fait n'est d'ailleurs pas contestable par suite d'une circonstance que l'auteur a recueillie sans la comprendre et dont il a laissé l'explication aux générations futures : c'est celle qui établit qu'en contournant le sud de l'Afrique les navigateurs eurent le soleil à leur droite. Rien n'est plus naturel en effet pour ceux qui, ayant passé le tropique du Capricorne se rendent d'Orient en Occident[3].

« La Libye montre elle-même qu'elle est environnée de la mer excepté du côté où elle confine à l'Asie. Nécos, roi d'Égypte, est le premier que nous sachions qui l'ait prouvé. Lorsqu'il eut fait cesser de creuser le canal qui devait conduire les eaux du Nil au golfe Arabique, il fit partir des Phéniciens sur des vaisseaux avec ordre d'entrer, à leur retour, par les colonnes d'Hercule, dans la mer septentrionale (mer Méditerranée) et de revenir de cette manière en Égypte. »

« Les Phéniciens s'étant donc embarqués sur la mer Érythrée (mer Rouge), naviguèrent dans la mer australe. Quand l'automne était venu, ils abordaient à l'endroit de la Libye où ils se trouvaient, et semaient du blé. Ils attendaient ensuite le temps de la moisson, et après la récolte, ils se remettaient en mer. Ayant ainsi voyagé pendant deux ans, la troisième année ils doublèrent les colonnes d'Hercule et revinrent en Égypte. Ils racontèrent à leur arrivée qu'en faisant le tour de la Libye, ils avaient le soleil à leur droite. Ce fait ne me

---

1. *Cosmos*, trad. de MM. Faye et Galusky, t. II, 2e partie, p. 150. — *Mém. sur Ophir*. Acad. des inscrip., t. XV des nouveaux mémoires, 2e partie, p. 383.

2. *Melpomène*, § 22.

3. Wilkinson (F. G.) *Manners and customs of the ancient égyptians*, t. I, chap. II, p. 160.

paraît nullement croyable; mais peut-être le paraîtra-t-il à quelque autre. C'est ainsi que la Libye a été connue pour la première fois [1]. »

---

1. Du commencement de juin au mois d'octobre, les vents de N. O. soufflent dans la mer Rouge, c'est l'époque où les navires à voiles sortis des ports de l'Égypte, de l'Abyssinie ou de la côte d'Arabie peuvent gagner l'océan Indien, étant favorisés, en outre, dans cette navigation, par les courants qui, dans la mer Rouge, se produisent toujours dans le même sens que les vents généraux. Au delà du détroit de Bab-el-Mandeb, on entre dans la région des moussons qui, d'octobre à avril, soufflent du N. E. et conséquemment poussent encore vers le sud, jusqu'à l'équateur leur limite. Passé la ligne, les moussons se renversent et dans la même saison, c'est-à-dire d'octobre en avril, les navigateurs se rendant au sud trouvent le vent de N. O. qui les mène presque jusqu'aux îles Comores et, ensuite, par le canal de Mozambique jusqu'au tropique du Capricorne. Dans cette dernière partie, de novembre à avril, les vents sont constamment variables du N. E. au N. O. en passant par le N. C'est l'époque des tempêtes dans le canal de Mozambique où la navigation est du reste aidée par un vaste courant qui pousse vers le sud. Dans les cas où l'on n'ose affronter le canal de Mozambique pendant la mauvaise saison, on peut se rendre des îles Comores au cap d'Ambre, au nord de Madagascar et passer dans l'est de cette grande île. On y trouve des vents de N. E. variables au N. N. E. qui s'étendent tout le long de la côte et contournent le cap Sainte-Marie, la pointe la plus méridionale. A partir de ce promotoire, en inclinant vers le sud, on entre dans la branche S. O. du grand courant équatorial, qui rejoint au sud de Port-Natal le courant de Mozambique, devenu courant des Aiguilles. Ce dernier contourne le cap de Bonne-Espérance et pousse dans l'océan Atlantique.

Après avoir doublé le cap, le courant des Aiguilles en remontant vers le nord, sous le nom de courant polaire sud, entraîne naturellement les navires le long de la côte occidentale d'Afrique, où ils trouvent, en se maintenant près de terre, jusqu'au fond du golfe de Guinée, pendant toute l'année, des vents du S. S. E., variables au S. S. O. et au S. O. Au fond du golfe de Biaffra, de décembre à février, les vents qui ont soufflé depuis le cap de Bonne-Espérance sont remplacés par celui qui porte le nom d'Harmattan qui vient de l'est et s'étend jusqu'au parallèle de l'île Madère. Pour l'utiliser il faut toujours serrer la terre d'assez près, sous peine de tomber dans le grand courant qui va en sens inverse; toutefois, pour remonter vers le nord la côte occidentale d'Afrique, on ne doit se servir de l'Harmattan que jusqu'à la hauteur de Sierra-Leone, sans cela il pousserait au large. On doit employer alors des vents variables de S. O., S. et S. E. qui soufflent habituellement d'avril à novembre et conduisent juqu'à l'entrée de la Méditerranée.

Il résulte de ces renseignements hydrographiques tirés des *Instructions nautiques sur la mer Rouge*, par R. Moresby et T. Elwon, traduites de l'anglais par B. Darondeau, ingénieur hydrographe de la marine, des *Considérations générales sur l'océan Indien* et des *Considérations générales sur l'océan Atlantique*, par Ch.-Philippe de Kerhallet, capitaine de vaisseau, que des navires à voiles partis des ports de la mer Rouge au commence-

Le doute le plus sérieux que l'on ait émis au sujet de ce voyage est ainsi réfuté par le savant Héeren : « Quant à la dernière objection, que cette découverte aurait du produire des résultats plus importants, elle disparaît d'elle-même, dès qu'on jette un regard sur l'histoire de la Phénicie. Car à cette découverte succédèrent bientôt les invasions destructives des conquérants babyloniens, et le siége de Tyr par Nabuchodonosor ; époque de calamités où les Phéniciens perdirent à la fois la liberté, le goût des voyages lointains, et peut-être les moyens de les entreprendre [1]. »

Hérodote a laissé, au sujet de l'introduction des Ioniens et des Cariens en Égypte le passage suivant [2] : « Psammétichus

---

ment de juin ont quatre mois pour se rendre jusqu'à l'Equateur et même jusqu'aux îles Comores ou dans le sud de la côte de Zanguebar, étant toujours poussés par un vent favorable. A partir de ce dernier point, il reste à ces mêmes navires, toujours avec des vents poussant vers le sud, six mois pour franchir le canal de Mozambique ou doubler Madagascar. Si donc on suppose que la flotte envoyée par Néchao ait suivi cette marche et que les six mois que nous lui accordons pour parcourir le canal de Mozambique n'aient pas été complétement employés, ce qui est plus que probable, les navigateurs phéniciens qui les montaient ont pu prendre terre sur la côte de Sofala avant la fin de la saison des pluies, y semer du blé, comme le dit Hérodote, attendre la moisson qui tarde peu sous de pareilles latitudes et se rembarquer au commencement de l'été. Il est vraisemblable que le courant des Aiguilles prit là leurs navires et leur faisant contourner le cap de Bonne-Espérance, dans un moment où il ne s'appelait pas le cap des Tempêtes, les poussa dans l'Atlantique. Comme les anciens perdaient le moins possible la terre de vue, les Phéniciens se maintinrent évidemment près de la côte occidentale d'Afrique, où, comme on l'a dit plus haut, les vents S. S. E., S. S. O. et S. O. les poussèrent promptement en face du Congo actuel. Parvenus dans cette région vers la fin d'août, époque ou cessent les pluies, ils ont pu y faire leur second séjour et y récolter en octobre ou novembre leur seconde moisson; puis, ensuite, utilisant les mêmes vents qui les avaient conduits au Congo, ils gagnèrent le fond du golfe de Guinée. Dans cette partie de l'Atlantique souffle de décembre à février l'Harmattan qui poussant les navires phéniciens vers l'est, les amena jusqu'à la hauteur de Sierra-Leone. Là ces navigateurs durent attendre la fin d'avril, époque où s'élèvent les vents variables du S. O., du S. et du S. E. au moyen desquels ils purent s'élever dans le nord, longer le Sénégal, le Sahara et le Maroc, puis, gagner vers septembre ou octobre l'entrée de la Méditerranée, deux ans et six mois après leur départ du port égyptien de la mer Rouge, ce qui se rapporte bien au passage d'Hérodote: « Ayant ainsi voyagé pendant deux ans, la troisième année ils doublèrent les colonnes d'Hercule et revinrent en Égypte. »

1. T. II, *Phéniciens*, p. 91.
2. Euterpe, § 154.

reconnut les services des Ioniens et des Cariens par des terres et des habitations qu'il leur donna vis-à-vis les uns des autres, et qui n'étaient séparées que par le fleuve. On les nomma les Camps. Il leur donna avec ces terres toutes les autres choses qu'il leur avait promises; il leur confia même des enfants égyptiens, pour leur enseigner le grec; et de ces enfants qui apprirent alors cette langue sont descendus les interprètes qu'on voit actuellement en Égypte. »

« Les Ioniens et les Cariens habitèrent longtemps les lieux où Psammétichus les avait placés. Ces lieux sont situés près de la mer, un peu au-dessous de Bubastis, vers l'embouchure Pélusiaque du Nil : mais dans la suite le roi Amasis transféra ces étrangers à Memphis, afin de les employer à sa défense contre les Égyptiens. Depuis leur établissement en Égypte les Grecs ont entretenu avec eux un commerce si étroit, qu'à commencer du règne de Psammétichus, nous savons avec certitude tout ce qui s'est passé dans ce pays. »

Les Phéniciens qui, depuis de longs siècles exploitaient le commerce de l'Égypte et de la mer Rouge et qui, à ce titre possédaient tout un quartier de Memphis, virent avec un vif ressentiment l'introduction dans la vallée du Nil d'étrangers presque aussi habiles qu'eux-mêmes dans l'art de la navigation. Ces nouveaux venus allaient leur faire une terrible concurrence commerciale, de plus ils comptaient au nombre de ces Grecs qui leur avaient déjà ravi tant de marchés sur les rivages de la Méditerranée. Leur mauvais vouloir à l'égard des Ioniens et des Cariens établis en Égypte ne semble cependant pas s'être manifesté violemment sous Psammétichus Ier, Néchao et Psammétichus II ou Psammis. Peut-être ces princes surent-ils maintenir la paix en accordant aux auxiliaires étrangers une part égale dans leur faveur. Les Phéniciens d'ailleurs durent, pendant leurs règnes, négliger un peu le commerce, occupés qu'ils étaient à défendre leur indépendance contre les rois babyloniens. Ce fut seulement sous Apriès, le successeur de Psammétichus II, que la position prise par les aventuriers grecs leur portant sérieusement ombrage on les retrouve au nombre des ennemis des Égyptiens. Apriès leur fit la guerre et paraît, avec le secours de ses auxiliaires cariens et ioniens avoir gagné sur eux une bataille navale et leur avoir momentanément enlevé Sidon[1]. Ce fait

1. *Diodore de Sicile*, liv. 1, § 68.

est presque contemporain de la prise de Tyr continentale par Nabuchodonosor. Apriès, peu de temps après son retour en Égypte, fut renversé du trône par une révolte de ses sujets qui lui donnèrent pour successeur Amasis. Aussitôt proclamé, c'est-à-dire dès 570, ce prince suivit la politique de ses prédécesseurs, il attira dans Memphis les auxiliaires grecs dont le nombre s'élevait alors à 30 000[1]; il en fit sa garde personnelle. En outre, il leur concéda un nouvel établissement à Naucratis sur la branche canopique du Nil, dans une position commerciale de premier ordre. Voici ce qu'on trouve dans Hérodote sur l'importance de cet entrepôt[2] : « Naucratis était autrefois la seule ville de commerce qu'il y eût en Égypte. Si un marchand abordait une autre bouche du Nil, que la Canopique, il fallait qu'il jurât qu'il n'y était point entré de son plein gré, et qu'après avoir fait ce serment, il allât se rendre avec le même vaisseau à l'embouchure Canopique ; ou, du moins, si les vents contraires s'y opposaient, il était obligé de transporter ses marchandises dans des barils, autour du Delta, jusqu'à ce qu'il arrivât à Naucratis. Telles étaient les prérogatives dont jouissait cette ville. »

Le même auteur donne dans un autre endroit le témoignage suivant[3] : « Quant à ceux (des Grecs) qui ne voulaient pas fixer leur demeure à Naucratis et qui ne voyageaient que *pour des affaires de commerce*, Amasis leur donna des places pour élever aux dieux des temples et des autels. Le plus grand temple que ces Grecs aient en Égypte, et en même temps le plus célèbre et le plus commode s'appelle Hellénion. Les villes qui le firent bâtir à frais communs furent, du côté des Ioniens, Chios, Téos, Phocée, Clazomènes; du côté des Doriens, Rhodes, Cnide, Halicarnasse, Phasélis ; de celui des Eoliens, la seule ville de Mytilène. L'Hellenion appartient à toutes ces villes : elles ont le droit d'y établir des juges. Toutes

---

1. M. Letronne remarque que 30 000 guerriers répondent au moins à une population de deux cents à deux cent cinquante mille âmes. Du reste, d'après lui, sous les pharaons Saïtes, des colonies grecques s'établirent non-seulement dans le Delta mais dans toute l'Égypte, sur les routes mêmes qui conduisent au Darfour et au Kordofan. *Mém. sur la civilisation égyptienne*, dans ses *mélanges d'érudition et de critique historique.*

2. *Euterpe*, § 179. — Raoul Rochette, *Histoire critique des colonies grecques*, t. III, liv. V, chap. I. p. 165.

3. *Euterpe*, § 178.

les autres villes qui prétendent y avoir part s'attribuent un droit qu'elles n'ont pas. Les Éginètes ont cependant bâti, pour eux en particulier, un temple à Jupiter, les Samiens à Junon et les Milésiens à Apollon. »

Par cette nomenclature on voit quels sont ceux des Grecs ou des colons grecs qui prenaient part au commerce de l'Égypte et qui, concurremment avec les Phéniciens, répandaient dans les pays baignés par la Méditerranée les marchandises de l'extrême Orient venues par la voie de la mer Rouge.

Amasis mourut en 526, laissant le trône à son fils Psammémit ou Psammétichus III qui fut le dernier des Pharaons. Six mois plus tard Cambyse entrait victorieux en Égypte.

VI

Données sur la part prise dans le commerce des marchandises indiennes, par les Grecs, jusqu'à l'époque des guerres médiques. Expédition des Argonautes. — Avant d'atteindre dans la succession des faits qui regardent le commerce de l'Inde avec les occidentaux, l'époque de la conquête des Perses, il faut revenir en arrière pour chercher quelle est la part prise par les Grecs dans ces transactions, ailleurs qu'en Égypte.

Tout ce qui touche à l'histoire première de ces peuples est resté bien obscur, et les écrivains, tant anciens que modernes, sont loin de s'accorder sur les faits qui signalent les temps primitifs et les temps héroïques de la Grèce ; mais, s'il est difficile de discerner jusqu'à quel point les événements de cette période méritent confiance, il est encore bien plus pénible d'accorder entre elles les dates données par les divers auteurs. Dans ces prolégomènes il faut donc, jusqu'au moment où l'on se servit des Olympiades pour désigner les époques, ne regarder les faits et surtout les dates que comme des conjectures. Cependant, parmi ces faits, il en est que la généralité semble avoir admis : ainsi il paraît avéré que les Grecs doivent en grande partie leur civilisation aux colonies égyptiennes, phéniciennes et phrygiennes, et ces relations sembleraient indiquer l'existence d'un commerce déjà assez étendu. Dans l'époque la plus reculée on voit les Phéniciens,

venus en Grèce, enlever la fille d'Inachus. Le nom d'Inachus, lui-même, serait un nom phénicien[1], et ceux de Phronée, fondateur d'Argos, dont on place l'existence en 1920, et d'Io seraient égyptiens. La plupart des divinités qu'adoraient les Grecs étaient originaires d'Égypte ou de Phénicie ; or, la ressemblance du culte est la meilleure preuve de relations. Il est en effet présumable que les Phéniciens, qu'on a vus cherchant sur tous les rivages de la Méditerranée des débouchés par lesquels ils pussent écouler leurs marchandises, ne négligèrent pas la Grèce, une des contrées les moins éloignées du centre de leur puissance. Ces premières transactions reposaient, du reste, sur de tristes bases ; Ezéchiel nous apprend qu'en échange de leurs produits manufacturés, les Phéniciens demandaient aux Pélages et aux Hellènes des esclaves qu'ils revendaient ensuite aux Asiatiques.

On place généralement vers 1643 l'arrivée de Cécrops dans l'Hellade. Ce premier roi d'Athènes serait un Égyptien qui, vivant sous Pharaon Aménophis ou mieux Amenhotep, aurait quitté sa patrie pour s'établir en Grèce où il enseigna l'agriculture et introduisit l'olivier. La civilisation progressa sous les successeurs de Cécrops et avec elle le commerce prit chaque jour une extension nouvelle.

Vers 1580 le Phénicien Cadmus parvint en Béotie où il fonda Thèbes dont la citadelle fut nommée la Cadmée.

Danaüs, Égyptien, s'établit en 1572 dans l'Argolide. En 1380 le Phrygien Pélops aborda dans la péninsule qui forme le sud de la Grèce à laquelle on donna dès lors le nom de Péloponnèse.

Les Grecs habitant une contrée dont les côtes découpées forment en tous sens de vastes golfes furent poussés vers l'art de la navigation par la nature même de leur pays ; mais, comme tous les peuples dans l'enfance, ils se bornèrent pendant de longs siècles au cabotage qu'ils firent dans de petites barques qui n'eussent pu braver la pleine mer. Ce ne fut que plus tard, au fur et à mesure des expéditions phéniciennes, égyptiennes et phrygiennes qu'ils se perfectionnèrent dans la

---

1. Il viendrait d'inak ou énak, enakim, mot emprunté aux langues de Phénicie et du pays de Chanaan et désignant les hommes redoutables par leur force et leur bravoure. Poirson et Caÿx. *Précis de l'histoire ancienne*, p. 151.

construction[1]. Les navires étrangers leur servirent de modèles. L'arrivée de Danaüs sur un vaisseau conduit par cinquante rameurs leur fit faire un notable progrès que leurs rapports avec les Crétois augmentèrent encore. Bientôt ils poussèrent leurs excursions maritimes jusque dans les îles et sur les rivages voisins, ils fondèrent même des colonies.

Le premier fait à peu près certain ayant quelques rapports avec le commerce des Indes que nous fournisse l'histoire des temps primitifs de la Grèce est la fuite de Phryxus, fils d'Athamas, roi de Béotie qui, pour sauver ses jours, s'embarqua à Orchomène, traversa la mer Égée et le Pont-Euxin, puis se réfugia en Colchide. Ce voyage, qui prouve combien l'art de la navigation avait fait de progrès, démontre aussi l'antiquité des relations établies entre la Grèce et les rivages à l'orient du Pont-Euxin. Minos, roi de l'île de Crète, passe pour avoir accompli le même voyage avant Phryxus et ce serait lui alors qui aurait fait connaître aux Grecs les richesses de la Colchide.

On a remarqué sans doute qu'à propos du premier empire assyrien, il a été dit que la Bactriane paraissait avoir été, dans les temps les plus anciens où l'histoire puisse pénétrer, un des plus grands centres du commerce et tout particulièrement du commerce des marchandises indiennes, qui remontant l'Indus descendaient ensuite l'Oxus pour gagner les pays qui entourent la mer Caspienne. Parvenues soit en traversant cette mer, soit en contournant sa partie sud, sur les côtes de l'Albanie ou de la Médie, elles étaient ensuite transportées dans les provinces septentrionales de l'empire assyrien, c'est-à-dire en Ibérie et en Arménie, contrées que les inscriptions cunéiformes nouvellement déchiffrées font connaître comme un des centres principaux de la plus vieille civilisation[2]. De là une portion de ces marchandises était portée en

---

1. Raoul Rochette, *Histoire critique de l'établissement des colonies grecques*, t. I, liv. I, chap. v, p. 144.

2. Nous savons, par la grande inscription que Sargon fit graver à Khorsabad, et qu'ont traduite MM. Jules Oppert et Joachim Ménant (*Journal asiatique*, 6e série, t. I, 1858), qu'il existait dans la seule Arménie, au temps de ce prince, c'est-à-dire dans le huitième siècle avant Jésus-Christ, 55 villes murées, 8 villes ordinaires et 11 forteresses. Izirti, au temps de Sargon, était la capitale de l'Arménie, car ayant raconté sa victoire sur le roi de ce pays, il dit, dans la même inscription : « J'occupai Izirti, la ville de sa royauté et les villes d'Izibia et d'Armit, ses redoutables forteresses. » La

Colchide sur la côte ouest de l'isthme qui sépare la mer Caspienne du Pont-Euxin. Les Grecs des temps héroïques eurent probablement connaissance de ce commerce et des richesses qu'en tiraient les habitants de la Colchide, puisqu'ils y dirigèrent, au milieu de difficultés sans nombre, leurs premières expéditions maritimes importantes. La Colchide, outre le commerce dont elle était évidemment l'entrepôt et le commerce particulier des denrées qu'elle produisait, jouissait, dès l'antiquité la plus reculée, d'une grande renommée d'opulence due à l'or qu'on extrayait des montagnes du Caucase au pied desquelles elle était située[1]. Une pareille proie devait bien tenter les peuples encore sauvages de la Grèce et le but de l'expédition des Argonautes, que quelques auteurs ont en vain essayé de regarder comme une fable, était certainement de s'en emparer. La même tentation, si le témoignage d'Hérodote[2] a quelque valeur en cette circonstance, semble avoir déterminé Sésostris à laisser en Colchide, sur les bords du Phase, une colonie égyptienne, quatre-vingts ans à peu près avant l'expédition des Argonautes[3]. Peut-être ce prince, si ses conquêtes l'ont réellement amené jusque-là, eut-il l'intention d'ouvrir aux produits indiens, par la mer Noire et la Méditerranée, un nouveau chemin vers l'Égypte.

Jason, chef grec, monté sur le navire Argo, le plus grand qui eût encore été construit, et accompagné des plus vaillants de ses compatriotes, à quelque peuplade qu'ils appartinssent, quitta donc, vers 1330, les rivages de sa patrie pour se rendre en Colchide. La Grèce entière, disent les traditions, avait con-

---

ville de Van, sur le lac de ce nom, paraît remonter aussi à l'époque assyrienne.

1. Gamba (le chevalier), *Voyage dans la Russie méridionale et particulièrement dans les provinces situées au delà du Caucase de* 1820 *à* 1824. t. I, chap. IV, p. 112.

2. Euterpe, 195 à 104. — Diodore, liv. I, § 55.

3. M. Vivien de Saint-Martin qui, dans son *Mémoire historique sur la géographie ancienne du Caucase*, nie ce fait de la création par Sésostris d'une colonie égyptienne au sud de la Colchide, donnerait aux Égyptiens, dont la présence est signalée sur ce point par Hérodote, une origine toute différente qui n'établirait, du reste, qu'un rapport de plus entre l'Inde et les pays de l'isthme caucasien. Pour lui, les Égyptiens des bords du Phase, comme les Sindi du poëme orphique et les Graukeni, ne seraient que les Bohémiens Zigheunes, Gypsies ou Gitanos modernes, venus de l'Inde à des époques dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir.

couru à la construction du navire Argo, ce qui fait supposer que le nom d'Argo était plutôt celui du principal vaisseau d'une flotte, ou d'une flotte elle-même, et que l'expédition des Argonautes était le résultat d'une vaste confédération des peuples de la Grèce qui sentirent le besoin de rassembler leurs forces pour un voyage si lointain, dans des mers presque inconnues et infestées de pirates[1]. Les résultats considérables auxquels donna lieu l'expédition des Argonautes semblent, du reste, venir à l'appui de cette assertion : la portion de ces aventuriers qui resta sur les rivages de la Colchide, donna naissance à trois peuples : les Tyndarides, les Héniokhes et les Achéens Phthiotes.

Jason et ses compagnons entrèrent donc dans le Pont-Euxin et longeant les rivages de l'Asie Mineure parvinrent jusqu'en Colchide, à l'embouchure du Phase où ils s'emparèrent des richesses dont la connaissance avait fait dire aux Grecs qu'ils couraient à la recherche de la Toison d'or suspendue par Phryxus dans un bois consacré à Mars. Jason enleva même la fille d'Aétès, roi de ce pays, la fameuse Médée, dont les fureurs devaient épouvanter la Grèce. Après ces actes de piraterie, chargé de butin, il remit à la voile pour retourner dans sa patrie. Les richesses que les Argonautes rapportèrent firent naître, chez leurs compatriotes, le désir ardent de marcher sur leurs traces et chacun voulut chercher, sur les plages lointaines que baigne le Pont-Euxin, une proie d'une telle opulence. Cependant, pour que des entreprises de ce genre pussent résister aux pirates, il était nécessaire que la Grèce entière concourût à ces nouvelles expéditions, comme elle avait fait, sans aucun doute, pour celle des Argonautes ; or, une pareille entente était difficile à obtenir, et, en l'absence d'une confédération, le Pont-Euxin était fermé aux expéditions particulières.

Parmi les obstacles les plus sérieux qui s'opposaient à l'extension de la navigation des Grecs vers l'Orient, se trouvait la ville maritime de Troie, située presque à l'entrée de l'Hellespont, première porte du Pont-Euxin. Les Troyens, alors puissants et ennemis des Grecs dont ils rencontraient la con-

---

1. Jason, suivant plusieurs commentateurs, fit deux voyages en Colchide ; le premier aurait été une sorte de reconnaissance du pays, un examen des profits à recueillir, le second n'est autre que l'expédition des Argonautes.

currence commerciale et politique dans les îles de la mer Egée, résolurent d'empêcher et mirent, en effet, obstacle à de nouvelles expéditions en Colchide et sur les rivages septentrionaux de l'Asie Mineure. Les Hellènes arrêtés ainsi, au début de leur carrière maritime, résolurent de triompher d'une opposition aussi nuisible à leurs intérêts et ce fut cette pensée de forcer le passage qu'on leur refusait qui donna lieu à une seconde confédération dont le prétexte fut l'enlèvement vers 1280 de la femme de Ménélas roi grec, par Pâris, fils de Priam, souverain de la Troade. L'expédition fut heureuse après dix ans d'efforts ; Troie fut détruite, ses habitants dispersés et le canal de l'Hellespont ouvert. Les Grecs alors se précipitèrent à l'envie dans le Pont-Euxin, couvrant ses rivages de leurs colonies. En suivant le bord oriental de cette mer à partir du Bosphore Cimmérien, les premières colonies grecques dont parlent les auteurs anciens sont celles des Achéens Phthiotes formées au pied même de la chaîne du Caucase, à l'endroit où ces montagnes viennent en s'abaissant jusqu'au rivage. Après les Achéens Phthiotes, en suivant toujours la côte vers le sud-est, on rencontrait, d'après les plus vieilles traditions, les colonies des Héniokhes, dont le territoire s'étendait jusqu'aux frontières de la Colchide. Le port de Dioscurias était leur principal centre. Ces deux peuples, comme on l'a remarqué plus haut, passent quelquefois pour les descendants des Argonautes. Les Tyndarides, habitants du même pays, sont regardés comme ayant eu la même origine. D'autres colonies grecques furent aussi établies, non-seulement en Colchide, mais dans toute la largeur de l'isthme qui sépare le Pont-Euxin de la mer Caspienne[1], dans les provinces d'Ibérie et d'Albanie. Elles étaient surtout placées sur les rives des fleuves tels que le Phase et le Cyrus.

A tort ou à raison, le souvenir de Jason est resté longtemps cher aux peuples de ces contrées qui le regardaient comme un demi-dieu et lui attribuaient encore, à l'époque de Strabon, tous les grands événements antérieurs dont la tradition véritable s'était perdue[2]. Cette popularité prolongée fortifie l'hypothèse qui fait de ce guerrier, non pas un simple pirate, mais le chef d'une armée de tous les Grecs confédérés, un

---

1. Tacite. *Annales*, liv. VI, § 34, t. II, de la traduction de Burnouf.
2. Strabon. *Géographie*, liv. XI, chap. v, p. 227. Trad. de la Porte du Theil.

conquérant sérieux qui vint dans ces pays lointains dans le but bien avéré de détourner, au profit de ses compatriotes, un commerce lucratif sur lequel il avait des données certaines. L'isthme caucasien était en effet la seule voie qui rapprochât les Grecs de Ninive et de Babylone, centres de civilisation dont la renommée était certainement parvenue jusqu'à eux. Hérodote dit, d'ailleurs[1] : « que ce n'est qu'après avoir terminé les affaires qui leur avaient fait entreprendre ce voyage, que les Grecs enlevèrent Médée, fille du roi[2]. » Ainsi, et c'est un point de la plus haute importance pour la question traitée ici, les habitants de la Colchide attribuaient à Jason l'établissement des rapports suivis entre les bassins du Phase et du Cyrus. Or, il faut savoir que ces deux fleuves, navigables dans les trois quarts de leurs cours, prennent l'un et l'autre naissance au centre de l'isthme caucasien, pour couler, le premier vers le Pont-Euxin à l'occident, le second, du côté de l'orient, vers la mer Caspienne. Une communication facile pouvait donc être établie entre les deux mers en rendant praticable l'espace compris entre les points où ces deux fleuves cessent d'être navigables. Voici les renseignements que donne à ce sujet, en se servant des géographes anciens, Formaleoni, auteur vénitien de la fin du dix-huitième siècle[3] : « Le Phase, fleuve grand et profond, passe par le

---

1. *Clio*, § 2.

2. M. Vivien de Saint-Martin, en rendant compte, dans son *Mémoire sur la géographie ancienne du Caucase*, des parties géographiques du poëme orphique sur l'expédition des Argonautes, y remarque, chap. Ier, p. 8, 9 et 10, les mots : *Tanaïs*, qui d'après lui doit signifier le Tanaïs d'Asie, *Khidnéens*, qu'il faut traduire par Chaldéens, et enfin *Assyriens*. Il est dit dans le poëme que l'expédition, après avoir dépassé l'Araxes, parvint aux ports enfoncés dans les terres des.... Khidnéens.... des Assyriens. M. Vivien ne semble pas croire que les Argonautes aient pénétré au delà du Phase ; mais il est loin de mettre en doute, à un point de vue il est vrai tout autre que celui du commerce, les rapports existant, dès l'epoque la plus reculée, entre les populations de l'isthme caucasien et celles du bassin de l'Oxus à l'est de la mer Caspienne. Ainsi il dit, chap. II, 31, à propos de l'origine des Héniokhes : « Nous avons déjà fait remarquer que Pline, dans son énumération des tribus bactriennes, met les Héniokhes sur le haut Oxus (liv. VI, c. 18). Toujours, dans l'étude des pays qui s'étendent à l'ouest de la Caspienne et qui touchent au Pont-Euxin, nos regards sont ramenés vers ces contrées intérieures de l'Asie où tous les peuples de l'Occident semblent retrouver leur berceau. »

3. *Storia filosofica e politica della navigazione del commercio e delle colonie degli antichi nel mar nero.* Vol. Ier, chap. IX, p. 127. Il semble

milieu de la Colchide, grossi du Glauchus et de l'Hippus, il est navigable en remontant pendant un long trajet, jusqu'à Sarapani. Là les Grecs se fixèrent et construisirent une forteresse si grande que ses murs auraient pu circonscrire une vaste cité. C'était le dépôt de toutes les marchandises de l'Inde qui, de la Bactriane et de la Saracène venaient aboutir à la mer Caspienne par le moyen de l'Oxus et de l'Ochus, et de là étaient introduites, par l'Araxes et le Cyrus, jusqu'en Ibérie. L'espace qui séparait de Sarapani l'endroit où le Cyrus cessait d'être navigable, était de quatre journées, et la route qui le parcourait était praticable même aux chars[1]. »

« Ce trafic, très-ancien, avait fait de l'Ibérie une des contrées les plus cultivées et les plus opulentes de l'Asie. Outre la fertilité naturelle de cette terre, les montagnes de ce pays contenaient autant de mines d'or que l'Ibérie occidentale. L'Ibérie se distinguait encore par la multitude de ses villes construites, non à la manière des barbares, mais au moyen de l'architecture élevée couverte de tuiles à l'usage des Grecs. L'Albanie, contrée voisine, était peu inférieure à l'Ibérie. »

Et plus loin[2] :

« L'or s'y trouvait également, mais cet avantage était bien inférieur à celui que les colonies grecques retiraient des

---

avoir poussé un peu trop loin ses conclusions, surtout pour l'époque des premières colonies grecques; mais, comme ce qu'il énonce rentre entièrement dans le cadre de ce travail et, qu'au reste, il n'y a dans ses interprétations qu'une complaisance chronologique, nous devons citer ce passage. Christian Lassen, l'auteur allemand si justement apprécié lorsqu'il s'agit de l'Inde et des rapports des Indiens avec les autres peuples, admet, dans son *Indische alterthumskunde*, que la voie commerciale de l'isthme caucasien fut connue et employée bien avant Alexandre. Il pense même (t. II, liv. II, p. 603) qu'on ne doit pas regarder comme invraisemblable que ce commerce ait eu lieu à une époque voisine de celle de la fondation de Dioscurias qu'il place vers l'an 600 avant Jésus-Christ, mais qui probablement remontait à une époque beaucoup plus éloignée.

1. Outre Sarapani ou Sarapana, une ville de Phase existait à l'embouchure du fleuve du même nom. (Strabon, *Géographie*, liv. XI, chap. III, p. 207.)

2. Même chapitre, p. 134. Ici, Formaleoni affirme que les Grecs ne connaissaient pas les marchandises des Indes avant la guerre de Troie; cependant leur contact avec les Phéniciens les leur avait vraisemblablement mises de très-bonne heure sous les yeux, et même avait dû en favoriser l'introduction dans leur pays dès qu'ils eurent acquis une teinture de civilisation. C'est en outre aux Grecs qu'il attribue la découverte de la route commerciale joignant le Pont-Euxin à la mer Caspienne.

riches produits de l'Inde. La Grèce, avant la guerre de Troie, n'avait aucune connaissance de ces précieuses marchandises qui, dans ces contrées lointaines, fournissaient au luxe de l'Asie. Elle ne commença à les connaître que lorsque ses établissements sur le Phase furent formés. La capitale de l'empire d'Assyrie les avait attirés du midi au nord. Ninive était le centre où elles descendaient de la Bactriane, apportées par les fleuves jusqu'à l'extrémité méridionale de la mer Caspienne. Le voisinage de cette capitale les avait fait connaître aux nations du Caucase qui, elles-mêmes, en apprirent l'usage et la valeur aux colons établis sur leurs terres; ceux-ci en transmirent le goût à la Grèce qui, pauvre et sobre auparavant, avait, à la suite de ses victoires, ouvert son sein aux germes de la corruption et de la mollesse. Les marchandises qui formaient la base du luxe asiatique étaient : la soie, les drogues, les aromates, les onguents odorants, les perles, les pierres précieuses. Tout ce qui fait l'objet de la cupidité trouva un prix infini aux yeux d'un peuple pour lequel une opulente splendeur était inconnue ; la disette et la rareté excitaient le désir général et soutenaient le crédit de ces marchandises inutiles aux besoins de la vie. En Grèce, les rois et les dieux étaient seuls réputés comme pouvant posséder de semblables richesses et pendant quelque temps elles ne servirent qu'à eux seuls; elles étaient réservées pour orner les palais et les temples, les uns et les autres abondaient malheureusement en Grèce.

« Les colons de la Colchide ne pouvaient acquérir qu'avec beaucoup de difficultés et à prix d'or une petite partie des marchandises précieuses également prisées par les nations de l'Asie. Ils étaient forcés d'aller les chercher dans la capitale de l'Assyrie, à beaucoup de journées dans les terres, de les acheter à très-haut prix et de les transporter sur les rivages du Pont-Euxin. Ce trajet était dispendieux et difficile. Les Grecs, comme il semble, se lassèrent bientôt d'un tel commerce, et l'avidité du gain suggéra à leur industrie de raccourcir le chemin et d'acquérir de première main les marchandises de l'Inde[1]. La mer Caspienne était le premier dépôt de ces mar-

1. Quoique cette opinion de Formaleoni ne soit pas une preuve absolue que le commerce des Grecs avec l'Inde traversa la mer Caspienne, on peut rappeler que, parmi les historiens ou géographes de l'antiquité, Hérodote, le plus ancien, fut celui qui connut le mieux cette mer ; ce qui ferait sup-

chandises. Or la distance de cette mer au Pont-Euxin n'étant que de trois cent soixante-quinze milles, ils s'ingénièrent à rendre d'un plus facile accès le chemin qui la parcourait et qui était obstrué par les hautes montagnes du Caucase. D'une part il y avait le Phase, dont le lit navigable pendant quatre-vingts milles conduisait jusqu'au sein des montagnes, de l'autre il y avait le Cyrus et l'Araxes courant réunis vers l'orient. Ces fleuves étaient aussi navigables, mais leur cours s'arrêtait au milieu des montagnes dans lesquelles il y avait une vallée où l'eau étant stagnante, formant un vaste lac sans communication avec la mer Caspienne. Une seule montagne formait un obstacle insurmontable à la tendance naturelle de ces deux fleuves. Les Grecs comprirent que si l'art réussissait à vaincre une telle barrière, la communication aurait lieu d'une mer à l'autre, de façon que la route de terre que devaient suivre les marchandises de l'Inde pour passer de la mer Caspienne au Pont-Euxin serait réduite à quatre journées seulement. L'entreprise fut tentée et réussit ; l'Araxes uni au Cyrus furent conduits à déboucher dans la mer Caspienne. L'époque où fut commencé et suivi ce travail est incertaine. »

Cette description de la route que les marchandises de l'Inde suivirent au sud du Caucase, au temps des Grecs, est presque entièrement tirée de la *Géographie* de Strabon [1], mais cet auteur ne donne aucun renseignement sur celui qui le premier a ouvert ce passage au commerce. Que la communication à travers l'isthme caucasien ait été établie par Jason lui-même, comme quelques traditions l'ont donné à penser, ou par quelque expédition postérieure à la sienne, il n'en est pas moins vrai qu'une des grandes voies commerciales de l'Inde en Europe était trouvée. Cette route, abandonnée à certaines époques, fut bien des fois rouverte [2].

---

poser que des relations antérieures à lui avaient eu lieu, dans ces parages, entre les Européens et les Asiatiques. De plus le même auteur (liv. I, § 104) parle d'une route de terre conduisant du Pont-Euxin au centre de la Médie, par le Phase, la Colchide et le pays des Sapires.

1. Liv. I, chap. III, p. 176-185. — Liv. XI, chap. IX, p. 249. — D'après Pline, *Histoire naturelle*, liv. VI, chap. V, Dioscuriade (ou Dioscurias), ville abandonnée de son temps, fut jadis célèbre : « Elle était autrefois, dit-il selon Timosthène, le rendez-vous de trois cents nations qui parlaient des langues différentes, et nous-mêmes nous y avons eu cent interprètes. »

2. *Histoire du commerce, de la géographie et de la navigation*, d'après l'ouvrage du docteur Hoffmann, par J. Duesberg, p. 198.

En continuant à suivre les côtes du Pont-Euxin au delà des frontières méridionales de la Colchide, on trouvait les colonies grecques de Trapézonte, Ermonassa, Cerasonte, Sinope, fondées à différentes dates, mais dont plusieurs devaient devenir plus tard de grands entrepôts du commerce des Indes. Parmi les Grecs, ce sont les Milésiens dont les colonies acquirent le plus d'importance dans les pays au nord et à l'orient du Pont-Euxin; ce sont eux qui, à la suite de l'expédition des Argonautes, semblent avoir accaparé le commerce de ces régions et avoir été les entrepositaires des produits indiens. Les colonies de Chersonèse, de Théodosie et de Panticapée dans la Chersonèse-Tauride, et de la Tana à l'embouchure du Tanaïs, leur doivent leur origine.

Les colonies du Pont-Euxin n'étaient pas les seules qu'eussent formées les Grecs pendant et depuis les temps héroïques. Avec la civilisation, un besoin immense d'expansion s'était emparé d'eux; trop à l'étroit dans leur pays, ils cherchèrent des territoires nouveaux sur toutes les côtes voisines; on les vit s'établir successivement dans la partie maritime de l'Asie Mineure, ainsi que dans les îles de la mer Égée, dans celles de Crête, de Chypre, de Rhodes, en Sicile, sur les côtes de l'Italie méridionale et sur celles d'Afrique. Les établissements formés dans tous ces pays entretenaient des relations très-suivies avec la mère patrie, et bientôt, sous l'impulsion du commerce auquel ces relations donnaient lieu et des richesses dont elles étaient la source, les lettres, les sciences, les arts, l'industrie et le luxe se développèrent, et la Confédération hellénique parvint à un haut degré de prospérité. Néanmoins, avant d'arriver, comme ils le firent, à l'apogée de la civilisation antique, les Grecs eurent à triompher de plusieurs obstacles parmi lesquels il faut placer en première ligne la lutte d'influence maritime qu'ils eurent à soutenir contre les Phéniciens auxquels leurs colonies enlevaient une partie de leurs débouchés commerciaux. De la concurrence que se firent ces deux peuples sur les rivages ou dans les îles de la Méditerranée, naquit entre eux une haine mortelle, dont les effets ont été trop souvent oubliés par les historiens. Les Phéniciens, dominateurs incontestés du bassin Méditerranéen et seuls intermédiaires du commerce avec l'extrême Orient, ne pouvaient rester tranquilles spectateurs de l'extension de la puissance et du commerce helléniques; ils ne pouvaient supporter que ces nouveaux venus, non contents d'accaparer les

marchandises indiennes parvenues dans l'isthme caucasien, se présentassent encore à côté d'eux sur les marchés de l'Égypte, aussi les voit-on embrasser avec ardeur les causes de toutes les nations ennemies des Grecs. Depuis l'extension des colonies grecques, Tyr devint l'alliée presque constante des rois de Perse Achœménides et sa marine fut toujours à leur disposition, soit qu'ils attaquassent la Grèce elle-même, soit qu'ils portassent leurs armes en Afrique contre les Égyptiens révoltés soutenus par leurs rivaux[1]. « Les Phéniciens cependant, dit Heeren, conservèrent le privilége de fournir aux Grecs quelques-unes des denrées les plus recherchées et les plus précieuses, que ceux-ci ne trouvaient pas dans leurs colonies. Ils leur vendaient par exemple les encens et les parfums qu'ils tiraient de l'Arabie et dont les Hellènes ne pouvaient se passer dans leurs sacrifices. Ils leur apportaient aussi les produits des fabriques et des manufactures de Tyr, tels que les vêtements de pourpre, les objets de parure, les jouets et autres articles qu'on ne travaillait nulle part avec la même supériorité ou que le goût prédominant avait mis à la mode[2]. »

Malheureusement pour les Grecs, leur prospérité commerciale ne fut pas de longue durée ; leur marine, paralysée par les dissensions intérieures, par les guerres que se faisaient entre elles leurs principales républiques, décrut rapidement, et le commerce suivit la décadence de la marine. Les marchandises indiennes ne leur arrivaient plus par l'isthme caucasien. Depuis la destruction de Ninive, les peuples de cette région, délivrés du joug assyrien, avaient repris leurs querelles particulières et, avec elles, leur barbarie primitive. Confédérés pour la guerre de Troie, les Grecs avaient armé onze cent quatre navires, au commencement de la guerre médique ils n'en possédaient plus que trois cent trente et un, et encore ces navires étaient-ils de plus petites dimensions que les premiers. La plupart de leurs colonies, surtout en Asie, n'étant plus suffisamment protégées par leurs métropoles,

---

1. Cette animosité fut si vivace qu'à l'époque où Alexandre le Grand se voyait maître de l'Asie occidentale, les Tyriens, qui n'avaient pas hésité à accepter la suzeraineté de Cyrus, repoussèrent la sienne, et que le héros macédonien fut forcé d'anéantir cette rivalité sous les ruines mêmes de la superbe Tyr.

2. T. II, p. 68.

se rapprochèrent des peuples les plus puissants de leur voisinage : elles commencèrent par des alliances et finirent par se laisser absorber. A cette époque ils consommaient bien encore, quoiqu'en moindre quantité, les denrées exotiques et particulièrement celles qui font l'objet des transactions avec l'Inde, mais ces denrées leur étaient apportées par les habitants de celles de leurs colonies qui avaient continué à prospérer et par les autres nations maritimes. Ce ne fut qu'à la suite des services rendus par leur marine à leur indépendance, pendant les guerres médiques, qu'ils sentirent de nouveau son utilité et qu'ils cherchèrent à lui rendre la force qu'elle avait perdue.

VII

Du commerce de l'Inde pendant la domination des Perses — On a vu, à propos de la Bactriane, qu'au moment de la dispersion des hommes une partie de la race japhétique composée des tribus dites Iraniennes s'était établie dans la région qui s'étend au sud de la mer Caspienne et à l'est du bassin du Tigre, tandis qu'une autre, formée des Aryas, se portait vers le haut Indus. L'histoire primitive des Iraniens est encore entourée de nuages, c'est à peine si certains livres religieux, aujourd'hui savamment commentés, aident à soulever un coin du voile qui la couvre; on sait, cependant, que ces tribus sont la souche des deux peuples connus des Grecs sous les noms de Mèdes et de Perses.

Les Mèdes soumis tour à tour, pendant de longs siècles, au joug des Babyloniens et des Assyriens, n'entrent en scène qu'à l'époque de leur révolte contre Sardanapal IV. Pendant la durée du dernier empire Assyrien on les voit entreprendre, contre les rois de Ninive, au nom de leur indépendance, une lutte qui ne se termine qu'en 625 (avant J.-C.), moment où, alliés avec les Babyloniens, ils renversent cet empire superbe qui pesait sur l'Asie et détruisent définitivement sa capitale. Pendant la période qui suit la chute de Ninive, les Mèdes sont gouvernés par leurs propres souverains et la civilisation se développe librement chez eux. Ecbatane, leur principale ville, se couvre de monuments restés célèbres, le com-

merce qui marche toujours de pair avec la civilisation s'y réfugie et il engendre là, comme ailleurs, un luxe qui ne trouve sa satisfaction que dans l'usage des produits de l'extrême Orient. Le vaste marché ninivite qu'alimentaient les négociants phéniciens n'existant plus, et l'activité des Chaldéens du bas Euphrate se bornant alors à l'approvisionnement de Babylone en marchandises indiennes, les Mèdes, pour satisfaire leurs besoins nouveaux, durent chercher dans la création de débouchés commerciaux vers l'est et dans l'établissement de rapports directs avec les Indiens, les ressources qu'ils ne trouvaient plus dans l'ouest ou le sud-ouest; aussi eurent-ils recours à l'ancienne route qui joignait avec le haut Indus les pays au sud de la mer Caspienne, cette route que les historiens qui traitent de cette époque n'ont pas définie, et dont il a été plusieurs fois question à propos de l'approvisionnement en produits indiens des pays situés au sud du Caucase. Sur cette voie, les Mèdes rencontraient partout des populations comme eux de race japhétique, ce qui devait singulièrement favoriser le développement de leurs transactions.

En devenant conquérants, les Mèdes avaient imposé leur domination à un autre peuple de leur race, mais de mœurs entièrement différentes : aux Perses. Tandis que les vainqueurs de Ninive habitaient un pays riche et relativement plat où l'agriculture, l'industrie et le commerce pouvaient se développer, les Perses étaient établis dans une contrée montagneuse et peu fertile où ils s'adonnaient à l'élève des bestiaux. Peu civilisés, divisés en tribus soumises au régime féodal et sans cesse en querelle les unes avec les autres, ils avaient pris des habitudes qui en firent les plus rudes batailleurs de l'Asie lorsqu'ils consentirent à reconnaître l'autorité d'un même chef, ce qui eut lieu cinquante ans environ après la destruction de Ninive. Cyrus qui paraît avoir été leur second souverain employa leur humeur guerrière à secouer le joug des Mèdes et même à les soumettre. Favorisé, comme il vient d'être dit, par une origine commune, après avoir triomphé des Mèdes, il porta ses armes victorieuses chez les tribus de race iranienne ou arienne que ces derniers avaient primitivement subjugées et qui s'étendent vers le nord-est, des frontières de la Perse proprement dite aux sources de l'Oxus. Ses victoires lui livrèrent l'Arie, la Drangiane, l'Arachosie, la Paropamise, la Margiane, la Bactriane

et, peut-être, la Sogdiane. Si l'on joint à ces pays la Parthie et l'Hyrcanie qui se trouvent englobées entre l'Arie et la Médie, et que le nouveau conquérant ne put pas négliger, on voit que la route commerciale dont se servaient les Mèdes pour correspondre avec l'Inde passa tout entière entre ses mains. Le fondateur de l'empire des Perses ne parvint cependant pas jusqu'à l'Indus. Il eût trouvé, dans le bassin de ce fleuve, des populations qui, bien que d'origine japhétique, s'étaient séparées des Iraniens, les Aryas, chez lesquels il eût rencontré une résistance dont ses moyens ne lui eussent pas permis de triompher. Des conquêtes d'ailleurs beaucoup plus attrayantes, par le butin qu'elles devaient produire, pour des guerriers à demi barbares tels qu'on peut supposer qu'étaient les anciens Perses, l'appelaient en Occident. L'efféminée Babylone et l'opulente Lydie n'étaient certes pas des proies à négliger ! On trouve dans Xénophon[1] la certitude que Cyrus, loin d'avoir porté ses armes dans le bassin de l'Indus, rechercha l'amitié du souverain de cette région, lui demandant même des subsides qui devaient l'aider à vaincre les Lydiens. La victoire de Thimbrée et la prise de Sardes le rendirent en peu de temps maître de l'Asie Mineure et de la Syrie; enfin la conquête de Babylone, en 538, le fit reconnaître comme le dominateur incontesté de toute l'Asie à l'occident de l'Indus. La partie méridionale de la vaste péninsule Arabique conserva seule son indépendance.

Le développement de l'empire des Perses, de 550 environ à 525, marque un temps d'arrêt dans l'histoire du commerce de l'Inde. Toutes les routes qui unissent l'Occident à l'extrême Orient, moins une, celle de la mer Rouge que Cambyse ne devait pas tarder à acquérir appartiennent désormais à ce peuple sans qu'il sache en tirer un profit réel. Il fallait qu'une assimilation profonde se fût faite entre les vainqueurs et les vaincus, c'est-à-dire que les mœurs efféminées des Mèdes, des Lydiens et des Babyloniens eussent triomphé de la rudesse des Perses, ce qui ne se produisit que vers l'époque de l'avénement de Darius Ier, pour que les successeurs de Cyrus songeassent à ranimer les transactions troublées par ses conquêtes. Toutefois les efforts de ces souverains n'eurent jamais un très-grand succès; le génie du commerce n'était pas un apanage de leur dynastie. Les relations maritimes di-

1. *Cyropédie*. Liv. III, chap. II; trad. de J. A. C. Buchon.

rectes de leur empire avec l'Inde cessèrent presque complétement. Les conditions d'ailleurs dans lesquelles se trouvent les Perses ne sont plus celles qui favorisèrent à un si haut point les transactions tant que subsistèrent les empires Assyrien et Babylonien. Tout peuple conquérant doit rester fidèle au centre d'où il est sorti, et même, plus un empire s'étend, plus il devient nécessaire d'en fixer le centre dans le territoire même d'où les conquérants sont partis. Tout peuple qui abandonne son point de départ se dénationalise. Pleins de cette idée les rois de Perse n'ont jamais abandonné leur patrie pour se fixer dans les grandes capitales qu'ils avaient soumises quelque avantageusement placées qu'elles fussent. A Ecbatane, à Babylone, à Sardes ils ont toujours préféré leurs bourgades de Suse, de Pasargade et de Persépolis dont ils ont fait, par la suite, les rivales de ces villes superbes. Mais, ni Suse, ni Pasargade, ni Persépolis n'étaient voisines de la mer ou placées dans le bassin d'un grand fleuve de façon à être en communication directe avec elle. Suse, bien que très-voisine d'un affluent du Tigre était une ville essentiellement continentale ; Pasargade était assise sur les sources d'un fleuve sans importance et Persépolis, la vraie capitale de l'empire, était située au centre des montagnes de la Perside. Des besoins nés d'un état nouveau, pas plus que les anciens errements de leur race, ne poussaient donc les Perses à la création d'une marine. Les routes de terre suffisaient pour approvisionner Suse et surtout Persépolis en marchandises indiennes. Les rapports dès lors fréquents de cette dernière ville avec l'Inde pouvaient avoir lieu directement, soit à travers la Drangiane et l'Arachosie si l'on voulait gagner le cours moyen de l'Indus, mais cette voie était peu suivie, soit par la Drangiane et la Paropamise si le commerce cherchait ses ressources vers le haut de ce fleuve. Ecbatane qui avait dans les rapports avec l'Inde, surtout au commencement de la domination des Perses, une part plus grande que Suse et Persépolis était reliée à ce pays par une route commerciale traversant le nord de la Parthie, de l'Arie et toute la Paropamise. C'est sur les confins de l'Arie et de la Paropamise, vers les sources de l'Ochus que devait s'embrancher sur la route principale la voie qui conduisait vers la Bactriane, la Sogdiane et l'Asie centrale[1].

1. Nous ne saurions trop répéter que dans les temps anciens il ne faut

Quant à Babylone le jour où les Perses avaient forcé ses murailles avait été signé son arrêt de mort; sous leur domination elle agonise, quoiqu'elle soit encore une des principales villes de l'empire. Pour elle, n'être plus capitale c'était ne plus être. La Babylonie pour rester fertile avait besoin de rester résidence royale; dans le voisinage du maître, les canaux qui la sillonnaient étaient entretenus et par suite le sol convenablement irrigué donnait de riches moissons[1], les navires venus du golfe Persique chargés des produits indiens remplissaient ses ports, ses marchés étaient alimentés, son industrie prospérait. La Babylonie vivait par l'eau de ses canaux comme les hommes par le sang de leurs veines. Lorsque le Gouvernement s'y trouvait fixé, tous les tributs de l'empire contribuaient à son entretien, déchue de son rang suprême, c'est elle au contraire qui payait des tributs onéreux. Les Perses ont élevé Persépolis, mais chaque brique de ses palais a coûté à la Babylonie l'envasement d'un canal. Les vainqueurs, du reste, favorisaient cet état de choses; ils le bâtirent même en faisant combler certains canaux et barrer l'Euphrate et le Tigre sous prétexte de défendre le pays contre l'invasion d'ennemis qui auraient pu venir par le golfe Persique.

Tant que dura la monarchie des Perses les Phéniciens furent encore les courtiers de l'Orient et les possesseurs de la plus puissante marine, mais ce sont là des prérogatives qu'il leur faut disputer aux Grecs et qui d'ailleurs perdent chaque jour de leur importance. Les marchandises venues

---

pas prendre à la lettre le mot: *route*. On doit comprendre que les voyageurs passaient au travers des provinces se guidant seulement sur certains points de repère. — Une autre observation qu'il convient de placer ici, c'est que l'on a trop souvent pris pour la route commerciale fréquentée dans l'antiquité entre Ecbatane et l'Inde la voie suivie par Alexandre poursuivant Darius Codoman, c'est-à-dire celle qui passe par les portes Caspiennes et le nord des montagnes de la Parthie jusqu'à l'Arie. Évidemment elle fut quelquefois employée, mais ce ne devait pas être celle d'Ecbatane dans l'Inde pas plus que de l'Inde à Ecbatane. Il est impossible d'admettre que les anciens négociants se soient de gaieté de cœur imposé deux passages de montagnes lorsqu'ils pouvaient les éviter. La voie par l'Hyrcanie ne devait être fréquentée que par le commerce des pays de l'isthme caucasien dont les caravanes, après avoir longé le sud de la mer Caspienne, ne passaient les montagnes qu'aux sources de l'Ochus. Consulter Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 529.

1. *Clio*, § 143.

de l'Inde suivent bien encore la voie de la mer Rouge et celle de Gerrha, mais, les marchés de Ninive et de Babylone n'existant plus, les Phéniciens doivent se contenter d'approvisionner l'Arabie, la Syrie, l'Égypte et tout le littoral méditerranéen moins la Grèce et ses colonies. A la suite des conquêtes de Cyrus, quoiqu'ils se soient alliés avec les Perses pour conserver la jouissance des routes de l'Arabie septentrionale, l'Asie intérieure et même l'Asie mineure leur échappent. Cette dernière contrée était mise en communication avec Suse et Persépolis d'une part, avec la Médie de l'autre, par une route nouvelle que les Perses dans un but politique entretenaient avec un soin tout particulier, et dont Hérodote a laissé la description[1]; or, les produits indiens arrivaient facilement du haut Indus en Médie.

---

1. *Terpsichore*, § LII, LIII et LIV. « Il y a sur toute cette route des maisons royales ou stathmes, et de très-belles hôtelleries ; ce chemin est sûr et traverse des pays très-peuplés. On voyage d'abord en Lydie et en Phrygie, et l'on y rencontre vingt stathmes en quatre-vingt-quatorze parasanges et demie. Au sortir de la Phrygie, vous traversez l'Halys, sur lequel il y a des portes, qu'il faut nécessairement passer pour traverser ce fleuve, et un fort considérable pour la sûreté de ce passage. Vous parcourez ainsi la Cappadoce, jusqu'aux frontières de la Cilicie en vingt-huit journées, qui font cent quatre parasanges. Mais sur cette frontière même il faut passer deux défilés et deux forts, après quoi vous faites dans la Cilicie quinze parasanges et demie en trois journées. L'Euphrate qu'on passe en bateaux, lui sert de bornes, et la sépare de l'Arménie. On fait en Arménie cinquante-six parasanges et demie, et l'on y rencontre quinze stathmes et des troupes en chacun ; ce pays est arrosé par quatre fleuves navigables qu'il faut nécessairement traverser. Le premier est le Tigre ; le second et le troisième ont le même nom, qu'ils soient très-différents et qu'ils ne sortent pas du même pays ; car le premier prend sa source en Arménie, et l'autre dans le pays des Matianiens. Le Gyndes, que Cyrus partagea en trois cent soixante canaux, est le quatrième. De l'Arménie on entre dans la Matiane, où l'on fait quatre journées. On traverse ensuite la Cissie en onze journées, qui font quarante-deux parasanges et demie, jusqu'au Choaspes, fleuve qu'on passe aussi en bateaux, et sur lequel est située la ville de Suses. De Sardes à Suses il y a donc en tout cent onze journées ou stathmes.

« Si la mesure du chemin royal par parasanges est exacte, et si l'on évalue la parasange à trente stades, comme en effet elle les vaut, il y a de Sardes au palais royal de Memnon, treize mille cinq cents stades, puisqu'on y compte quatre cent cinquante parasanges. A cent cinquante stades par jour, cette route est précisément de quatre vingt-dix jours.

« Aristagoras de Milet avait donc raison de dire à Cléomènes, roi de Lacédémone, qu'il y avait trois mois de chemin jusqu'au lieu de la résidence du roi. Mais si l'on veut encore plus d'exactitude, il faut joindre à cette route celle d'Ephèse à Sardes. Ainsi l'on compte en tout de la mer

Dans l'histoire ancienne de l'Orient il existe un fait ayant grand rapport avec le sujet qui forme le thême de ce travail quoique, jusqu'ici, il n'ait pas été considéré à ce point de vue : il s'agit de la conquête de l'Egypte par les Perses. L'ambition irréfléchie des conquérants de l'antiquité qui croyaient n'avoir jamais assez subjugué de peuples, assez annexé de territoires, a bien pu pousser les souverains de l'Iran à s'emparer de l'Égypte, mais, derrière leur ambition se trouvait une cause plus grave et c'est à celle-là qu'ils obéissaient, poussés par d'habiles influences. Tous les empires qui se sont formés dans l'Asie occidentale, ne sont parvenus à un certain degré de prospérité et de civilisation que dans la proportion de l'importance commerciale qu'ils avaient pu acquérir, tous ont tenu dans le monde une place plus ou moins grande suivant qu'ils ont été plus ou moins les intermédiaires du commerce si lucratif entre l'extrême Orient et l'Occident. Imbus de cette pensée que leur suggéraient les Phéniciens, les rois des Perses qui, par eux-mêmes ou par leur alliance avec ce peuple possédaient tous les débouchés du commerce de l'Inde moins un, celui de la mer Rouge et de l'Égypte, résolurent, bien qu'ils fussent peu aptes à en profiter, d'acquérir cette source de richesse qu'ils ne voulaient pas laisser aux Grecs leurs ennemis. On trouve la preuve de cette supposition en ce qu'au moment où le fils de Cyrus, Cambyse, fortement secondé par les Phéniciens qui devaient en exploiter les marchés, entreprit la conquête de l'Égypte, il eut pour alliés les Arabes du désert, entrepositaires comme autrefois des marchandises indiennes. Leurs différentes tribus fournirent de l'eau et des vivres à son armée.

Si les Perses étaient heureux de chasser de l'Égypte les Grecs dont ils trouvaient en Asie Mineure l'influence contraire à leur domination, à plus forte raison les Phéniciens, pour lesquels la possession des débouchés commerciaux de l'Inde par la mer Rouge était une question de vie et de mort, saisissaient-ils avidement l'occasion de détruire ces aventuriers et ces négociants Grecs, Cariens et Ioniens auxquels Psammétichus, pour payer leur concours, avait permis

---

des Grecs à Suses (c'est ainsi qu'on appelle la ville de Memnon) quatorze mille quarante stades ; car il y en a cinq cent quarante d'Ephèse à Sardes, et par cette addition, ce chemin de trois mois se trouve allongé de trois jours. »

de jeter dans ses États les fondements d'une colonie puissante et d'un commerce durable[1]. Quelques Ioniens, Éoliens ou Cariens faisaient bien aussi partie de l'armée de Cambyse, mais ils s'y trouvaient ou contraints par la force ou en qualité de traîtres, et, à l'acharnement avec lequel les Grecs du parti égyptien combattirent ou punirent ces derniers, on peut voir qu'ils attachaient à la conservation de leur position en Égypte une importance bien autre que celle que de simples mercenaires ont coutume de donner au salut du prince ou du pays qui les solde[2]. Quoi qu'il en soit le roi Psamménit fut défait, Cambyse devint maître de l'Égypte et les Phéniciens ressaisirent pour un temps le marché le plus achalandé des marchandises indiennes. Les Grecs du reste ne se regardèrent pas comme définitivement vaincus et, pendant près de deux siècles, cette rivalité née du désir d'accaparer les transactions entre l'Orient et l'Occident se retrouve dans bien des faits de leur histoire dont les causes n'ont pas été jusqu'ici suffisamment déterminées.

De tous les rois Achœménides celui qui paraît s'être le plus occupé de l'Inde et par conséquent des transactions entre son empire et ce pays est, sans contredit, Darius Ier ; mais si d'un côté ce prince fit dans ce sens de louables efforts, il porta de l'autre un coup terrible au commerce en réprimant, vers 516, comme pouvaient le faire les souverains de cette époque, une révolte des Babyloniens réduits au désespoir par les exactions de tous genres dont ils étaient l'objet. Hérodote qui rapporte que Babylone et le reste de l'Assyrie payaient chaque année à Darius mille talents d'argent et cinq cents jeunes ennuques[3], dit ailleurs[4] : « Indépendamment des tributs ordinaires, tous les États du grand roi entretiennent sa table et nourrissent son armée. Or de douze mois dont l'année est composée, la Babylonie fait cette dépense pendant quatre mois, et celle des huit autres se répartit sur le reste de l'Asie. Ce pays égale donc en richesse et en puissance le tiers de l'Asie. Le gouvernement de cette province est le meilleur de tous. Il rapportait par jour une artabe d'argent à Tritantœchmès, fils d'Artabaze à qui le roi l'avait

---

1. Humboldt, *Cosmos*, trad. Faye et Galuski, t. II, 2e partie, p. 150.
2. *Hérodote*, *Thalie*, § 11.
3. *Thalie*, § 92.
4. *Clio*, § 192.

donné. L'artabe est une mesure de Perse, plus grande de trois chénices attiques que la médimne attique. Cette province entretenait encore au roi, en particulier, sans compter les chevaux de guerre, un haras de huit cents étalons et de seize mille cavales, de sorte qu'on comptait vingt juments pour un étalon. On y nourrissait aussi une grande quantité de chiens indiens. Quatre grands bourgs situés dans la plaine, étaient chargés de les nourrir et étaient exempts de tout autre tribut. » Lorsque Darius se fut emparé de Babylone, cette ville était tellement dépeuplée qu'il fallut y envoyer cinquante mille femmes étrangères.

Hérodote raconte dans son deuxième livre que Darius, roi de Perse, fit continuer le canal commencé par Néchao et plus loin[1] : « Darius fit construire un canal qui vient du Nil et qui va à la mer Rouge. » Suivant Diodore[2] et Strabon[3], Darius n'aurait pas achevé de creuser le canal dans la crainte d'un débordement qu'aurait pu occasionner la différence de niveau entre la Méditerranée et la mer Rouge. La vérité ici semble être tout entière du côté du père de l'histoire, Hérodote en effet parcourut le pays cinquante ans seulement après la mort de Darius, c'est, du moins, l'opinion de Letronne qui soutient[4] : « Que Diodore et Strabon ont évidemment confondu deux faits très-distincts. Darius avait achevé la communication du Nil à la mer Rouge, opération qui dut révéler la différence de niveau des deux mers. Par la suite le canal se combla et on crut que Darius ne l'avait pas terminé dans la seule crainte de l'inondation[5]. »

Poussé par l'ambition d'accroître son empire, Darius conçut le projet de s'emparer des pays de l'Orient d'où sortaient les marchandises regardées par les Babyloniens, les Mèdes ou les Perses comme les plus précieuses, de l'Inde en un mot. Les notions possédées sur cette contrée par les sujets du grand roi étaient fort restreintes, cependant ils se trouvaient en rapports constants avec les habitants de la

---

1. *Melpomène*, § 39.
2. Liv. I, § 33.
3. T. V, liv. XVII, p. 378.
4. *Mémoire de la civilisation égyptienne. Mélanges d'érudition et de critique historique*, p. 168.
5. Rosellini admet que les rois de Perse en Égypte et surtout Darius n'ayant pas pu achever le canal de Suez établirent une route (celle de Coptos à Myos-Hormos) pour communiquer par mer avec la Perse et les

vallée de l'Indus, non dans la partie méridionale du cours de ce fleuve dont les séparaient les portions encore désertes ou peuplées de tribus presque sauvages de la Gédrosie, de la Drangiane et de l'Arachosie, mais dans le Nord par la Paropamise. Ces rapports sont prouvés par la fameuse inscription de Behistoun[1] qui est antérieure à la conquête de l'Inde par Darius ou qui, du moins, n'en parle pas et qui comprend au nombre des territoires soumis à ce prince la Gandarie, pays des Gandariens, placée au pied du Caucase indien (Hindoukouch), vers le point où l'Indus venu de l'est tourne brusquement au sud[2]. De plus Xénophon rapporte, dans sa Cyropédie[3], qu'au temps de son héros les Chaldéens, ceux de la vieille Chaldée, la Chaldée septentrionale, n'avaient d'autre occupation que de piller et de se mettre à la solde du roi des Indes ou du roi des Mèdes. Des rapports très-suivis existaient donc entre l'empire des Perses et le nord de la vallée de l'Indus, et il est, dès lors, étonnant que sous Darius la partie méridionale du bassin de ce fleuve n'ait pas été géographiquement mieux connue. On ne peut expliquer ce fait qu'en admettant que les Indiens apportaient eux-mêmes dans le nord du fleuve les marchandises provenant de la presqu'île du Gange, ne permettant pas aux étrangers de les aller chercher au centre de leur pays. Toutefois Darius, bien qu'il fut décidé à porter la guerre dans l'extrême Orient, redoutant de se lancer dans l'inconnu, fit explorer l'Indus

---

autres régions de l'Asie. *Monumenti dell' Egitto e della Nübia*, 2e partie, *Monumenti Civili*, t. III, p. 173. Il se fonde pour soutenir cette opinion, 1re partie, *Monumenti Storici*, t. II, p. 164 et t. III. 2e partie, p. 173, sur ce qu'un fragment d'inscription trouvé à Kosseir porte les noms de Cambyse, Darius et Xerxès, avec les années de leurs règnes qui sont: la VIe pour Cambyse, la XXXVIe pour Darius, la XIIe pour Xerxès. Ce savant nous dit cependant, p. 194 du t. II, 1re partie, que la découverte par M. de Rosière d'un monument persepolitain dans l'isthme de Suez est la preuve des soins donnés par Darius au canal.

1. *Memoir on the Scythic version of Behistun Inscription* by Edwin Norris. *Journal de la Société Asiatique de Grande-Bretagne et d'Irlande*, t. XV. 1855, p. 136.

2. Nous devons faire observer cependant que M. Edwin Norris est incertain sur l'appellation de Gandarie qu'il a affecté à un mot à moitié effacé dans la version Scythique de l'inscription de Behistoun. Cette incertitude n'a du reste qu'une importance relative, car dans la version Babylonienne de l'inscription le mot incertain est Parupamisana ou Paropamise, contrée toute voisine de la Gandarie.

3. P. 545 de la trad. Buchon.

en entier. Il chargea de cette mission Scylax de Caryande [1] qui se rendit à Caspatyre sur le bord du fleuve pour de là le descendre jusqu'à la mer Érythrée, longer ensuite les côtes de cette mer en se dirigeant vers l'ouest et revenir en Égypte par le golfe Arabique. Le voyage de Scylax est remarquable en ce qu'il est le premier dont les anciens aient parlé comme ayant été entrepris dans le but de chercher une route maritime unissant l'Inde au golfe Persique et par la mer Rouge au bassin Méditerranéen. Voici ce qu'Hérodote rapporte, tant sur ce sujet que sur l'expédition de Darius dans les Indes [2] : « La plus grande partie de l'Asie fut découverte par Darius. Ce prince voulant savoir en quel endroit de la mer se jetait l'Indus, qui après le Nil est le seul fleuve dans lequel on trouve des crocodiles, envoya, sur des vaisseaux des hommes sûrs et véridiques, et entre autres Scylax de Caryande. Ils s'embarquèrent à Caspatyre dans la Pactyice, descendirent le fleuve de l'est jusqu'à la mer ; de là, naviguant vers l'occident, ils arrivèrent enfin, le trentième mois après leur départ, au même port où les Phéniciens, dont j'ai parlé ci-dessus, s'étaient autrefois embarqués par l'ordre du roi d'Égypte, pour faire le tour de la Libye. Ce périple achevé, Darius subjugua les Indiens, et se servitde cette mer. » Plusieurs auteurs rappelant que les Perses n'étaient pas navigateurs ont cru ne pas devoir ajouter foi au voyage de Scylax. Cette objection est sans valeur car le roi de Perse donnant à sa flotte un chef né en Carie, il est fort probable qu'il en recruta aussi les équipages parmi les Cariens et les Ioniens. Ces peuples d'ailleurs devaient chercher avec avidité à augmenter leurs connaissances sur l'Inde, pays qui leur fournissait les marchandises précieuses dont ils trafiquaient en Egypte. D'un autre côté, si ce voyage heureux, suivant Hérodote, ne fut pas renouvelé, peut-être en faut-il demander la cause aux perturbations qu'apportèrent les guerres Médiques dans les pays de l'Orient de la Méditerranée. Alors la route trouvée par Scylax se serait perdue, comme se perdit sous Néchao le secret de la découverte de la circumnavigation de l'Afrique, et cela par des causes à peu près semblables [3].

---

1. Caryande est une colonie grecque de la Carie, voisine d'Halicarnasse.
2. *Melpomène*, § 44.
3. Ce que nous venons de dire répond à l'objection de Gossellin qui nie le voyage de Scylax sous le prétexte qu'il trouve dans Arrien que jusqu'à la

Quant à la conquête de l'Inde par Darius, bien des historiens l'ont regardée comme problématique parce qu'elle n'a pas non plus laissé de traces. On doit cependant se souvenir que si les souverains de l'antiquité rangeaient volontiers au nombre de leurs conquêtes des contrées qu'ils n'avaient fait que parcourir en vainqueurs, ces contrées se révoltaient presque toujours aussitôt après leur départ, oubliant leur passage comme les campagnes sous la végétation du printemps oublient les rigueurs de l'hiver. De vieilles traditions persanes nouvellement mises au jour donneraient à croire au contraire que l'expédition eut réellement lieu sous le commandement de Xerxès[1], fils de Darius, qu'elle fut poussée jusqu'aux bords du Gange et qu'en ce point son chef se vit rappelé en Occident par la mort du grand roi auquel il succédait.

L'expédition de Darius dans l'Inde ne causa au commerce aucun préjudice permanent, car la présence des marchandises indiennes est constatée cinquante ans plus tard dans l'empire des Perses par Hérodote qui s'y trouvait vers 462. Les campagnes faites par les Perses dans l'Inde ou, tout au moins dans la vallée de l'Indus, eurent au contraire pour résultat de mettre encore plus à la mode dans les anciens

---

mort d'Alexandre personne n'avait doublé la péninsule Arabique. *Recherches sur la géographie des anciens*, 2 vol. t. III, côtes sud de l'Arabie, p. 1, 2, 3.

1. On trouve dans le bel ouvrage de M. Reinaud, *Mémoires géographique, historique et scientifique sur l'Inde antérieurement au milieu du onzième siècle de l'ère chrétienne, d'après les écrivains Arabes, Persans et Chinois. Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XVIII, 1849, p. 56 :

« Un point qui me paraît à l'abri de toute contestation, c'est que, depuis une époque très-ancienne, la partie inférieure de la vallée de l'Indus fut une dépendance de la province du Sedjestan, laquelle était un des principaux fiefs de la monarchie persane. Ce qui le prouve, c'est que dans le tableau des provinces de cette monarchie, d'après l'ordre des quatre points cardinaux, le Sedjestan avait reçu le nom particulier de Nymrouz ou pays du midi, désignation qui n'aurait pas de sens, si, sous la domination de Sedjestan n'avait été compris le Béloutchistan jusqu'à l'embouchure du fleuve. »

« Dans le chapitre du Modjmel que j'ai publié, * la première invasion perse dans l'Inde coïncide avec la décadence et la chute de la dynastie fondée par Sounaca. Cette invasion est placée sous le règne de Gustasp, prince qui, suivant une opinion vraisemblable, correspond à Darius, fils d'Hystaspe ; et, chose remarquable, la vallée de l'Indus était comptée par

* *Journal Asiatique*, août 1844, p. 171.

états de Cyrus les marchandises précieuses sorties de cette région. Après la mort de Darius, le luxe alla sans cesse croissant. Les sujets d'Artaxerxès Longue-Main, son deuxième successeur, se revêtissaient de plusieurs manteaux superposés. « Ils laissent croître leurs cheveux, dit Hérodote[1], à propos des Babyloniens de cette époque. Ils se couvrent la tête d'une mitre, et se frottent tout le corps de parfums. Ils ont chacun un cachet et un bâton travaillé à la main, en haut duquel est ou une pomme, ou une rose, ou un lis, ou un aigle, ou toute autre figure ; car il ne leur est pas permis de porter de canne ou de bâton sans un ornement caractéristique. » D'après M. Lassen[2], les étoffes persanes ou babyloniennes venaient du Sindh, et ne pouvaient être que le coton ; cependant le manteau dont Assuérus fit revêtir Mardochée était en soie[3]. L'origine indienne est également attribuée par le même auteur à plusieurs des couleurs qui servaient à teindre les étoffes et aux pierres gravées dont les cannes babyloniennes étaient ornées. Ces pierres étaient vraisemblablement des sardoines et des onyx[4]. Les sabres étaient aussi un des principaux articles du commerce indien; les habitants de ce pays travaillaient très-habilement le fer. On doit citer encore parmi les marchandises venues de l'extrême Orient, l'huile odorante dont parle Ctésias, qui était regardée comme si précieuse que, suivant cet historien, le roi de l'Inde avait coutume d'en envoyer comme présent au roi de Perse, et que dans l'Inde le roi seul et ses parents avaient le droit d'en

---

Hérodote, sous le règne de Darius, au nombre des provinces de la Perse. On lit dans ce chapitre, que Bahman fils de Gustasp, se rendit avec une armée dans l'Inde, et en subjugua une partie ; puis, que sur ces entrefaites, Bahman reçut la nouvelle de la mort de Gustasp. Il retourna en Perse et prit possession du trône. D'après Otby, dans son histoire des règnes de Sebektekin et de Mahmoud, l'armée de Gustasp, suivant les anciennes traditions persanes, aurait poussé sa marche jusque sur les bords du Gange, et aurait occupé la ville de Canoge. »

Bahman serait donc Xerxès. Ce passage de l'ouvrage de M. Reinaud, en plaçant l'expédition de l'Inde au moment de la mort de Darius, explique comment dans l'inscription de Behistoun l'Inde ne se trouve pas comprise dans l'énumération de l'empire de ce prince.

1. *Clio*. § 195.
2. *Indische Altertumskunde*, t. 1er p. 554, 555, 557.
3. *Esther*, chap. VIII, vers. 15.
4. *Extraits de l'histoire de l'Inde de Ctésias donnés par Photius*. Trad. A. C. Buchon.

posséder. M. Lassen estime qu'il s'agit ici de l'huile de cannelle tirée du *Laurus cinnamomum*[1]. « De tous les côtés, dit l'auteur sacré du livre d'Esther, de tous les côtés étaient suspendues des tentures de bleu céleste, de blanc et d'hyacinthe, lesquelles étaient soutenues par des cordons de fin lin, teints en écarlate, qui étaient passés dans des anneaux d'ivoire, et attachés à des colonnes de marbre[2]. »

VIII

Part prise par les Grecs dans le commerce de l'Inde jusqu'à l'époque d'Alexandre. Rivalité commerciale des Grecs et des Phéniciens. — En suivant l'histoire des Grecs jusqu'au moment où commencèrent leurs guerres contre les Perses, on a vu l'état de décadence de leur marine causé en partie par leurs discordes intestines, en partie par la rivalité des Phéniciens ; puis, en lisant le récit de la conquête de l'Égypte par Cambyse, on a remarqué, à propos du commerce de l'Inde, la première preuve matérielle de l'antagonisme fruit de la concurrence commerciale ; maintenant, en considérant, dans la suite de ces recherches, les guerres médiques sous un point de vue autre que celui d'un despotisme ambitieux se ruant sur de petites républiques fortement constituées, sous lequel elles sont ordinairement envisagées, on trouvera un grand nombre de faits dont la source est évidemment dans les efforts tentés par les Grecs pour accaparer, au grand détriment de leurs rivaux, les transactions avec l'Inde.

Les Phéniciens, depuis Cyrus les alliés des rois de Perse, étaient, sans contredit, le peuple le plus civilisé et le plus instruit de leur empire, ce qui leur donnait dans les conseils de ces rois une prépondérance marquée ; or, lorsqu'ils virent les Grecs, d'une part s'impatroniser en Égypte et accaparer le commerce de l'Inde par la mer Rouge, de l'autre appeler à eux, par leurs colonies de l'Asie Mineure, les transactions sur les marchandises orientales qui arrivaient par la route de Sardes et de la Cilicie, ils firent tous leurs efforts auprès

---

1. *Indische Altertumskunde*, t. 1er. p. 561.
2. Chap. i, vers. 6.

des successeurs de Cyrus pour les pousser à la conquête de la Grèce, mettant leur marine à leur service et s'identifiant avec eux. Cette influence sur les décisions des souverains de la Perse est matériellement prouvée par la tendance de Cambyse, de Darius et de leurs successeurs à frapper les Grecs là où, par la concurrence commerciale, ils peuvent léser les intérêts des Phéniciens. Ainsi, les aventuriers et les négociants qui s'étaient établis à Naucratis étaient Cariens, Ioniens, et l'on voit Darius, vingt et un ans après la mort de Psamménit, commencer la série des guerres contre les Grecs en tournant ses armes contre les colonies de l'Asie Mineure dont il s'empara, et les Phéniciens contribuer puissamment à ses succès en attaquant les Ioniens par mer et en détruisant leur flotte. Les Phéniciens se montrèrent dans cette guerre plus cruels que les Perses eux-mêmes et portèrent la destruction sur toutes les côtes de l'Ionie dont ils voulaient anéantir la puissance maritime[1].

Lorsqu'en 480 Xerxès entreprit de conquérir la Grèce, la

---

1. M. Raoul Rochette, dans son *Histoire critique de l'établissement des colonies grecques*, t. IV, liv. VII, chap. Ier, p. 103, prétend que ce sont les Samiens qui ont été les premiers navigateurs et les entrepositaires du commerce avec les autres Grecs. Il en trouve la preuve dans : « la richesse et le luxe de leur île, les formidables armements dont ils couvrirent la mer, le commerce d'Égypte dont ils s'étaient presque exclusivement emparés, les nombreux établissements qu'ils avaient formés sur les côtes de la mer de Chypre, etc. » Le savant historien est peut-être un peu partial en faveur des Samiens en leur accordant une prédominance commerciale si étendue; mais il est certain, d'après les passages d'Hérodote qu'il cite lui-même, que sous les derniers Pharaons Saïtes ils étaient parvenus à une prospérité dans laquelle leurs rapports commerciaux avec l'Égypte entraient pour une bonne part. Ainsi, au livre III, § XXXIX, XL, CXXII de l'auteur grec, il est dit : « Lorsque Polycrates se fut emparé de Samos, il fit avec Amasis, roi d'Égypte, un traité d'amitié que ces deux princes cimentèrent par des présents mutuels. Sa puissance s'accrut *tout à coup en peu de temps*, et bientôt sa réputation se répandit dans l'Ionie et dans le reste de la Grèce. La fortune l'accompagnait partout où il portait ses armes. Il avait cent vaisseaux à cinquante rames et mille hommes de trait, etc. » La lettre célèbre que lui écrivait Amasis au sujet de son effrayant bonheur, et sur la manière de conjurer le sort que tant de prospérité semblait lui réserver, est une preuve de l'intimité de leurs relations et de la parité de leurs intérêts; or, quels intérêts puissants les Grecs pouvaient-ils avoir en Égypte qui ne se seraient pas rapportés au commerce? Enfin, Polycrates ayant été traîtreusement assassiné par le gouverneur de Sardes, il est permis de se demander qui avait intérêt à cette mort? La réponse est naturellement : les Phéniciens. Quant à la cause de ce meurtre elle est tout entière dans la rivalité commerciale des deux peuples.

marine phénicienne formait la partie principale de son armée navale ; il fut cependant vaincu. Il avait contre lui le génie de Thémistocle ! Les Phéniciens firent plus encore que de prêter au grand roi leur concours personnel, ils suscitèrent contre les colonies grecques de la Sicile et de l'Italie méridionale qui voulaient soutenir leurs métropoles, leurs alliés et associés les Carthaginois ; mais la fortune ne leur fut pas plus favorable de ce côté, ces derniers furent défaits par Gélon, tyran de Syracuse, le jour même où fut livrée la bataille de Salamine[1]. Après les guerres médiques ce fut aux Grecs de reprendre l'offensive. Redevenus marins par nécessité, ils voulurent rendre à leurs ennemis le mal qu'ils en avaient reçu, et leurs ennemis les plus redoutables étaient certainement les Phéniciens : seuls ils pouvaient transporter en Grèce les armées des Perses. Les Athéniens appelèrent peu à peu à la liberté toutes les colonies grecques de l'Asie Mineure : unis aux Spartiates, ils attaquèrent et enlevèrent aux Perses et aux Phéniciens l'île de Chypre. Cimon l'Athénien chassa les Perses de la Carie et de la Lycie, les battit dans les mers de Chypre et s'empara de 80 galères phéniciennes ; enfin, ils comprirent qu'il fallait frapper leurs rivaux dans la source même de leur puissance, dans le commerce, et ils cherchèrent à fortifier les établissements grecs en Égypte pour accaparer plus sûrement les relations avec l'Inde. L'histoire a taxé les Athéniens d'une insatiable ambition en les voyant porter leurs armes sur la terre des Pharaons, il serait plus juste d'admettre qu'ils y furent poussés par des raisons d'une haute sagesse. Vers l'an 463 ils se déclarèrent les auxiliaires d'Inarus qui avait fait révolter l'Égypte contre Artaxerxès Longue-Main successeur de Xerxès et leur avait instamment demandé des secours en échange évidemment de grands avantages politiques et commerciaux[2]. Ils lui envoyèrent deux cents trirèmes. Artaxerxès réunit alors une armée de trois cent mille hommes et une flotte nombreuse dont les éléments lui furent comme toujours fournis par les Phéniciens. Les Athéniens s'emparèrent de cinquante vaisseaux appartenant aux Perses et aidèrent ensuite Inarus à les battre sur terre ; mais

---

1. Hérodote. *Polymnie*, § CLXVI. — *Diodore de Sicile*, trad. A. F. Miot, t. XIII, liv. XI, § 1.

2. Thucydide. *Guerre du Péloponèse*, liv. I, § CIV. — *Diodore*, t. III, liv. XI, § 71.

Artaxerxès ayant envoyé une seconde armée, et la Cilicie, Chypre et la Phénicie ayant équipé pour son compte une nouvelle flotte de trois cents trirèmes, Inarus fut vaincu et forcé de se retirer avec les Athéniens dans la ville de Byblos, située entre deux branches du Nil, où il soutint un siége de dix-huit mois, puis se rendit. Quant à ses alliés une partie fut exterminée, le reste s'enfuit à Cyrène. A peine ces événements étaient-ils accomplis que cinquante galères envoyées d'Athènes arrivèrent au secours des assiégés. Les Phéniciens unis aux Perses les détruisirent[1].

Quelques années après, Cimon, revenu d'exil, fit armer à Athènes une nouvelle flotte de deux cents vaisseaux ; il attaqua l'Égypte et l'île de Chypre où il obtint de grands succès ; il vainquit les Phéniciens sur mer et l'armée des Perses en Cilicie[2] ; mais, pour le malheur de sa patrie, il mourut, en 449, d'une blessure reçue au siége de Citium. Artaxerxès demanda alors et obtint une paix honteuse dont les clauses principales étaient : la liberté de toutes les colonies grecques de l'Asie, la défense à tout navire de guerre appartenant aux Perses de naviguer, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux côtes de la Pamphylie, et enfin la promesse d'interdire à ses troupes d'approcher des côtes de cette région à plus de trois journées de marche. Athènes, à l'époque de la mort de Cimon, était arrivée à l'apogée de sa puissance, et la Grèce, avec elle, allait entrer dans une nouvelle période de décadence ; la guerre du Péloponèse entre Athènes et Sparte paralysa et finit par anéantir presque toutes les forces nationales. Au moment où cette guerre éclata, la puissance des Grecs avait pris une grande extension ; Athènes, Egine, Corcyre, Mégare et Corinthe avaient formé de nombreuses colonies, possédaient des flottes considérables et jouissaient d'un commerce étendu. Sous ce dernier rapport, Corinthe l'emportait sur toutes les autres ; elle était la ville la plus riche de la Grèce, la ville de plaisirs et de luxe. Par sa position près de l'isthme qui sépare la mer Égée de la mer Ionienne elle était devenue l'intermédiaire forcé des transactions entre les colonies de l'Asie Mineure et celles de la Sicile et de l'Italie méridionale, ainsi que l'entrepôt de toutes les marchandises indiennes que les

---

1. Thucydide. *Guerre du Péloponèse*, liv. I, § cx.
2. *Diodore*, t. III, liv. XII, § 3.

Grecs répandaient alors dans tout l'orient de la Méditerranée.

Pendant la guerre du Péloponèse une des régions les plus disputées par les deux nations rivales fut la Thrace maritime, depuis la Macédoine jusqu'au Pont-Euxin. Ces côtes étaient couvertes de colonies qui servaient d'escales au commerce pour arriver en Grèce et ce commerce comprenait nécessairement la partie des transactions sur les marchandises indiennes qui traversaient l'isthme caucasien. Xénophon fait connaître[1] qu'en 410 Alcibiade se porta vers Chrysopolis, ville de Calcédoine, qu'il fortifia et où il établit un comptoir pour la perception du dixième des marchandises venant du Pont-Euxin ; ce commerce était assez considérable pour qu'à son départ il y laissa trente galères chargées de veiller à la sûreté de la ville, de lever les impôts et d'incommoder le plus possible les navigateurs ennemis. Les Grecs sentaient fort bien l'importance du passage qui conduit du Pont-Euxin à la mer Égée, car Xénophon dit plus loin[2] que les Athéniens laissaient toujours dans l'Hellespont neuf vaisseaux de garde ; et il rapporte qu'en 407 Alcibiade s'empara de Calcédon et de Bysance, villes situées l'une en face de l'autre sur le Bosphore de Thrace. Le même auteur raconte[3] : « Qu'en 400, au moment où les Dix-mille arrivèrent sur les rivages du Pont-Euxin ils trouvèrent quelques-unes des colonies grecques de l'Asie Mineure, entre autres Trébizonde, dans un état encore assez prospère.» Ces faits démontrent assez qu'à l'époque de la guerre du Péloponèse une partie du commerce des Indes devait encore trouver un débouché par le sud du Caucase ; et, enfin, comme preuve dernière, on peut citer le chapitre de la retraite des Dix-mille où l'auteur dit en propres termes[4] : « Que les citoyens d'Héraclée n'ayant pas tenu leurs promesses par rapport au passage de l'armée grecque de Sinope à leur ville, les généraux vinrent le trouver et lui proposèrent comme le meilleur parti à prendre, puisqu'on avait des vaisseaux, de voguer vers le Phase et de s'emparer du pays des Phasiens où régnait le fils d'Ætès. » Évidemment les généraux, en faisant la proposition d'établir sur le Phase plutôt que sur tout autre point des

---

1. *Helléniques*, liv. I, chap. I.
2. *Ibid.*, liv. I, chap. I.
3. *Anabase*, liv. V, chap. VI.
4. *Anabase*, liv. V, chap. VI.

rivages du Pont-Euxin, une colonie qui remplaça pour les Dix-mille la patrie qu'ils croyaient ne jamais revoir, savaient y trouver des éléments de prospérité en plus grand nombre qu'ailleurs, et, à cause de la position géographique, ces éléments devaient être ceux qu'avaient recherchés les Argonautes, c'est-à-dire les bénéfices que procure le commerce avec l'extrême Orient.

Bientôt cependant la suprématie d'Athènes fut remplacée en Grèce par la tyrannie de Sparte victorieuse. Les colonies de l'Asie Mineure, accablées par le joug lacédémonien, dépérirent et furent en peu de temps réduites à accepter la domination des Perses. La puissance maritime des Grecs s'éteignit. Pendant la guerre du Péloponèse, les Égyptiens se révoltèrent de nouveau contre les faibles successeurs de Cyrus; mais les Perses ne purent les vaincre complétement et ils restèrent à peu près libres, tout en reconnaissant la suzeraineté du grand roi. Les Grecs de leur côté n'étant plus assez forts pour maintenir en Égypte leur prépondérance commerciale, les négociants phéniciens y reprirent momentanément l'avantage et dès lors commencèrent à faire moins de cas de l'alliance des Perses. Ce dernier fait résulte d'un passage dans lequel Diodore raconte la guerre soutenue contre le roi de Perse, en 386, par Evagoras, roi de Chypre[1]. Ce prince dispose des forces de Tyr et de plusieurs autres villes de la Phénicie, il a pour alliés le roi d'Égypte Acoris et le roi des Arabes qui, tous deux, envoient des troupes à son secours. La suite de ce récit montre que vers le même temps, et par une conséquence forcée du changement de la politique phénicienne, les Grecs et particulièrement les Lacédémoniens recherchent l'amitié du grand roi. Cette recherche fut sans doute agréée, car immédiatement les Phéniciens se retournèrent. Ils composèrent avec les généraux perses qui les avaient presque vaincus et revinrent à l'alliance du maître de l'Orient, faisant échouer ainsi les avances des Lacédémoniens. Toutefois leur retour ne fut pas de longue durée. Quelques années après, la patrie de Périclès, profitant de la haine suscitée par la tyrannie de Sparte, répara une partie de ses désastres sans cependant atteindre au degré de puissance où elle était parvenue jadis. Thèbes fut alors, pour peu de temps,

---

1. Trad. Miot, t. IV, liv. XV, § 2.

le nouvel astre qui brilla sur l'horizon hellénique, mais les Béotiens n'ajoutent aucune page à l'histoire du commerce.

Vers 360 Agésilas est envoyé à la tête de dix mille Grecs au secours des Égyptiens révoltés ; il les soutient, place Nectanébis à leur tête et se rembarque chargé de richesses. Malheureusement, au retour, il est assailli par une tempête qui jette sa flotte sur le rivage désert de la Libye, où il périt avec une grande partie des siens. Dans le même temps les Phéniciens repoussent de nouveau la domination des Perses espérant, sans doute, avec l'alliance des Égyptiens, recouvrer les débouchés commerciaux de la mer Rouge. Les marchandises indiennes leur arrivaient en effet chargées de moins de frais par cette voie que par le golfe Persique où ils ne trouvaient plus ouvertes à leurs entreprises, comme au temps des Assyriens, les vallées du Tigre et de l'Euphrate. Cette fois encore le destin des combats leur fut défavorable, et s'il faut en croire Diodore[1] la destruction de Sidon et la mort de ses quarante mille habitants furent la triste récompense de leur insubordination.

A aucune époque la Grèce ne s'était trouvée aussi faible, aussi divisée qu'après l'extinction de la puissance des Béotiens ; Athènes, Sparte, Thèbes s'étaient affaiblies mutuellement et malgré l'état de langueur dans lequel elles étaient tombées, ces villes conservaient encore toute leur haine l'une pour l'autre. Cette décadence ne se manifeste pas seulement à l'intérieur, elle éclate dans les rapports avec l'étranger; tandis que chez une partie des Grecs le désir de reconquérir la prépondérance commerciale se maintient dans sa plénitude, chez un autre il est complétement oublié. Ceux des descendants des Miltiade, des Léonidas, des Thémistocle et des Cimon qu'une bonne politique conseille prêtent le secours de leurs armes aux descendants des Darius et des Xerxès pour soumettre les Égyptiens, lorsque les Phéniciens, sûrs désormais de l'empire des mers et possesseurs, par eux-mêmes ou par l'Égypte à peu près indépendante, du commerce de l'Orient, repoussent le joug odieux et inutile des Perses. A la tête des armées du grand roi ce sont encore leurs anciens rivaux que poursuivent la plupart des Grecs et c'est le commerce lucratif des produits indiens qu'ils

---

1. Tome V, liv. XVI, § 45.

veulent leur enlever. Comme au temps des derniers Pharaons ils mettent au banc de la Grèce ceux de leurs compatriotes qui, comprenant autrement les intérêts de leur patrie, soutiennent la rébellion des Égyptiens et des Tyriens. Lorsque le roi des Perses Ochus attaque les Égyptiens, il est soutenu par une armée grecque, tandis qu'une seconde armée de la même nation lui est opposée par Néctanébis II, roi d'Égypte. Ainsi, à cette malheureuse époque, les Grecs réduits au rôle de mercenaires, non contents de guerroyer entre eux dans leur pays, servent à la fois au dehors deux causes ennemies, et souvent l'Athénien se tourne en face de l'Athénien sur les champs de bataille étrangers. Pendant ces guerres l'anarchie allait toujours croissant et il était temps qu'un homme de génie vînt soutenir la civilisation chancelante; cet homme fut Alexandre !

IX

Règne d'Alexandre. Ses fondations en faveur du commerce de l'Inde. — C'est en l'année 336 qu'Alexandre devint roi de Macédoine et chef de la Confédération grecque, par suite de la mort de son père Philippe. Il eut quelque peine à s'établir sur le trône de ses ancêtres : il lui fallut, dès le principe, triompher, en Macédoine même, d'une vive opposition et vaincre une révolte des Grecs qui espéraient secouer le joug d'un prince d'une extrême jeunesse. Ce ne fut qu'après avoir pacifié la Grèce et triomphé des partis qui lui étaient opposés qu'il put porter ses armes en Asie, où ses conquêtes allaient lui mériter la qualification de *Grand*. Alexandre ne fut pas seulement un guerrier illustre, mais l'élève d'Aristote, un homme dont les vastes desseins eussent fait faire de grands progrès à la civilisation si la mort ne l'eût arrêté au milieu de sa carrière; et, sous le point de vue traité ici, le règne du prince macédonien est, sans contredit, l'une des périodes les plus intéressantes de l'histoire.

Au moment où Alexandre posa le pied sur le sol asiatique, le vaste empire fondé par Cyrus était bien affaibli; ses annales ne se remplissaient plus que des récits de révoltes suscitées par des satrapes trop puissants qui portaient tour à tour le fer et la flamme dans l'intérieur des provinces ; la

chronique du palais du grand roi ne présentait qu'une série de crimes plus atroces les uns que les autres. Le souverain, ne songeant qu'à mener une vie oisive dans ses capitales de Suse et de Persépolis, livrait aux mercenaires la défense du pays et, si le luxe augmentait, les institutions sans soutien s'affaiblissaient de jour en jour. Cette décrépitude était poussée à un tel point que cet empire, le plus vaste alors connu, s'écroula pour ainsi dire dès les premiers coups qui lui furent portés. La marche du héros macédonien en Asie Mineure fut presque triomphale; suivant les côtes pour ne pas être séparé de sa flotte, il traversait les pays occupés par les colonies grecques autrefois indépendantes, alors tombées sous le joug des Perses, mais qui voyaient avec joie une nombreuse armée de compatriotes envahir le territoire de leurs vainqueurs.

Après les victoires du Granique et d'Issus, Alexandre continuant à suivre les côtes de la Méditerranée, parvint dans la Phénicie où il reçut la soumission des villes de Marathus, d'Arados, de Byblos et de Sidon. Seule, la superbe Tyr, confiante dans sa position insulaire et fidèle à sa haine contre les Grecs, refusa d'ouvrir ses portes. Le roi de Macédoine fut contraint de l'assiéger. En s'avançant en Asie il ne pouvait laisser sur ses derrières ses plus dangereux ennemis et sa perspicacité était trop grande pour ne pas lui avoir appris que les remparts de Tyr séparaient seuls les Grecs de la domination dans l'orient de la Méditerranée[1].

Au moment où Alexandre pénétrait en Syrie, la vieille cité phénicienne était redevenue, par suite de l'affaiblissement des Grecs, quoique dans une proportion moindre qu'autrefois, le grand entrepôt du commerce entre l'Inde et l'Occident, et sa population ne devait pas être inférieure à cent cinquante mille âmes[2]. La défense de Tyr est une des plus

---

1. Ce sont évidemment là les idées qui durent pousser Alexandre à s'emparer immédiatement de la Phénicie et non, comme dit Sainte-Croix*, l'impuissance de poursuivre Darius.

2. M. Hœfer ne l'estime qu'à 50 ou 60 000 âmes. *Phénicie*, p. 130. M. Poulain de Bossay dans ses savantes recherches sur Tyr et Palœtyr, (t. VII du recueil des *Mémoires de la Société de Géographie de Paris*), attribue à l'île dont toute l'étendue était occupée par la ville 30 stades ou 5 kil. 555 mètres de tour, c'est-à-dire le quart de la surface de Paris avant

* *Examen critique des historiens d'Alexandre*, p. 293.

belles dont parle l'histoire, et comme à d'autres époques les siéges de Troie et de Babylone, est un des derniers efforts d'une vigoureuse nation[1]. Les Tyriens en voyant les phalanges macédoniennes se dérouler sur le rivage opposé, comprirent que l'heure était venue pour eux de vaincre ou de mourir ; que la chute de leur ville devait décider du sort des colonies fondées par leurs ancêtres ; que ce siége était la dernière phase de la lutte que depuis tant d'années ils avaient soutenue contre les Grecs ; et, qu'enfin, la prépondérance commerciale serait le prix du vainqueur. Poussés par ces convictions, ils mirent dans la défense un acharnement incroyable, surtout lorsqu'avancèrent les travaux des Grecs et qu'ils se crurent abandonnés par les Carthaginois leurs alliés naturels. Alexandre, en arrivant sur le rivage qui regarde l'île de Tyr, s'aperçut que cette ville, protégée par une flotte nombreuse, était imprenable tant qu'une chaussée la joignant à la terre ferme ne permettrait pas à ses troupes de pousser jusqu'au pied des remparts : il ordonna, en conséquence, la construction d'une digue dont les matériaux lui furent fournis par les ruines de l'ancienne Tyr, de Palœtyr, détruite par Nabuchodonosor. Cette digue devait traverser un bras de mer large de quarante stades. Les Tyriens firent de grands efforts pour retarder les travaux, mais ce fut en vain ; la fatale digue avançait toujours. Sentant alors qu'ils seraient bientôt réduits à combattre sur leurs murailles, ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfants à Carthage sur une partie de leurs navires, ne conservant que quatre-vingts trirèmes. Cette flotte même leur devint inutile : Alexandre ayant placé ses vaisseaux à l'entrée des ports, elle fut condamnée à l'inaction. La digue étant enfin parvenue jusqu'à l'île tyrienne, le siége devint régulier. Toutes les ressources de l'art militaire ancien furent habilement employées tant pour la défense que pour l'attaque ; mais, les murs s'étant écroulés sur plusieurs points, les Macédoniens pénétrèrent dans l'enceinte. Les habitants se firent tuer en défendant chaque rue, chaque maison, et Tyr fut livrée à toute la fureur du soldat. Les Grecs vengeaient dix siècles d'insultes et de rivalité commerciale.

---

la dernière annexion, or, si Paris avait alors 800 000 âmes on doit admettre qu'il s'en trouvait au moins 150 ou 200 000 dans la ville phénicienne où la population ne pouvant s'écarter devait être très-dense.

1. Dix-neuf ans plus tard elle fut encore assiégée et prise par Antigone.

Ainsi, après sept mois de siége fut anéanti le plus grand entrepôt du commerce des Indes dans les premiers temps historiques. Les Tyriens transportés à Carthage ou échappés au massacre, revinrent bien habiter leur île, mais ils ne purent que relever leurs murailles sans reprendre l'essor commercial qui jadis les avait faits si puissants.

La conquête de la Phénicie entraîna celle de la Palestine qu'Alexandre traversa pour se rendre en Égypte ; toutefois, sur sa route, une autre cité entreprit de lui résister parce qu'elle avait intérêt à ce que le commerce avec l'Orient ne passât pas aux mains des Grecs. Il s'agit de Gaza et Quinte-Curce en disant qu'elle fut défendue par les Arabes, montre qu'au moment de la prise de Tyr, c'était là, ce qui s'accorde du reste avec la position géographique, un des débouchés des marchandises indiennes. Elles y parvenaient, non plus par le golfe Persique abandonné, mais par la mer Rouge et l'ancienne Idumée. Gaza n'était pas capable d'arrêter longtemps le vainqueur de Tyr; elle succomba, et sa population, morte ou exilée, fut remplacée par des colons étrangers[1]. Ainsi, partout où Alexandre rencontre cette rivalité commerciale qui avait tant contribué à ruiner la Grèce, il l'anéantit. Bientôt, cependant, cessant de détruire, il va devenir fondateur!

Les Egyptiens, las du joug odieux et profanateur des Perses contre lesquels ils se sont révoltés tant de fois, n'opposèrent aucune résistance au conquérant macédonien et celui-ci, reconnaissant de leur soumission, mit tous ses soins à fermer les plaies ouvertes par ses prédécesseurs ; il fut plutôt en Égypte un législateur qu'un maître et, comprenant le parti qu'il pouvait tirer de cette contrée fertile, il s'en concilia les populations en respectant leurs institutions, en sacrifiant à leurs dieux, en élevant de nouveaux temples. Le commerce et en particulier celui de l'extrême Orient, dont une partie passait toujours par l'Égypte, frappa vivement son imagination ; il conçut le projet d'empêcher Tyr de renaître jamais de ses ruines en élevant une ville qui pût jouir à la fois des avantages qu'avait eus la vieille cité phénicienne, en tant que port sur la Méditerranée et qu'entrepôt des marchandises venues par la mer Rouge. Il choisit à cet effet la

---

1. Arrien, trad. Buchon, liv. II, chap. VII.

plage qui sépare le lac Maréotis de la pleine mer. Non loin du lac Maréotis venait se décharger la branche navigable du Nil, la plus occidentale, nommée branche Canopique, sur laquelle, presque à l'endroit où elle se sépare de la branche Bolbitique, se trouvait autrefois la colonie de Naucratis. Alexandre donna à sa nouvelle création le nom d'Alexandrie devenue si célèbre par la suite. Cette ville, dans une telle situation jouissait bien, comme l'avait voulu son fondateur, d'un port méditerranéen, en même temps qu'elle appelait à elle, par le lac Maréotis, joint par des canaux à la branche Canopique, toute la navigation du Nil. De ce côté lui arrivaient non-seulement les produits de l'immense vallée de ce fleuve, mais les marchandises qui, amenées par mer au fond du golfe Héroopolite étaient portées ensuite par terre à Bubaste en suivant à peu près le tracé du canal de Néchao et de Darius, pour de là traverser la pointe sud du Delta et être embarquées de nouveau, mais, cette fois, sur la branche Bolbitique. En un mot, la position dans laquelle fut placée Alexandrie est une des plus grandes preuves de génie données par le conquérant macédonien qui voulait en faire le centre du commerce du monde; et l'humanité peut pardonner à ce héros la ruine de Tyr, en faveur de cette création dont la prospérité, malgré bien des vicissitudes, se maintient pendant plus de deux mille ans.

Voici, du reste, ce que rapporte à ce sujet son historien zélé [1] :

« Alexandre aborda au lieu où il devait construire Alexandrie.

« L'emplacement lui paraît propre à faire une ville dont il présage déjà la prospérité future. Avide d'en jeter les premiers fondements il commença par en dresser le plan, par marquer les points principaux d'une place publique et des temples qu'il voulait consacrer aux divinités grecques et à l'Isis Égyptienne; après avoir déterminé l'étendue de l'enceinte des murs, il sacrifie pour le succès de son entreprise et obtient les augures les plus favorables.

« On raconte à cette occasion un fait qui ne paraît pas hors de vraisemblance. Alexandre ordonne aux ouvriers de marquer la place des murs à l'endroit qu'il leur indique : ceux-

1. Arrien, trad. Buchon, liv. III, chap. .

ci, n'ayant rien sous la main pour les tracer, l'un d'eux s'avise de prendre de la farine des soldats, la répand sur tous les points désignés par Alexandre et marque ainsi le plan circulaire des murs de la ville.

« Alors les devins et particulièrement Aristandre de Telmisse, dont les prédictions avaient été souvent confirmées, annoncent à Alexandre qu'un jour toutes sortes de biens, et particulièrement ceux de la terre, abonderaient dans cette ville. »

Le conquérant ayant reçu des renforts de la Macédoine et de la Grèce, quitta l'Égypte et se rendit sur les bords de l'Euphrate et du Tigre où il poursuivit le cours de ses succès par le gain de la bataille d'Arbelles. Darius, défait et désespéré, s'enfuit en Médie. Alexandre, au lieu de chercher à l'arrêter fit tous ses efforts pour s'emparer de la Perside, centre de sa puissance. Il marcha vers Suse et Persépolis, non, comme on l'en a trop accusé, pour y mener la vie des souverains orientaux, mais parce qu'il sentait qu'en se rendant maître de ces villes riches et populeuses il réduirait son ennemi au rôle de partisan et qu'il le priverait des secours de la partie la plus riche de son empire, de la seule dans laquelle on pût craindre un réveil de la nationalité vaincue. Il entra en triomphateur dans ces deux capitales, puis marcha sur Ecbatane. Il ne put atteindre Darius, ce prince avait déjà pris la fuite, et ce ne fut qu'en arrivant dans la Parthie, au N. E. de la Médie, qu'il apprit la mort de cet infortuné monarque. Soit pour le venger, soit pour étendre ses conquêtes à l'empire des Perses tout entier, Alexandre se mit à la poursuite du meurtrier Bessus qui s'était réfugié en Bactriane, où livré par les siens il reçut la peine de son crime.

Ici on retrouve le fils de Philippe sur un des passages du commerce de l'Inde et son génie y saisit encore les avantages d'une position centrale; mais, là aussi commence pour lui la guerre réelle, la guerre la plus dangereuse. Les populations de la Bactriane et de toute la partie orientale de l'empire des Perses ne sont plus ces agglomérations d'êtres mous et efféminés de l'occident et du centre des domaines du Grand-Roi. Les habitants à demi sauvages de ces contrées résistent à l'invasion avec le courage des peuples primitifs; et c'est certainement dans cette seconde partie de ses conquêtes que les talents d'Alexandre atteignent leur plus grand éclat. Le pays entier était en armes contre lui, la résistance

était devenue redoutable; il fallait vaincre les peuplades les unes après les autres, et malgré ces victoires successives la révolte reparaissait aussitôt que l'armée macédonienne s'était éloignée. Ces levées de boucliers sans cesse renouvelées nécessitaient un moyen de répression permanent. Alexandre inventa les colonies militaires, sorte de camps fortifiés contenant des garnisons capables d'en imposer aux populations voisines et devant vivre sur le pays conquis en exploitant ses ressources de tous genres. Si ces camps sont devenus par la suite de riches et de puissantes cités, et si quelques-uns existent encore malgré les changements de noms que leur ont imposés les révolutions, il faut en attribuer la gloire à leur fondateur qui, parfaitement au courant des voies suivies par le commerce indien avec le Nord et l'Occident, sut discerner en quels points ils avaient des chances de durée et de prospérité. Ces colonies étaient comme des perles qui tombaient de la chevelure du héros sur les chemins où il passait. Ainsi, pour ne citer que les principales, lorsqu'il se rendait en Bactriane il laissa derrière lui, dans l'Arie une Alexandrie (aujourd'hui Hérat)[1], une autre Alexandrie (Kandahar)[2] dans la Paropamise, dans la même province Nicée (Ghuzni); puis il arrive sur les bords de l'Oxus, s'empare de Bactres et d'Aorne, passe ce fleuve, entre en Sogdiane, prend Maracande capitale de ce pays; enfin il pousse encore plus au nord appelé par l'hostilité des Scythes établis sur la rive droite du Jaxartes ou Tanaïs d'Asie. Il livre à ces nomades une série de combats dans lesquels il reste vainqueur et élève en vingt jours, sur les bords mêmes de ce vaste cours d'eau, encore une Alexandrie dans laquelle on croit retrouver la ville moderne de Khokhand[3]. En semant sur sa route de pareilles fondations il est évident qu'Alexandre avait deviné l'importance commerciale de cette région, centre géographique du vieux monde, ayant à l'est la Chine, au sud-est les riches plaines de l'Inde, au sud-ouest l'empire des Perses, à l'ouest l'Europe; de cette région qui est devenue l'une des

---

1. Mémoire de M. J. D. Barbié du Bocage, à la suite de l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*, par M. de Sainte-Croix, p. 822. — Raoul Rochette, *Histoire des colonies grecques*, t. IV, liv. VII, chap. III, p. 153.

2. Barbié du Bocage, même ouvrage, p. 827. — Raoul Rochette, même ouvrage. t. IV, liv. VII, chap. III, p. 162.

3. Barbié du Bocage, p. 829. — Raoul Rochette, t. IV, liv. VII, chap. III, p. 168.

plus fertiles et des plus riches du globe, chaque fois qu'un des conquérants auxquels elle a été soumise a fait quelques efforts pour y attirer le commerce et l'industrie; de cette région qui est, en un mot, pour l'Asie, ce que l'Égypte est pour l'Europe et les autres contrées méditerranéennes. Non content d'y établir des colonies militaires, le vainqueur de Darius y appela les commerçants de tous les pays et, sous son impulsion, la civilisation acquit dans ces contrées un ascendant tel, que neuf cents ans après d'autres conquérants en trouvèrent encore les traces [1].

Bien des faits de l'histoire ancienne resteraient mal expliqués si l'on ne se reportait à cette pensée que dans l'antiquité l'Inde était pour les habitants du bassin méditerranéen et de l'Asie occidentale, la terre des merveilles par excellence. Ses fines étoffes si richement teintes ou si éclatantes de blancheur, ses bois, ses parfums, ses aromates, ses armes si habilement travaillées, ses perles, ses pierres précieuses qu'on retrouvait sur tous les points, passaient, depuis leur lieu de production jusqu'au marché où les acquérait le consommateur, par tant d'intermédiaires ayant intérêt à laisser dans l'ombre leurs voies et moyens, que leur origine étant devenue de plus en plus fabuleuse, ils semblaient sortir d'un pays hanté par des dieux. Aussi était-il admis, surtout parmi les Grecs, qui depuis tant de siècles avaient aspiré à la possession du commerce de l'Inde, qu'un conquérant n'avait vraiment mis le sceau à sa grandeur que lorsqu'il avait porté au delà de l'Indus ses armes victorieuses. Alexandre était plein de cette pensée lorsqu'il mit le pied sur le sol asiatique, mais, élève d'Aristote, il devait voir de haut les idées populaires; sensible, sans doute, à la gloire de pénétrer dans l'Inde, il l'était bien plus à l'honneur de procurer à ses compatriotes les avantages d'un commerce étendu et lucratif. Cette grande conception est comme une flamme qui éclaire le récit de ses conquêtes. C'était là un but digne de lui, digne de son maître, partout il en a laissé la trace et il répugne de dire, avec M. de Sainte-Croix [2] : « Si Alexandre fut le modèle des princes ambitieux durant son expédition dans la Perse, il ne paraît plus qu'un fou dans celle des Indes. »

---

1. Raoul Rochette, t. IV, liv. VII, chap. I.
2. Troisième sect., p. 307.

Maître de la Sogdiane et de la Bactriane il voulut donc s'avancer dans la vallée de l'Indus ; à cet effet il repasse le Caucase indien (les monts Paropamise), bat les Aspiens, s'empare de leur première ville, Arigée, la détruit, puis frappé des avantages qu'offrait sa situation entre l'Indus à l'est, Nicée et Alexandrie de la Paropamise à l'ouest, au pied des passages qui conduisent en Bactriane, il en ordonne la reconstruction[1] ; ce doit être aujourd'hui Caboul. Plus loin il reçoit la soumission de Taxile, traverse l'Indus et l'Hydaspes, défait le premier Porus, passe l'Acésinès à la poursuite du second, franchit l'Hydraote et parvient enfin au bord de l'Hyphase, le plus oriental des affluents de l'Indus. Toutefois, soit pour assurer la soumission des pays conquis qu'il allait laisser derrière lui, soit pour défendre la route commerciale qui unit aux vallées du pays des cinq rivières (aujourd'hui Pendjab) le bassin du Gange et servir de centre aux transactions dans ces contrées, il jette, sur les rives de l'Hydaspes les fondements d'une nouvelle Nicée et de Bucéphalie. Puis, poursuivant sa route vers le sud il descend l'Hydaspes jusqu'à l'Acésines, et ce dernier, grossi de l'Hydraote et de l'Hyphase jusqu'à son confluent avec l'Indus. Sur ce point il laisse encore une Alexandrie qui le rend maître de la navigation dans ces parages[2]. Il y fait établir des chantiers pour la construction des navires[3]. Enfin, à l'endroit où parvenu près de la mer l'Indus se divise en plusieurs branches qu forment un delta comparable à celui de l'Égypte, il fortifie la ville de Pattale qui lui est un sûr garant de la possession du pays, et qui est en outre, par sa situation, l'entrepôt général et forcé de tout le commerce qui de l'Indus se rendait par mer sur les côtes de l'Hindoustan ou en revenait; c'était de

---

1. Arrien, liv. IV, chap. VIII.

2. Arrien, liv. VI, chap. I, estime que la flotte d'Alexandre sur l'Indus comptait 2000 bâtiments dont 80 triacontères ; le reste consistait en bâtiments légers et de transport. Bien que la plupart de ces 2000 embarcations aient été très-probablement des barques et même des barques non pontées, il n'en reste pas moins étonnant qu'on en ait pu réunir une pareille quantité, et si Arrien énonce la vérité on en doit conclure qu'à cette époque le commerce avait sur l'Indus un développement immense. Qu'on juge, d'après cela, de la masse de marchandises que fournissait la vallée du fleuve ou qui était apportée de la côte occidentale de la presqu'île hindoustanique en destination du Nord.

3. Arrien, liv. VI, chap, v.

plus, suivant le plan d'Alexandre, le port d'où devaient partir les vaisseaux se rendant soit dans le golfe Persique, soit dans le golfe Arabique. Enfin, pour qu'aucune portion du commerce de l'Inde maritime avec le bassin de l'Indus ne pût avoir lieu sans la participation de ses sujets, le conquérant jeta les fondements des villes de Xylénopolis et de Barcé sur les deux branches extrêmes du fleuve qui formaient les deux côtés du triangle ou delta de la Pattalène [1].

Ainsi deux routes principales, conduisant dans l'occident de l'empire d'Alexandre, s'ouvraient aux produits de l'Inde. La première, la route continentale, remontait l'Indus jusqu'à Taxila où venait la joindre à droite la voie qui, partie du Gange, traversait le pays des cinq rivières et passait par ou près de Nicée de l'Hydaspes et de Bucéphalie. Au delà de Taxila elle se séparait en deux branches, l'une courant vers le nord le long de la rivière Euaspla, affluent de droite de l'Indus (aujourd'hui la rivière de Caboul), traversait Arigée puis passant les monts Paropamise, gagnait la Bactriane et la Sogdiane; l'autre descendant un peu au sud-ouest vers les sources du Choaspes était tracée par le seul défilé qui permette de traverser sur ce point les montagnes qui séparent la vallée de l'Indus du vaste plateau de l'Iran, défilé qui aboutit à Nicée de la Paropamise (Ghuzni). De Nicée elle gagnait Alexandrie de la Paropamise (Kandahar), Alexandrie de l'Arie (Hérat), suivait la limite du désert salé en passant au sud des montagnes de l'Hyrcanie, d'où elle parvenait à Ecbatane. Enfin d'Alexandrie de l'Arie se détachait une autre route qui, longeant les bords du lac Arien (Hamoun), tournait par le sud le grand désert de Perse et conduisait vers Persépolis.

La seconde des routes principales unissant l'Inde à l'occident était la route de mer, elle joignait les embouchures de l'Indus et la côte ouest de la presqu'île hindoustanique au golfe Persique et à la mer Rouge; toutefois, au temps d'Alexandre, si l'on était persuadé de son existence, puisque les marchandises parties de l'Inde arrivaient par cette voie en Phénicie et en Égypte, on n'avait sur elle aucune donnée positive et les traditions du voyage de Sylax de Caryande étaient complétement perdues. Or, il entrait dans les plans du conquérant, en venant reconnaître les embouchures de

---

1. Raoul Rochette, t. IV, liv. VII, chap. III, p. 194.

l'Indus, d'ouvrir cette voie commerciale au moyen de laquelle il espérait rendre à deux des provinces de son empire, la Babylonie et l'Égypte, leur prospérité perdue. Il entreprit de la faire reconnaître et décida qu'une partie de sa flotte serait ramenée de l'Indus dans la basse Chaldée, en longeant les côtes de la Gédrosie, de la Carmanie, de la Perse et de la Susiane. Il donna le commandement de cette expédition à Néarque, un des officiers les plus expérimentés de son armée. Le passage suivant extrait d'Arrien[1] prouve l'intérêt que le vainqueur de Darius prenait au voyage de son lieutenant : « Alexandre s'avança au delà de l'embouchure de l'Indus, et en pleine mer, pour découvrir, disait-il, quelques nouveaux parages, mais au fond pour se vanter, je le pense du moins, d'avoir foulé les ondes de la grande mer qui baigne les Indes. Il précipita dans les flots les taureaux immolés à Neptune et les coupes d'or après les libations. Dieu puissant! protégez la course de Néarque dans le golfe Persique jusqu'à l'embouchure du Tigre! Assurez son retour! »

Alexandre quitta enfin la vallée de l'Indus pour revenir en Occident traversant, pendant ce voyage, les contrées encore indépendantes et peuplées de tribus presque sauvages, qui bordent la mer Érythrée; il chercha autant que possible à combiner sa marche sur celle de sa flotte, mais cette espérance fut déçue, Néarque ayant été forcé d'attendre un changement de temps[2].

Au retour des vents propices (mousson du N.-E.) ce navigateur longea successivement, en se dirigeant vers l'ouest, les bords de la mer Érythrée et ceux du golfe Persique qui font suite. Ce voyage fut long et périlleux, mais le plus grand danger qu'eussent à courir les aventureux marins qui l'avaient entrepris fut le manque de vivres. Le produit de la pêche forma pendant longtemps leur seule nourriture. Enfin, cent quarante-six jours après avoir quitté l'Indus la flotte

---

1. Liv. VI, chap. VI.

2. Un fait bien curieux pour l'histoire qui nous occupe est celui que cite Arrien, liv. VI, chap. VII. « Au rapport d'Aristobule la myrrhe est abondante en Gédrosie et, tandis qu'Alexandre traversait ce pays, les Phéniciens, que le commerce attirait sur les pas de l'armée, en recueillirent une grande quantité, les arbres qui la produisent étant là beaucoup plus grands qu'ailleurs et n'ayant jamais été dépouillés.

« On y trouve également beaucoup de nard, les Phéniciens s'en chargèrent. »

entra dans le Passitigris et Néarque reçut d'Alexandre la récompense de ses travaux. Cette expédition a cela de remarquable qu'elle est la première grande entreprise maritime dans l'océan Indien sur laquelle on ait des données certaines. Bien que la relation que l'amiral d'Alexandre en a écrite ait été perdue, Arrien, Strabon et d'autres auteurs en ont transmis d'assez nombreux extraits pour qu'on ait pu la reconstituer presque en entier[1]. Elle est pleine d'intérêt au point de vue purement géographique; mais, la côte parcourue étant presque partout déserte et stérile, le commerce y a peu de part, si ce n'est par le résultat même d'avoir fait connaître aux Grecs la route maritime dont se servaient bien avant eux les Arabes, les Babyloniens et les Phéniciens.

Aussitôt de retour de son expédition dans l'Inde, Alexandre, toujours avide de découvertes et dont l'esprit était sans cesse en travail, porta ses pensées vers de nouvelles entreprises dont le but était d'étendre les connaissances déjà acquises sur les grandes voies de communication de son empire. Il voulut, complétant le voyage de Néarque, faire exécuter par mer le périple de la vaste péninsule arabique et découvrir une route qui permît aux navires sortis de l'Euphrate d'aborder aux ports septentrionaux de la mer Rouge. Ce voyage devait, en outre, lui fournir des renseignements indispensables pour l'exécution du projet qu'il avait formé de conquérir, au moyen d'une armée qu'il commanderait lui-même, l'Arabie, qu'imbu du préjugé populaire qui avait cours depuis tant de siècles, il regardait comme un pays d'une grande richesse et comme la patrie de plusieurs sortes d'épices et d'aromates, de l'or et des pierres précieuses, comme une seconde Inde en un mot.

Arrien attribue à Alexandre une pensée bien autrement grandiose et par cela même complétement chimérique qui n'est à citer que comme une preuve de plus de la connaissance qu'avaient les anciens de la possibilité de doubler l'Afrique. Voici, du reste, comment cet historien s'exprime à ce sujet[2] : « De retour à Persépolis Alexandre eut le désir de visiter le golfe Persique et l'embouchure de l'Euphrate et

---

1. *Voyage de Néarque des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate* ou *Journal de l'expédition de la flotte d'Alexandre*, par le doct. William Vincent. Cet ouvrage a été trad. de l'anglais en français par J. Billecocq, an VIII.

2. *Expéditions d'Alexandre*, liv. VII, chap. I.

du Tigre, comme il avait reconnu celle de l'Indus et de la Grande-Mer. Selon les uns il se proposait de côtoyer une grande partie de l'Arabie, l'Éthiopie, la Lybie, la Numidie et le mont Atlas, de tourner par les colonnes d'Hercule et le détroit de Gadès, et de rentrer dans la Méditerranée après avoir soumis Carthage. »

Arrien dit encore[1], à propos des préparatifs de l'expédition d'Arabie et des projets d'Alexandre pour attirer dans son empire le commerce de l'Inde : « Au rapport d'Aristobule, Alexandre trouva sa flotte à Babylone composée de deux quinquérèmes de Phénicie, trois quadrirèmes, douze trirèmes et trente triacontères. Une partie sous la conduite de Néarque avait remonté du golfe Persique dans l'Euphrate, l'autre, construite sur les bords de la Phénicie avait été démontée; les pièces en furent transportées à Thapsaque où, les rassemblant de nouveau, on les mit à flot sur l'Euphrate. »

Il ajoute : « qu'Alexandre fit construire une autre flotte, et abattre à cet effet les cyprès que l'on trouve dans la Babylonie. C'est le seul des bois de la Syrie qui soit propre à la construction des navires. La Phénicie et toute la côte maritime fournit la manœuvre et l'équipage. Alexandre fit creuser à Babylone un port qui pouvait contenir mille vaisseaux longs, et des abris pour les retirer. »

« Micale de Clazomène fut envoyé avec cinq cents talents pour lever des gens de mer dans la Syrie et la Phénicie. Le projet d'Alexandre était de jeter des colonies le long du golfe susceptibles de le disputer en richesse à la Phénicie. Mais tous ces préparatifs étaient dirigés contre les Arabes sous prétexte que leurs tribus nombreuses étaient les seules qui ne lui eussent apporté ni présent, ni hommage; au fond, c'est qu'il était affamé de nouvelles conquêtes[2]. »

« Les côtes maritimes de l'Arabie n'ont pas moins d'étendue que celles des Indes; elles offrent des ports et des rades faciles, des villes bien situées et opulentes; plus loin sont des

---

1. *Expéditions d'Alexandre*, liv. VII, chap. v.

2. Strabon raconte à peu près les mêmes faits en les tirant également d'Aristobule. Seulement d'après ce dernier il insiste plus qu'Arrien sur les travaux ordonnés par Alexandre dans le but de curer les canaux qui mettaient autrefois Babylone, alors ville morte mais qu'il espérait faire revivre, en communication directe avec l'Arabie, ou d'en creuser de nouveaux en cas d'insuffisance. Liv. XVI, chap. 1er, p. 173 de la trad. de la Porte du Theil.

îles. Deux sont remarquables à l'embouchure de l'Euphrate ; la plus petite en est éloignée de 120 stades..... Il faut un jour et une nuit de navigation pour parvenir de l'embouchure de l'Euphrate à l'autre île. On l'appelle Tylos, elle est considérable, moins boisée, moins aride que la première, elle est plus propre à la culture. »

« Tel fut le rapport d'Archais qui, envoyé avec un triacontère pour reconnaître la côte, ne passa point Tylos. Androstène, succédant à ses recherches, sur un autre bâtiment, tourna une partie de la côte ; mais celui qui s'avança le plus loin, fut le pilote Hiéron de Soles, également envoyé pour reconnaître toute la péninsule. Il devait revenir par la mer Rouge jusqu'à Héroopolis ; il n'osa cependant aller jusque-là, quoiqu'il eût reconnu la plus grande partie des côtes de l'Arabie. De retour, il annonce au prince que son étendue est immense, presque égale à celle de l'Inde, et que la pointe de cette péninsule s'avance au loin dans la mer. Ce que Néarque avait déjà découvert avant d'entrer dans le golfe Persique, il avait même été sur le point d'y aborder selon l'avis d'Onésicrite ; mais il crut devoir se hâter de venir rendre compte à Alexandre de sa navigation, dont l'objet n'avait pas été de naviguer dans la Grande-Mer, mais de reconnaître la côte et les habitants, les ports, les eaux, les productions et la nature du sol, les mœurs et les institutions des peuples. Cette prudence sauva la flotte qui n'aurait pu s'approvisionner dans les déserts de l'Arabie ; la même considération arrêta Hiéron. »

Alexandre voulut encore faire exécuter un voyage de découvertes dans la mer Caspienne. Le projet se rapportait particulièrement aux provinces situées au nord du Caucase indien : la Bactriane et la Sogdiane. Ce prince, une fois cette mer reconnue, eût certainement rétabli les débouchés commerciaux qu'on soupçonnait avoir existé jadis et qui aboutissaient au Pont-Euxin par les fleuves de l'isthme Caucasien. A cet effet il avait envoyé un de ses officiers, Héraclide, en Hyrcanie, avec l'ordre d'y faire abattre des bois de construction et d'équiper une flotte dont les vaisseaux seraient bâtis à la manière des Grecs. « Il semble extraordinaire, dit le docteur anglais William Vincent, dans son *Traité sur le voyage de Néarque*[1], qu'au siècle d'Alexandre on doutât encore

1. Page 534.

si cette mer n'était qu'un vaste lac, ou si elle communiquait avec l'Océan septentrional. Mais les renseignements donnés par Hérodote n'avaient pas été suffisants à ce qu'il paraît pour convaincre les Grecs de la véritable nature de cette mer. Le doute seul était déterminant pour Alexandre; nous avons vu d'ailleurs que le désir d'avoir une parfaite connaissance de son empire et de la situation des peuples dont le territoire y confinait, avait toujours été un motif pour qu'il tentât les entreprises les plus hardies. »

Alexandre fut, sans contredit, l'un des conquérants qui ont le plus essayé pour favoriser le progrès de la civilisation et ses efforts eussent, sans doute, tiré l'Asie occidentale de la barbarie, mais la mort trop prompte est venue l'arrêter à trente-deux ans, en 323 avant J.-C., au milieu des projets les plus grandioses. Le commerce des Indes en particulier eût fait un bien grand pas guidé par l'intelligence de ce prince qui, pendant le peu de temps qu'il vécut, avait créé en sa faveur des établissements qui devaient lui survivre nombre de siècles, témoigner aux âges futurs de son génie et de sa puissance, et faire encore de son nom, plus de deux mille ans après sa mort, un des plus populaires de l'histoire.

X

Résumé. — La conquête de l'Asie occidentale et de l'Égypte par Alexandre a trop marqué dans l'histoire de la civilisation et du commerce, pour qu'arrivé en ce point on ne jette pas un regard sur le passé. Dans un travail aussi étendu que celui-ci, dont le sujet embrasse tant de peuples, touche à tant d'annales différentes, il est utile de résumer les faits accomplis.

On a vu les descendants de Cham, aussitôt après le déluge, quitter les derniers contreforts du Taurus, pénétrer dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre, y laisser des colons qui donnèrent naissance aux empires Babylonien et Ninivite, puis s'avancer jusqu'au golfe Persique. De là ils s'étendirent à l'est sur les côtes qui depuis reçurent les noms de Susiane, de Perse et de Carmanie, mais leur race n'y prit pas de profondes racines; c'est vers l'ouest qu'ils s'éta-

blirent de préférence. L'Arabie orientale et méridionale leur dut ses habitants. Ils paraissent même avoir passé le détroit qui sépare l'Asie de l'Afrique, et s'étant avancés en Éthiopie, il semble qu'ils aient pénétré dans la vallée du Nil. Quelques siècles après la race de Sem prit à son tour un développement considérable ; dans les bassins du Tigre et de l'Euphrate, elle se superposa en partie aux descendants de Cham, elle peupla la Syrie, le nord et le nord-ouest de l'Arabie et pénétra jusqu'en Égypte lorsque le retrait des eaux du delta du Nil et des lacs amers lui en permit l'entrée. Les fils de Japhet, au contraire, sortis de l'Arménie s'étendirent au nord-ouest dans la plus grande partie de l'Europe ; tandis qu'au sud-est ils paraissent avoir peuplé la Médie, la Perse, la Carmanie où ils se superposèrent aux Chamites, la Gédrosie, l'Arie, la vallée de l'Indus, l'Inde elle-même ; vers l'est ils pénétrèrent en Bactriane et de là se répandirent dans l'Asie centrale. Tout fait supposer que c'est pendant cette période de dix siècles qui sépare la fondation par les Chamites des empires Babylonien et Ninivite de l'invasion des descendants de Sem que se développèrent les relations de l'occident de l'Asie avec l'Inde dont le développement moral et matériel avait marché d'un pas égal. Les Sémites continuèrent l'œuvre des fils de Nemrod.

Quoique la civilisation ait promptement fait en Égypte de nombreux progrès, on ne trouve dans l'histoire de ce pays de traces d'un commerce bien établi avec l'Inde, et encore par intermédiaires, qu'à partir de la dix-huitième et surtout de la dix-neuvième dynastie des Pharaons; cependant, d'après certains indices, il est permis de croire que les produits de l'Inde y affluèrent dès une époque bien plus éloignée, lorsqu'on admet que les habitants du sud de la péninsule Arabique ont été, à la suite des Babyloniens ou en même temps qu'eux, les intermédiaires du commerce maritime entre l'Orient et l'Occident. Les Pharaons Séti et Sésostris, en creusant un canal destiné à unir le Nil à la mer Rouge et en faisant construire sur cette dernière une puissante flotte, semblent être les premiers souverains égyptiens qui aient cherché à établir, sur une grande échelle, des relations avec les peuples étrangers.

Vers la fin de la vingtième dynastie, les Phéniciens qui avaient appris à connaître en Égypte les riches produits de l'Inde, profitent de la décadence de ce pays pour accaparer

les relations avec l'extrême Orient. Traversant de l'ouest à l'est le nord de la péninsule arabique, ils créent sur les bords du golfe Persique des établissements commerciaux où ils attirent les transactions jusqu'au moment où il leur faut compter avec les Hébreux dont la puissance s'est démesurément accrue. Ces deux peuples, admirablement placés pour s'entr'aider dans l'œuvre de civilisation dont le commerce est un des premiers symptômes et se passer d'intermédiaires. vont chercher eux-mêmes dans les pays que baignent les mers du sud les marchandises les plus rares. Salomon enrichi élève le temple du Seigneur, les Phéniciens deviennent les premiers négociants de l'antiquité. Avec la décadence des Hébreux et la perte de l'Idumée ces derniers doivent renoncer, pour leurs transactions avec l'Orient, à la voie si utile de la mer Rouge; ils ont de nouveau recours à la route du golfe Persique. Là sont désormais leurs principaux entrepôts, de là ils établissent des relations directes avec la péninsule hindoustanique, formant ainsi, avec le secours des tribus arabes, un vaste courant commercial qui, d'une part alimente en produits indiens la Syrie, la Chaldée septentrionale, l'Arménie, l'Assyrie, la Babylonie, la Chaldée inférieure, de l'autre répand les mêmes marchandises dans tout le bassin méditerranéen. A la même époque où les Phéniciens jouissaient d'une si brillante fortune, l'empire Ninivite renversé, puis relevé, obtenait dans l'Asie occidentale la prépondérance politique. Ses souverains, d'un mot, pouvaient détruire l'échafaudage si péniblement élevé du commerce des Phéniciens; ceux-ci le comprirent, devinrent leurs alliés et restèrent dans leur empire les courtiers de toutes les transactions. Mais, cette alliance et les secours qu'en maintes occasions ils avaient prêtés aux Ninivites leur attirèrent l'inimitié des Babyloniens et, lorsque ces derniers, vainqueurs en 608 se virent maîtres de l'Asie, leur premier soin fut d'attaquer ces fiers négociants dans leur capitale, tout en cherchant aux embouchures de l'Euphrate à leur ravir le débouché du commerce Indien par le golfe Persique. Nabuchodonosor, après treize ans de siége, s'empara de la vieille Tyr, de Tyr continentale, mais ses traits s'émoussèrent contre l'île rocheuse, vrai centre de la puissance phénicienne. Nabuchodonosor passa, comme passe un torrent d'été; mais Tyr resta debout. Babylone, moins heureuse, devait périr quelques années plus tard.

Les Phéniciens sont surtout remarquables par la parfaite entente politique dont ils ont fait preuve, chaque fois qu'un malheur est venu les frapper, chaque fois qu'un des débouchés commerciaux auxquels ils devaient leur fortune leur a été fermé, il semble qu'ils aient prévu d'avance ces événements et que d'avance aussi ils y aient paré. A peine se trouvèrent-ils en présence des Babyloniens, vainqueurs de Ninive, dont ils n'espéraient ni trêve ni merci, qu'on les voit reprendre sur les marchés Égyptiens leur influence prépondérante et attirer de nouveau dans la mer Rouge le commerce qu'ils ne pouvaient plus exploiter dans le golfe Persique. Mais en Égypte, où régnaient alors les Pharaons Saïtes, ils rencontrent des adversaires plus redoutables que tous ceux qu'ils avaient eus jusqu'alors : les aventuriers et négociants grecs, attirés dans ce pays par Psammétichus et ses successeurs. Comme eux ces nouveaux venus connaissent l'importance du marché égyptien, comme eux ils savent que le golfe Arabique est la voie directe conduisant de la Méditerranée dans ces pays de l'extrême Orient dont ils ont jadis rencontré les marchandises précieuses sur les rivages de la Colchide. Depuis longtemps ils ont été, pour les produits indiens, les tributaires des Phéniciens, ils ne veulent plus l'être. De là une rivalité qui met constamment les deux peuples dans des camps ennemis. Tandis que les Grecs soutiennent les Pharaons Saïtes, les Phéniciens guident les armées des rois de Perse qui ne leur ont laissé ouvert que le débouché de la mer Rouge, auquel on conçoit dès lors qu'ils attachent tant de prix. Le dernier des Saïtes est vaincu par Cambyse; mais les Grecs, aussi tenaces que les Phéniciens, ne sont pas chassés, et le résultat que ceux-ci n'ont pas obtenu en Égypte, ils le demandent à Darius qu'ils poussent contre les colonies grecques de l'Asie mineure, ils le demandent à Xerxès qu'ils conduisent jusqu'à Salamine, sans cependant lui donner la victoire. Tant que les Grecs demeurent unis, tant qu'ils se font respecter sur mer, leur influence politique et commerciale prédomine en Égypte ; mais, avec la guerre civile, les revers arrivent et, avec les revers, la perte des marchés qui les enrichissaient. Ils semblent pris de vertige, combattent à la fois pour et contre les Perses, leurs ennemis; les Phéniciens, au contraire, conservent leur sang-froid, marchent toujours ensemble, changent d'alliance suivant leurs intérêts et relèvent leur fortune jusqu'au moment où

le fils de Philippe de Macédoine vient venger les injures de la Grèce et terminer, en égorgeant les Tyriens sur les ruines même de Tyr, cette longue lutte où le commerce de l'Inde a une part si grande.

Un illustre historien moderne qui, dans des pages à jamais remarquables à d'autres titres, a mis son héros en parallèle avec les plus grandes figures qu'ait fournies l'humanité, semble n'avoir eu à son pinceau, pour tracer le portrait d'Alexandre que des couleurs surannées. Si c'était ici le lieu de faire le panégyrique du chef des Macédoniens, on pourrait montrer qu'il était meilleur capitaine que le public ne l'estime, que le passage du Granique, Issus et Arbelles, si facilement gagnés, ne constituent pas toute sa gloire militaire, qu'il fallait avoir une certaine entente des choses de la guerre pour conduire le siége de Tyr avec les moyens de l'époque et, qu'enfin, avant de le condamner comme capitaine, c'est dans ses campagnes en Bactriane, en Sogdiane et dans l'Inde qu'il faudrait l'étudier. Au point de vue du commerce et de l'extension de la civilisation, le seul qui ait en ce lieu quelque intérêt, Alexandre, malgré ses folies passagères, aura toujours une digne place parmi les bienfaiteurs des hommes. Si une preuve de génie a jamais existé, comment ne pas la découvrir dans la création d'Alexandrie d'Égypte, cette cité qui devait devenir le plus grand emporium du monde, où l'orient allait rencontrer l'occident, dont il dessine l'enceinte sur le sable mouvant d'une plage inhabitée, à deux pas du désert, au bord même de la mer et non sur la branche Bolbitique, si voisine, où elle fût devenue une ville exclusivement égyptienne, à la gauche des embouchures du Nil et non à leur droite où ses bassins eussent été ensablés? Si la création d'Alexandrie d'Égypte était la seule qui fût due au fils de Philippe on pourrait dire que cette fois il a été bien conseillé; mais qu'on le suive dans sa marche à travers l'Asie, on lui voit fonder dans l'Arie une Alexandrie, en Paropamise une autre Alexandrie et Nicée, encore une Alexandrie sur l'Iaxartes, puis à l'entrée de l'Inde relever Arigée, plus loin, sur l'Hydaspes créer une seconde Nicée et Bucéphalie dont le nom ridicule couvre une grande pensée, au delta de l'Indus il fortifie Pattale et la flanque de Xylénopolis et de Barcé; or, si quelques-unes de ces villes ont aujourd'hui disparu, les autres se nomment Hérat, Kandahar, Ghuzni, Khokhand et Caboul. Quelle voie commerciale il ouvrait ainsi, des em-

bouchures de l'Indus au nord de la mer Caspienne, de la Chine à l'Asie Mineure! Et l'élève d'Aristote ne serait pas un des plus grands parmi les hommes, quand à cela surtout se joint le voyage de Néarque, qu'il essaya de compléter par la circumnavigation de l'Arabie ! Si l'on a regardé, avec raison, comme un trait de génie l'action du grand héros des temps modernes, lorsqu'il poussa son cheval dans les flots écumeux, sur ce rivage de Suez dont il semblait deviner les destinées, de quel nom décorera-t-on la pensée d'Alexandre, qui lui, n'avait pas de précédent, lorsqu'il jetait sa coupe d'or à Neptune aux embouchures de l'Indus?

V. A. Barbié du Bocage,

Secrétaire adjoint de la commission centrale
de la Société de Géographie de Paris.

Paris. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

EN VENTE CHEZ CHALLAMEL AINÉ

LIBRAIRE ET COMMISSIONNAIRE POUR LES COLONIES, L'ALGÉRIE ET L'ORIENT

30, RUE DES BOULANGERS-SAINT-VICTOR (5e ARRONDISSEMENT).

La Revue maritime et coloniale, paraissant tous les mois par cahier de 12 feuilles au moins, avec planches et cartes. Prix de l'abonnement pour l'année : Paris, 25 fr.; départements, 30 fr.; les Colonies et l'Étranger, 35 fr.

Le commerce de Saïgon en 1862, par M. RIEUNIER. Brochure in-8.

La Cochinchine française au point de vue des intérêts français. Brochure in-8, par M. ABEL.

Renseignements sur les diverses essences de bois de la Cochinchine. Brochure in-8.

Les écoles navales et les officiers de vaisseau, par M. de CRISENOY, ancien officier de marine. Deux brochures in-8.

Un voyage à Madagascar (janvier 1862), par le baron BROSSARD DE CORBIGNY, capitaine de frégate. Brochure in-8.

Voyage d'exploration dans le haut Maroni (Guyane française. Septembre à novembre 1861), par M. VIDAL, lieutenant de vaisseau. Brochure in-8 avec carte.

Les Étoiles filantes, par M. COULVIER-GRAVIER. Brochure in-8.

Des grandes pêches dans les mers polaires, par J. LAYRLE, lieutenant de vaisseau. Brochure in-8.

Catalogue des produits des colonies françaises envoyés à l'exposition universelle de Londres de 1862. Brochure in-8.

Documents officiels relatifs à la loi sur le régime douanier des colonies de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Réunion (3 juillet 1861). Brochure in-8.

Le commerce et la navigation de l'Algérie avant la conquête française, par F. ÉLIE DE LA PRIMAUDAIE. 1 vol. in-8 avec carte.

Revue géographique des années 1861, 1862, 1863, par M. V. A. BARBIÉ DU BOCAGE. Trois brochures in-8.

Annuaires et journaux des colonies françaises, etc.

Paris. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.